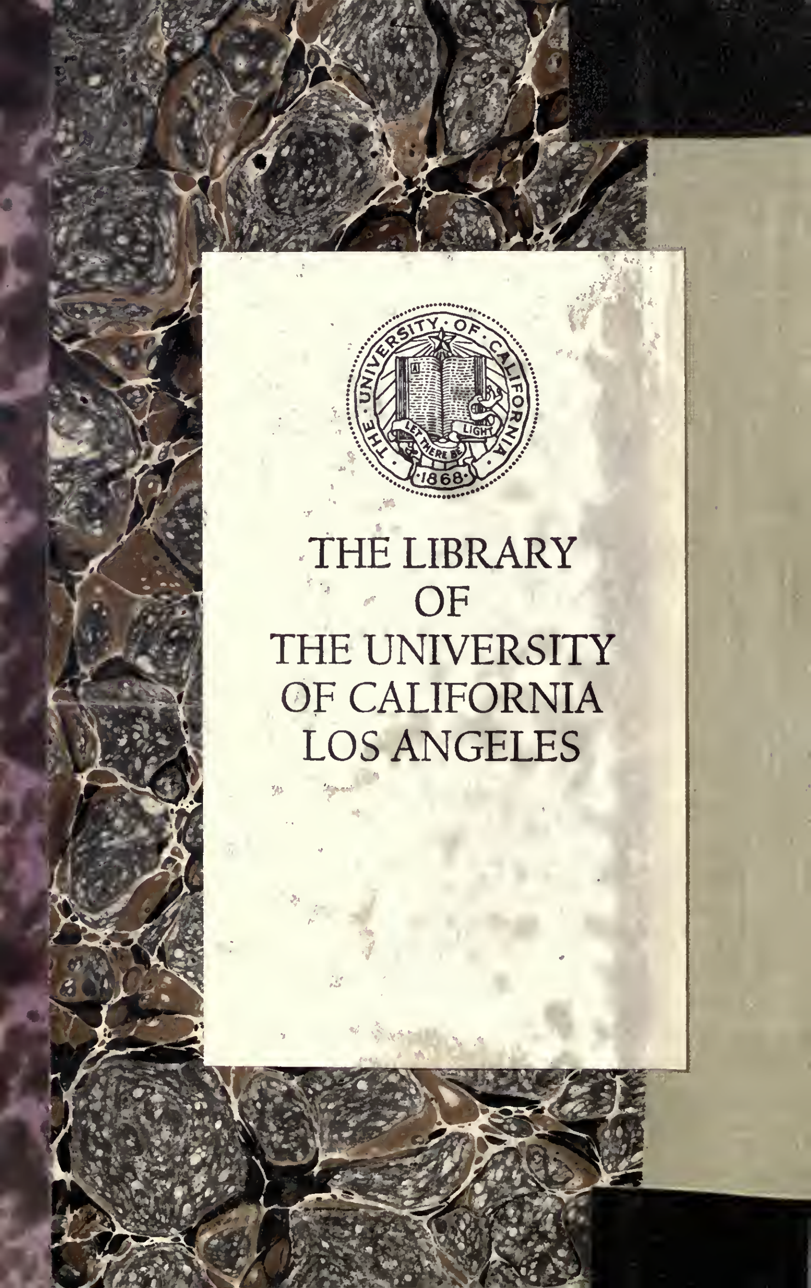
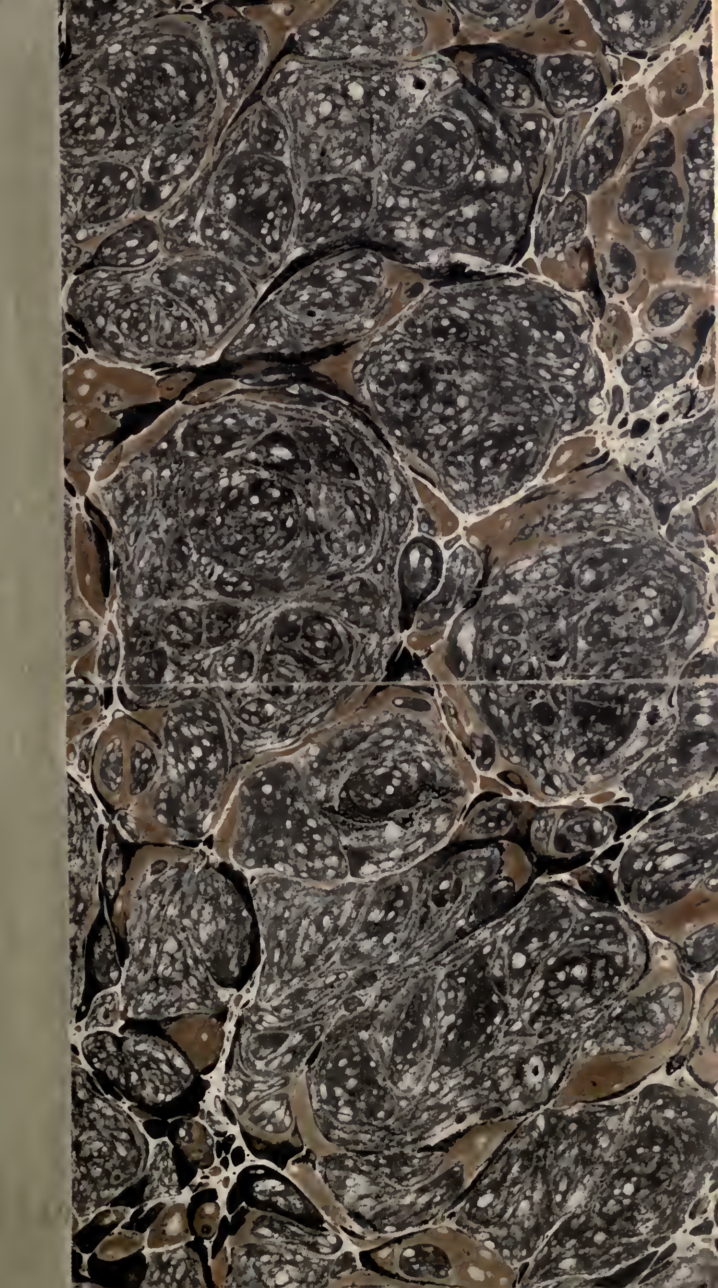



THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



LA
TERRE TEMPÉRÉE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

LA

TERRE TEMPÉRÉE

SCENES

DE LA VIE MEXICAINE

PAR

LUCIEN BIART



PARIS

J. HETZEL, RUE JACOB, 18

—

1866

A

M. C. P. BOUVERET

En témoignage d'une inaltérable affection.

LUCIEN BIART.



PRÉFACE

Dans ce volume, comme dans celui de la *Terre Chaude*, j'essaye de faire connaître en France un pays qui ne doit plus nous être indifférent, et sur lequel nous ne possédons guère que des tableaux de fantaisie. Je n'ai pas voulu décrire le Mexique remué par notre intervention ; je me suis au contraire appliqué à le dépeindre tel que les derniers événements l'ont trouvé; mon livre, je l'espère, sera ainsi plus utile que s'il se bornait à rechercher le succès éphémère de l'actualité. D'ailleurs, un pays comme le Mexique ne se transforme pas en un jour ; ce qui importe au lecteur, ce n'est pas de savoir ce que l'avenir réserve à cette vaste contrée, mais

bien, je crois, de la connaître telle qu'elle est, telle qu'elle restera longtemps encore, en dépit des efforts de la politique.

Il serait oiseux de répéter que les Mexicains divisent leur pays en trois grandes régions. Si la Terre Chaude a des frontières bien marquées, il est impossible de signaler la limite qui sépare la Terre Tempérée de la Terre Froide, ces deux zones empiétant le plus souvent l'une sur l'autre, et leurs contours capricieux défiant toute explication écrite. La Terre Tempérée, beaucoup plus peuplée et beaucoup plus civilisée que le littoral du Mexique, n'en est pas moins un pays peu connu.

Ici, comme dans la préface de la *Terre Chaude*, je dois déclarer que la partie dramatique n'est pas inventée. Beaucoup des acteurs que je mets en scène existent encore, et si je n'avais eu à ménager de légitimes susceptibilités, j'aurais pu donner les vrais noms de mes personnages. L'histoire de Ventura Gonzalez, par exemple, si étrange qu'elle puisse paraître, est encore moins romanesque dans mon récit que dans la réalité. Mes descriptions de mœurs, de coutumes, de caractères, ont pour garantie de leur exactitude un séjour de vingt années parmi des populations dont les langues me sont devenues familières, et un long exer-

cice de la médecine parmi les Indiens m'a mis à même de les bien étudier.

Quoi que je n'aime guère les préfaces, j'allongerai un peu celle-ci en y ajoutant une anecdote.

En 1861, voyageant aux États-Unis, je me trouvais à bord d'un des grands paquebots qui descendent et remontent l'Ohio. J'avais pour compagnon de cabine un compatriote qui, depuis notre départ de Louisville, arpentait le pont en tournant avec impatience les pages d'un volume qu'il finit par jeter dans la rivière.

— Monsieur, me dit-il en se rapprochant de moi, Chateaubriand nous a déshonorés !

— Par sa brochure de *Buonaparte et les Bourbons ?*

— Non, par ses descriptions de l'Amérique du Nord. Cet écrivain a berné toute une génération. Quelle est la ville devant laquelle nous venons de passer ?

— Cincinnati.

— Combien renferme-t-elle d'habitants ?

— Environ cent mille.

— Eh bien ! monsieur, ce Chateaubriand place là un désert, des sauvages, une forêt vierge !...

— Mais il écrivait il y a soixante ans, et à l'époque de son voyage, Cincinnati ne se composait guère, en effet, que de quelques huttes...

Mon compagnon s'éloigna sans me laisser achever. Le Mexique, par malheur, n'est pas encore transformé à ce point. Cependant, sous mes yeux mêmes, surtout dans la Terre Tempérée, de grands changements se sont produits : l'armée française ne passe nulle part sans marquer sa trace. Par exemple, les gracieuses *chinas* poblanaises, dont je décris le costume, ressemblent depuis quatre ans à toutes les femmes du monde civilisé ; elles portent une crinoline, des bottines et des bas. Ce qui n'a pas changé, c'est le caractère national, ce sont les coutumes, c'est le sol : tout ce qui est en dehors de la mode ou de la fantaisie. A ce point de vue, et quoi qu'il arrive, mon livre restera vrai pendant plus d'une génération.

Paris, 8 avril 1866.

LA

TERRE TEMPÉRÉE

I

VERA CRUZ

Señor, yo amo los mares y sus peligros amo,
Porque en el mar mi alma tu omnipotencia ve.
J. ZORILLA.

C'était un vieux navire que *la Mappemonde*, un navire lent d'allure, à la coque ronde, aux mâts penchés en avant, un navire comme on n'en construira plus dans notre siècle de clippers et de vapeurs. Quant au capitaine Rick, je vous le donne, sinon pour un requin, du moins pour un loup de mer, moins versé dans la théorie que dans la pratique de son métier, et qui, en dehors de ses heures néfastes, ne maltraitait pas trop son équipage. Je le vois et l'entends encore, malgré le nombre des années qui se sont écoulées depuis que je pris passage à son bord dans les bassins du Havre; car l'homme qui se distingue des autres, soit par ses idées, soit par ses vêtements, s'installe à jamais dans un coin

de ma mémoire et se montre au premier appel du souvenir. Le capitaine aimait le brick qu'il commandait depuis près d'un quart de siècle ; il aimait aussi son second, maître David, marin goudronné de pied en cap, plus rude qu'un cordage, à l'école duquel j'appris à grimper dans les hunes, à siffler pour appeler le vent et à disposer les lignes pour la pêche des dorades et des poissons volants. Je dois avouer que mes progrès nautiques ne firent pas oublier au professeur ma qualité de passager. Les habitués de la terre ferme lui inspiraient un souverain mépris, et, plus d'une fois, il voulut me prouver que l'eau est l'élément naturel de l'homme. Certains de ses arguments me mirent en gaieté, me rappelant une chanson de Charles Dibdin, le Béranger de la marine anglaise, dont le héros, au milieu d'une tempête affreuse, plaint les infortunés qu'il a laissés sur le plancher des vaches, exposés à recevoir sur la tête une tuile ou une cheminée.

Sortis du Havre au mois de décembre, nous avions été retardés par des vents contraires, obligés de louvoyer, puis de mettre à la cape ; cinq semaines après notre départ, nous luttions encore contre les vagues sombres et furieuses du golfe de Gascogne. A trois ou quatre reprises, notre bâtiment faillit périr ; mais le capitaine et son lieutenant étaient de trempe à rire des colères de l'Océan. Enfin, non sans peine, nous atteignîmes les régions des vents alizés, qui, à en croire les matelots, devaient être un véritable paradis.

Sous les tropiques, les vents alizés nous firent défaut, et pendant douze jours *la Mappemonde*, au lieu d'avancer, se balança sur une mer bleue et unie comme le ciel.

Le capitaine et maître David devenaient inabordables. Un soir, je voulus aider ce dernier à appeler le vent.

— De par tous les diables, monsieur, s'écria-t-il, ce n'est pas le vent, mais la tempête que vous appelez en sifflant de la sorte !

Un éclat de rire des plus sonores interrompit les excuses que je m'empressai d'offrir ; c'est le commandant qui oubliait ainsi sa gravité en voyant s'agiter la flamme rouge arborée au grand mât. Une brise inespérée ne tarda pas à gonfler nos voiles, et maître David rebourra sa pipe en chantonnant.

L'immensité de la mer! la solitude entre le ciel et l'eau ! Elles m'impressionnaient pour la première fois. Au-dessus de la crête blanche des vagues légèrement soulevées, j'entrevoyais l'extrémité des mâts d'un navire. Est-ce donc l'immensité, me disais-je, qu'une étendue que le regard peut embrasser, au delà de laquelle l'œil pourrait voir, si la terre n'était pas ronde? Que d'heures silencieuses passées à contempler du haut de la dunette cette surface tantôt agitée et tourbillonnante, tantôt calme et lisse comme un bloc d'azur ! Pour moi, je l'avoue, l'immensité se trouvait plutôt dans le ciel plein de constellations inconnues que dans l'onde qui les réfléchissait.

— Capitaine, demandai-je un jour, combien de lieues nous séparent de ce bâtiment anglais?

— Cinq.

— Et quelle est la distance d'ici au soleil?

— Trente-quatre millions trois cent quarante-sept lieues.

— Ah ! repris-je, la main étendue vers le navire qu'on

n'apercevait plus qu'à peine, elle est bien mesquine, notre idée de l'immensité.

Qui donc peut accuser la mer de monotonie, si ce n'est quelque malheureux passager en proie au malaise du roulis? Monotone, elle, la déesse capricieuse par excellence! Ce matin, sa surface polie me permettait de sonder de l'œil sa profondeur : logé sur l'avant, suspendu aux bossoirs, je regardais les marsouins au museau effilé plonger, aller, venir, se croiser, sauter hors de l'eau, faire cent tours avec plus de vitesse que ses ailes n'en donnent à l'oiseau. Un instant après, des méduses étalaient sur l'Océan des formes et des teintes telles que l'imagination n'en prête qu'à la corolle des fleurs; on eût dit un vaste bouquet éparpillé sur l'eau. Bientôt une bande de poissons volants viennent à l'improviste se jeter par notre travers, et, transformant leurs nageoires en ailes, prennent leur vol, poursuivis par des dorades aux écailles changeantes. Quoi encore? Le capitaine prépare un harpon; deux petits poissons rayés de noir circulent aveclenteur autour du vaisseau, on dirait qu'ils passent une inspection, — ce sont des pilotes, complices intrépides du requin. Voici le monstre lui-même. Mais la brise fraîchit.

— Les bonnettes dehors! crie le lieutenant.

Les vagues se forment; elles écument; le vent les fait danser sous son fouet plus puissant que celui de Xerxès. *La Mappemonde* gémit, mais ses voiles s'arrondissent et elle avance. Que le vent fraîchisse encore, qu'il se forme un nuage, et nous assisterons à une tourmente qui, certes, n'aura rien de monotone.

Le ciel et l'eau ! et les nuages, et le soleil, et ces rai-

sins du tropique qui donnent à croire par moment que le navire glisse sur une pelouse. Et les goëlands, et les mauves et les hirondelles au plumage argenté, et tant d'autres oiseaux qui peuplent tour à tour l'horizon, rasent les flots, s'y plongent comme des flèches et reprennent leur vol triomphant. Enfin, les souffleurs, ces baleines amoindries, qui, lançant à temps égaux et en doubles fusées l'onde amère qu'ils aspirent, montrent parfois leur dos difforme. Puis les navires qui commencent à poindre au loin, s'avancent, grandissent et laissent voir au sommet de leurs mâts les couleurs de la patrie. Le ciel et l'eau!

Ce ne fut que vers la fin du mois de mars, trois mois après notre sortie du Havre, que le commandant annonça pour la nuit même l'apparition de Vera Cruz. A une heure du matin, je me tenais près du matelot placé en vigie, l'œil au guet comme lui, songeant avec une certaine émotion à l'instant où il signalerait la terre. Au terme d'une traversée que les vents contraires, les tempêtes et la mauvaise marche du navire avaient rendue si longue, j'aurais dû être tout à la joie de l'arrivée; loin de là, j'éprouvais une sorte de regret de savoir que le port souvent souhaité se trouvait si proche. Le lendemain, il me faudrait abandonner ma cabine, quitter *la Mappemonde*, prendre congé du capitaine, de maître David : le hasard qui nous avait réunis n'allait-il pas nous séparer à jamais? Soudain, une faible lueur lança sur les flots un rayon qui sembla courir vers nous.

— Terre ! cria la vigie.

Le feu du phare s'éclipsa pour reparaître et disparaître encore. Vera Cruz était là.

Je contemplai longtemps cette lumière que je voyais tour à tour poindre, briller et s'éteindre; j'avais le cœur serré. Hélas! le navire, c'était encore la France; alors seulement je mesurai la distance et l'abîme qui me séparaient de la terre aimée. Les matelots, entonnant de joyeuses chansons, travaillaient avec un entrain inaccoutumé; déjà ils songeaient au retour, et je leur enviai ce bonheur. On prépara les ancres, les amarres, les chaînes : puis, afin de ne pas trop se rapprocher de la côte dans l'obscurité, on vira de bord.

Vers cinq heures du matin, le soleil, se levant derrière nous, éclaira la ville et dessina sur le ciel bleu le dôme des églises de Vera Cruz. Le pic d'Orizava se dégagea peu à peu des nuages et nous montra ses neiges éternelles. Nous marchions en droite ligne sur le fort de Saint-Jean-d'Ulua[1]; déjà nous pouvions distinguer les cicatrices dont les canons de l'amiral Baudin ont labouré les murs de la citadelle, lorsqu'on mit en panne pour permettre à un léger canot d'aborder, — c'était celui du pilote.

On comprendra sans peine la curiosité que m'inspira ce premier échantillon de la race mexicaine. Sa taille assez élevée, son teint bronzé, ses cheveux noirs et crépus annonçaient tout simplement un mulâtre. Il portait un pantalon de coutil blanc, retenu par une ceinture de crêpe de Chine, et une veste de la même couleur. Ses pieds nus, habitués à fouler un sol brûlant, s'appuyaient impunément sur les chaînes et les cordes

1. C'est là l'orthographe des Espagnols, qui prononcent *Ouloua*. Je ne sais pourquoi les Français écrivent *Ulloa*.

éparses sur le pont; un chapeau de paille à larges bords abritait sa tête contre les rayons du soleil, et ses deux rameurs lui ressemblaient à s'y méprendre. Ce qui me frappa le plus en eux, ce fut l'indolence de leurs gestes et le peu d'animation de leur parole.

Nous pénétrâmes entre le fort et la ville par un canal bordé de récifs. Dans toutes les directions, la mer blanchissait en battant contre les roches à fleur d'eau, dont plusieurs ont reçu le nom expressif de *las Lavanderas* (les Lavandières).

— Qui vive? cria-t-on de la forteresse.

— Ami, répondit le pilote.

— Quel navire?

— *Mappemonde*.

— Quelle nation?

— France.

— Entrez!

A un signal du pilote, l'ancre tomba : nous étions dans la rade du premier port du Mexique.

Avant de débarquer, il nous fallut attendre la visite du conseil de santé, puis celle des douaniers. Afin de prendre patience, j'examinai en détail le tableau qui se présentait à moi; jamais site plus désolé ne s'est offert à mes yeux. A droite et à gauche, des collines de sable, nues et arides; en face, une muraille que la mer battait avec fureur et qui ne laissait voir de la ville que des dômes surmontés de croix et couverts de vautours noirs. Mes yeux cherchèrent en vain la silhouette des cocotiers et des palmiers, sans lesquels un paysage tropical me semblait ne pouvoir exister. Je ne vis que du sable, des murs percés de meurtrières, des pélicans

bruns, et sur la rade, trois ou quatre navires mollement bercés en face des récifs.

Les deux canots attendus arrivèrent ensemble, et cinq ou six individus au teint noir, aux cheveux frisés, au type africain, montèrent sur le pont. Ils étaient vêtus de redingotes blanches et n'avaient d'étrange pour moi que leur teint. Après avoir rempli diverses formalités, médecins et douaniers signèrent mon permis de débarquement, et, rêvant un Indien pour pilote, je sautai dans un canot. Je dus me contenter d'être mené par un mulâtre, qui, un quart d'heure après, me débarqua sur un môle aboutissant à une porte construite en forme d'arc triomphal : j'étais au Mexique.

Tandis que je contemplais une jeune femme vêtue d'une jupe rouge, la gorge découverte, occupée à surveiller un enfant qui jouait non loin d'elle, trois ou quatre mulâtres se partagèrent mon bagage. Près de la porte d'entrée, je remarquai un factionnaire en caleçon, sans souliers et sans giberne, qui, à peu de distance de la guérite où reposait son fusil, se régalait à loisir d'une tranche de pastèque. La porte franchie, je me trouvais sur une place quadrangulaire, noyée de soleil, presque déserte, et je pus lire en lettres énormes, au haut d'une muraille : FRANÇOIS, MARCHAND DE VIN, LOGE A PIED ET A CHEVAL. En France, cette enseigne m'eût fait fuir ; à Vera Cruz, elle m'attirait ; mais je dus suivre mes bagages, que les porteurs avaient déjà déposés à la porte d'un grand hôtel.

Entraîné par l'anxieuse curiosité d'un homme pour qui tout est nouveau, je m'élançai dans la ville par un soleil de midi, sans écouter les conseils que voulurent

bien me donner ceux qui connaissaient le danger d'une promenade à pareille heure sous un tel climat. J'errai longtemps à travers des rues presque désertes, coupées à angles droits et garnies de trottoirs en plâtre battu, mélangé de sable. Dans certains quartiers, les maisons, élevées seulement d'un étage, me parurent belles et régulières: la Place du Palais, entourée d'arcades et de boutiques, me rappela même notre rue de Rivoli. Lorsque j'eus atteint les faubourgs, je leur trouvai un aspect repoussant, presque funèbre. Les habitations, basses, lézardées, fangeuses, sans fenêtres et brûlées par le soleil, laissaient échapper des odeurs nauséabondes; je m'en éloignai au plus vite.

Il serait difficile de composer un tableau plus morne, plus désolé, plus lugubre que cette ville où l'étranger qui arrive d'Europe a rêvé le mouvement et l'activité d'un grand port. Le *vomito* semble planer dans l'air avec ces vautours noirs dont les compagnons, que l'on rencontre à chaque pas, daignent à peine se déranger pour vous livrer passage. Le sol poudreux, l'absence de la moindre verdure, une chaleur intolérable, le teint blême des habitants, tout rappelle le terrible fléau qui ne pardonne qu'à moitié aux victimes qu'il ne tue point. Du reste, le voyageur qui croirait connaître le Mexique parce qu'il en aurait visité le principal port se tromperait complétement. Vera Cruz est une ville française de mœurs, espagnole de construction et peuplée de mulâtres. Entre elle et les villes de l'intérieur, il y a disparité de race, de coutumes et d'idées.

Le soir, une brise légère nous arriva du côté de l'Océan; les rues s'animèrent un peu, tandis que le môle

se couvrait de promeneuses et de promeneurs vêtus à la dernière mode de Paris. Sur cette promenade, longue d'une centaine de mètres sur dix mètres de large, chacun tournait, grave, silencieux, comme s'il se fût agi d'une tâche. Je me sentis tout découragé par l'ennuyeuse régularité de cette procession. Je ne sais quels songes d'éventails, de guitares, de sérénades, de castagnettes, de basquines me trottaient par la tête, pendant que je songeais à l'ancienne domination espagnole. A neuf heures, le môle resta désert, et je regagnai ma chambre d'hôtel, dont la croisée donnait sur la plage. Le bruit des vagues eût pu m'endormir en me laissant rêver que j'étais encore à bord de *la Mappemonde ;* loin de là, le spectre de cette cité taciturne ne cessa de me poursuivre, et la prière du garde de nuit, chantée d'heure en heure, résonnait à mon oreille comme un glas.

Après avoir lutté contre la chaleur, contre l'insomnie et les moustiques, je finis par m'endormir pour me réveiller au jour naissant, surpris du bruit qui pénétrait par ma croisée ouverte. Un fracas de voitures, des cris bizarres, un joyeux tintement de clochettes montaient jusqu'à moi. En quelques minutes, je fus levé et dehors. Malgré l'heure matinale, je trouvai les rues encombrées : de nombreux haquets arrivaient, au galop de leurs mules étiques, devant les bureaux de la douane ; un monde de portefaix les chargeait ou les déchargeait en un clin d'œil ; puis l'attelage reprenait sa course sautillante sur un pavé composé de pierres aiguës ; mais les cahots n'empêchaient pas le conducteur de se maintenir debout et en équilibre sur son véhicule. De petits mulets aux harnais chargés de grelots et portant qua-

tre barils, se croisaient dans tous les sens. Vera Cruz ne possédant que des citernes, c'est un métier lucratif que d'aller puiser à une demi-lieue de la ville une eau d'assez bonne qualité. Des laitiers juchés, entre quatre pots de fer-blanc, sur des chevaux d'une maigreur excessive, allaient de porte en porte débiter leur marchandise : la poussière qui couvrait les vêtements de beaucoup d'entre eux annonçait qu'ils avaient dû parcourir six ou sept lieues de désert pour arriver à temps. Enfin, au coin de chaque rue, des femmes et des hommes accroupis vendaient des fruits que je ne me lassais pas d'admirer et dont la plupart n'avaient pas encore de nom pour moi. Le costume de tous ceux que je rencontrais se composait invariablement d'un pantalon blanc, d'une chemise brodée, d'un chapeau de paille pour les hommes, et pour les femmes d'une jupe rouge ou blanche et de l'écharpe connue sous le nom de *reboso*.

Parmi les passants, je cherchai en vain un Aztèque ; à cette époque, j'ignorais que les Indiens se montrent rarement à Vera Cruz, et que ceux d'entre eux qui s'y sont établis par hasard ont renoncé à leur costume et à leurs mœurs.

Après avoir parcouru bien des rues, je débouchai au milieu d'un marché. La veille, je me plaignais du mutisme et de la torpeur des habitants, — me voilà heurté, bousculé, assourdi par cent cris divers. Ce ne sont que montagnes de fruits, de poisson, de viande sèche, que de robustes mulâtres emportent au pas de course. Les femmes, ni belles ni gracieuses, vont et viennent, marchandent, et étalent leur gorge au soleil. L'indigène se promène sans chaussure sur ce sol qui me brûle les

pieds à travers mes semelles. L'heure avance, le tumulte s'apaise par degrés, vendeurs et acheteurs disparaissent, la ville redevient déserte en apparence, je rentre fatigué et trempé de sueur, comme à la suite d'un bain.

La *villa rica* de Vera Cruz, ainsi que la nommait Cortès, n'occupe pas l'emplacement désigné par le conquérant. Vers la fin du XVI[e] siècle, le comte de Monterey, vice-roi du Mexique, fit abandonner les constructions élevées près de la rivière Antigua et fonda la nouvelle ville en face d'un rocher de madrépores, qui servit de base à la forteresse de Saint-Jean-d'Ulua. Il est difficile de deviner quels motifs ont pu engager le vice-roi à fonder sur une plage aride, sans rade et manquant d'eau, un port destiné à servir d'entrepôt au commerce européen. On croit en général que ce fut l'espoir d'éloigner les marines étrangères qui lui fit choisir cette côte hérissée de récifs et assez inhospitalière pour obliger les vaisseaux qui y touchent à chercher leur provision d'eau à cinq lieues au sud, dans la rivière Medellin, où le paysage devient aussi riant que celui de la capitale est stérile.

A l'époque de la domination espagnole, Vera Cruz contenait 16,000 habitants ; aujourd'hui, elle en compte à peine 5,000. Quarante années de guerre civile avaient ruiné un commerce déjà très-restreint, eu égard à la population totale du Mexique. Le nouveau débarqué parcourra la ville sans rencontrer un seul monument qui mérite qu'on s'arrête pour le contempler : les églises et les couvents sont de lourds édifices dénués de caractère et de grâce : le môle, la douane et le théâtre ne

sauraient trouver d'admirateurs que parmi les gens du pays. Vera Cruz ne possède aucun établissement littéraire, aucun musée, rien qui révèle la moindre culture intellectuelle. Grâce sans doute à un contact incessant avec les étrangers, les masses y sont moins fanatisées que dans l'intérieur du pays. Je fus frappé aussi de l'accueil franc et ouvert, de l'humeur généreuse des natifs. De nombreuses maisons de commerce, françaises, anglaises, allemandes, espagnoles, y reçoivent en consignation les marchandises expédiées d'Europe, et notre langue y est assez répandue pour que celui qui la parle ne se soit pas dépaysé.

Accablé par la chaleur, je passai de longues heures à ma fenêtre, regardant le fort et l'île de Sacrificios, près de laquelle les vaisseaux de guerre étrangers trouvent un sûr abri contre le redoutable vent du nord. Dans cette île, on voit, entre autres tombes, celle d'un Français, d'un frère de M. le général Lamoricière. Ce jeune homme, attaché à l'expédition de l'amiral Baudin, en 1839, perdit dans une partie de pêche une bague qui lui venait de sa mère ; il s'obstina à l'aller chercher au fond de la mer, en plein midi, sous les rayons d'un soleil implacable. Il retrouva la bague, mais ne tarda pas à succomber à une fièvre cérébrale. Si loin de la mère patrie, on ne peut ni lire ce nom, ni entendre cette histoire sans se sentir attendri.

Vers le soir, j'eus le spectacle d'une grande revue : deux cents hommes déguenillés, commandés par de tout jeunes officiers en uniformes de fantaisie, firent l'exercice d'une façon passable, et me parurent même plus instruits que leurs chefs, y compris le colonel.

Cette parade avait attiré la foule; néanmoins, je fus seul, je crois, à m'étonner d'un incroyable trait de paresse. Un capitaine imberbe, qui commandait le poste de la douane et semblait sommeiller dans un fauteuil à bascule, appela d'un signe deux soldats et se fit transporter près de l'étalage d'une marchande d'oranges. Son emplette terminée, on le reporta à l'ombre, où il parut accablé de l'effort qu'il lui fallut pour manger ses fruits. Cette apathie, qui ne surprenait personne, ces haillons, ces pieds nus, ces fusils rouillés, ces officiers vêtus à leur guise, me donnèrent la plus triste idée de l'armée mexicaine et du gouvernement sous lequel j'allais vivre.

Le soleil couché, j'entrai dans un café; il ne tint qu'à moi de me croire en France, car tous les habitués parlaient notre langue. Je ne voulus prendre ni glace ni orgeat, mais un rafraichîssement national. On me servit un grand verre d'eau sucrée, dans laquelle nageaient de petites semences bleuâtres et marbrées de noir nommées *chias*. L'eau ne tarda guère à devenir visqueuse, et je l'avalai sans sourciller. Je dois l'avouer, ce breuvage de malade ne valait pas ceux que j'avais dédaignés, et je m'en tins à ce premier essai.

Dans une salle réservée, les joueurs de *monte* se dérobaient au bruit; quelqu'un m'ayant engagé à y pénétrer, je m'empressai de profiter de l'invitation. Autour d'un monceau d'or étalé sur le tapis vert se tenaient une douzaine de personnes, et le banquier se trouvait être un Français. Le *monte* n'exige pas de longues études: c'est la façon la plus prompte et la plus simple qu'il soit de perdre son argent. On retourne deux cartes,

sur l'une desquelles le joueur pose sa mise ; puis le banquier, quelquefois un des pontes, retourne le reste du paquet. Si vous avez hasardé votre argent sur un dix de pique, par exemple, et que le dix de cœur apparaisse, vous touchez une somme égale à celle que vous avez risquée; dans le cas contraire, l'impitoyable râteau réunit vos onces au trésor convoité. Si votre carte sort dès le premier coup, le banquier prélève une prime de vingt-cinq pour cent; c'est ce que l'on nomme une *puerta*. Cette chance se représente assez souvent pour rendre le métier lucratif.

Je me tenais accoudé sur la chaise d'un petit vieillard à mine joviale qui regardait le jeu sans y prendre part : il étudiait les coups. Soudain il posa sur une carte un rouleau de vingt-cinq onces et gagna; il se dépêcha de replacer le tout sur une nouvelle retourne, et cinq fois de suite la chance lui fut favorable. On jouait lentement, sans cris, et les intéressés se racontaient les nouvelles du jour. Mon voisin ne semblait nullement ébloui par les sourires de la fortune; quant à moi, cela me donnait une sorte de fièvre de lui voir risquer tant d'argent, et lorsqu'il amoncela pour la sixième fois ses gains sur une carte, je ne pus m'empêcher de lui pousser légèrement le bras, comme pour le retenir. Il comprit mon geste et se tourna vers moi en souriant.

—Vous vous y accoutumerez, me dit-il en français.

Cette somme de vingt-cinq onces cinq fois doublée représentait *cinquante-sept mille deux cents* francs. Un nouveau gain du vieillard devait faire sauter la banque, et, en beau joueur qu'il était, mon voisin ne se proposait pas d'autre but. J'eus des frissons, tandis que les cartes

glissaient les unes sur les autres : les cinquante mille francs ne furent pas doublés.

— Ma veine n'a pas duré, me dit tranquillement le petit vieillard.

Et, sans paraître ému le moins du monde, il continua à suivre le jeu, prenant note des coups.

— Cet homme est riche? demandai-je à un compatriote qui sortait en même temps que moi de la salle de jeu.

— Mais non; c'est un employé de la préfecture qui ne possède d'autre fortune que sa place.

— Une place fort bien rétribuée, à ce qu'il paraît.

— Il a commencé par risquer sur une carte deux mois de ses appointements, et je doute qu'il lui reste un maravédis.

— Il est donc sans famille?

— Du tout; il est marié et père de trois charmantes jeunes personnes auxquelles j'aurai le plaisir de vous présenter.

— Elles doivent être dans la misère?

— Nullement; la misère, telle que vous l'entendez, vous, nouveau débarqué, n'existe pas au Mexique. Les filles de don Alonzo n'ont rien à envier à personne ni pour la toilette, ni pour le bien-être.

—Ah! très-bien; je comprends, repris-je en souriant.

— Détrompez-vous, interrompit avec vivacité mon interlocuteur; ces jeunes filles sont des plus respectables, — vous n'êtes pas ici dans l'Amérique du Sud.

Je me trouvai bientôt seul dans les rues sombres et silencieuses, ne sachant trop que répondre aux *qui vive?* des sentinelles. Le vent s'était levé durant ma station

auprès de la table de jeu; des nuages transparents couraient çà et là sur le ciel étoilé; l'air et la mer me paraissaient pleins de rumeurs étranges. Vers le milieu de la nuit, je m'éveillai en sursaut; la maison tremblait de la base au faîte, le terrible vent du nord, si craint des matelots, bouleversait à la fois la terre et l'Océan. Lorsque je pus apercevoir la rade, elle était couverte d'écume : les navires s'élevaient, descendaient avec les vagues, s'inclinaient sur les flots agités, qui les secouaient avec fureur; à chaque instant, on s'attendait à les voir entraînés vers le récif avec leurs câbles rompus. La mer semblait prendre son élan pour se précipiter contre les murailles et les renverser; mais la vague, arrêtée dans sa course, restait un moment immobile, tandis qu'une autre la surmontait, franchissait l'obstacle et inondait les rues latérales. Le môle avait disparu sous l'onde écumante, et le vent ramenait sans cesse de nouvelles masses d'eau à l'assaut des rochers et du rivage.

Je voulus sortir ; l'ouragan impétueux me saisit et m'emporta; je me glissai le long des portes barricadées, aveuglé tour à tour par le sable fin ou frappé par les pierres que le vent arrachait du sol; mais je tenais à contempler la mer. Cramponné au tronc d'un arbre desséché, je m'enivrai du spectacle de la tourmente, malgré la grande voix des flots qui m'assourdissait et le sable entraîné qui sifflait à mon oreille. La rafale passait sur les collines, les emportait comme de légers fardeaux, en semait les grains dans l'air pour les entasser plus loin. Les nuages grisâtres, floconneux, déchirés, éparpillés sans relâche, fuyaient avec une vitesse étourdissante, pareils à une meute informe

chassée par un fouet invisible. J'avais gagné les bords de la mer, pris d'une sorte de vertige en face de cette tempête qui menaçait de tout anéantir. Je m'élançai au-devant des vagues furieuses ; renversé, roulé sur la grève par une force irrésistible, je me relevai en poussant des cris qu'emportait le tourbillon. Je songeais aux âpres joies que me réservait ce monde inconnu des forêts vierges et des savanes qui m'avaient attiré. Hélas, mon âge mûr sourira plus tard des folles ivresses de la vingtième année, — mais les bonheurs à venir vaudront-ils les orages d'aujourd'hui ?

Pendant vingt-quatre heures, la colère des éléments ne se ralentit pas; quelques hommes seulement se risquaient dans les rues. Le vent tomba tout à coup, les flots cessèrent d'écumer, une chaleur intolérable remplaça la fraîcheur apportée par la tempête, et je ressortis pour parcourir les dehors de la ville. L'immense plaine de sable se déroulait bouleversée, onduleuse comme une mer solidifiée. J'errai longtemps au milieu de ces collines mouvantes où j'enfonçais souvent jusqu'aux genoux. Si le grand désert est plus vaste, il ne saurait être plus morne.

Douze jours après mon arrivée à Vera Cruz, je quittai la ville, monté sur un de ces chevaux maigres dont je ne connaissais pas encore la vigueur et portant en croupe un léger bagage. Arrivé au point culminant, je me retournai pour contempler une dernière fois la rade et le fort. Vue de cette hauteur, Vera Cruz ressemblait à une ville asiatique, mais conservait son aspect désolé. Je jetai aussi un regard d'adieu à *la Mappemonde*, qui se balançait sous un ciel serein et

sur une mer calmée, puis je rejoignis mon guide.

Une année plus tard, au fond d'une vallée des Cordillères, j'appris par hasard que le vieux navire qui m'avait amené au Mexique s'était perdu sur les côtes de France. Je connaissais tout l'équipage, chaque matelot m'avait raconté son histoire, confié ses espérances, et ce n'est jamais sans tristesse que je songe à mon pauvre maître David et au capitaine Rick.

II

VENTURA GONZALEZ

> Le soleil était rouge à son coucher ce soir.
> VICTOR HUGO.

Je m'en souviens, c'était un dimanche du mois de mai 185.; et je me rendais de Cordova à Vera Cruz, suivant la route tracée par les Espagnols à travers la Cordillère, travail colossal que l'incurie mexicaine a laissé tomber en ruine. Il était midi; j'avais dépassé le torrent de Chiquihuite, et je gravissais avec effort les dernières rampes de la montagne du même nom. La chaleur suffoquait mon cheval qui, fatigué d'une longue course, me forçait contre son habitude à le stimuler de l'éperon. Il faut avoir cheminé sous ce soleil tropical et sur ces routes poudreuses pour se former une idée des souffrances auxquelles on doit se résigner en visitant le Nouveau-Monde. Les yeux rouges, les lèvres crevassées par la sécheresse, la gorge en feu, le front trempé de sueur, j'eus enfin pitié de ma monture et

de moi-même, et je m'arrêtai sous une immense roche prête à rouler dans l'abîme qu'elle dominait.

Ce n'est pas un spectacle ordinaire que celui qu'on aperçoit du sommet du Chiquihuite : sous mes yeux se déroulaient les vastes plaines de la Terre Chaude; derrière moi s'entassaient des montagnes à peine séparées par des précipices au fond desquels mugit l'eau des torrents. J'avais mis pied à terre et débouclé les sangles de mon cheval; puis, afin de regarder à mon aise, je m'étais accoudé sur le parapet délabré qui ne protége plus la route. Dans la Terre Tempérée, le milieu du jour a les langueurs d'un beau soir et dispose autant à la rêverie. Tout fait silence; une vapeur bleuâtre s'élève du sol, l'air flamboie et prend les reflets de l'acier; une profonde quiétude plane sur ces arbres au feuillage divers, à l'ombre desquels rampent les tigres et les serpents. Pour varier mes horizons, je n'avais qu'à tourner un peu la tête; mais les gouffres possèdent une étrange puissance d'attraction, et je contemplais plus volontiers les roches suspendues et les arbres inclinés sur le flanc de la montagne que la plaine dont j'allais bientôt traverser les mornes solitudes.

Ce ne fut cependant qu'après m'être fatigué les yeux en cherchant à déterminer les contours des masses lointaines que je regardai à mes pieds. Un robinier ou arbre de fer s'étendait obliquement au-dessus de l'abîme; sur les branches presque sans feuilles, mais couvertes d'orchidées à fleurs d'or, cinq à six toucans au bec énorme gonflaient leur poitrine semée de plumes écarlates qu'on eût pu prendre pour des blessures. Plus bas, un vaste entonnoir, où le soleil pénétrait

avec d'étranges jeux de lumière. Le feuillage des arbres prenait peu à peu des teintes plus obscures et finissait par se perdre dans un vague crépuscule où l'on voyait par moments s'étendre l'aile des oiseaux de proie. Enfin, plus loin encore, régnait une obscurité pareille à un bloc d'ébène traversé par de minces rayons lumineux. Frappé des rumeurs sourdes, des bruits inexplicables, des voix étouffées qui montaient jusqu'à moi, je me demandais si l'Indien se trompe lorsqu'il peuple d'âmes exilées et souffrantes ces profondeurs invisibles.

Un grand vautour noir, dont j'admirai le vol puissant, remonta de l'abîme en décrivant de vastes cercles; bientôt il s'éleva au-dessus de moi, se tint immobile dans l'air, puis s'abattit sur les branches du robinier, d'où les toucans se dépêchèrent de s'enfuir. Presque aussitôt, je reculai de quelques pas : en suivant les évolutions de l'oiseau, mon regard venait de rencontrer une tête livide suspendue à l'arbre dans une grossière cage de bois.

Ce spectacle, fort commun dans les provinces mistèques, où l'on expose ainsi la tête des malfaiteurs suppliciés, était bien fait pour me surprendre sur une route réputée la plus sûre de la république mexicaine. Je grimpai sur un amas de pierres qui me permit de contempler face à face le hideux tronçon. La peau, d'un jaune d'or, déjà semée de taches verdâtres, s'était desséchée et dessinait les orbites d'une façon sinistre; la bouche, contractée par un horrible rictus, laissait voir des dents blanches, petites et aiguës. En dehors de la cage, sur la planche qui en bordait le fond, un doigt

sanglant avait écrit en caractéres informes : Ventura Gonzalez.

Assez instruit du nom et des hauts faits des chefs de bande mexicains, je m'efforçai en vain de me rappeler les exploits de ce Ventura Gonzalez. Pour quel crime la justice, si clémente d'ordinaire, si peu expéditive de la province de Vera Cruz, avait-elle ordonné ce terrible exemple ? En regardant autour de moi comme pour chercher la réponse à cette question, j'aperçus sur le parapet qui longeait la route, deux branches liées en croix. Cet emblème expiatoire indiquait que l'emplacement où il s'élevait avait été le théâtre d'un meurtre.

Je me penchai de nouveau sur le gouffre, désireux d'oublier, dans la contemplation de cette nature sauvage, l'effrayant tableau que le vautour m'avait fait découvrir ; mais, par une sorte de fascination, mon regard se détacha des rochers, des arbres, des paysages lointains, attiré vers cette face aux yeux vides et ce nom tracé en lettres de sang.

— Dieu vous garde, seigneur ! dit une voix dont le voisinage inattendu me fit tressaillir.

Je me retournai en armant le revolver passé à ma ceinture. Entre ma monture et moi se tenait un cavalier porteur d'une petite carabine dont la crosse reposait sur sa cuisse. Sur les routes du Mexique, c'est toujours en ennemi qu'on s'aborde ; on n'échange les premières paroles qu'après avoir préparé ses armes.

— Dieu vous le rende ! répliquai-je, employant la formule usitée.

Je m'étais laissé surprendre, car je n'aurais pu dire

par quel côté de la montagne l'inconnu m'avait rejoint. Nous nous observâmes en silence le doigt sur la détente de nos armes.

— Je suis un homme de paix, dit enfin le nouveau venu, et il replaça sa carabine dans la gaîne de cuir pendue à son arçon.

Je suivis son exemple et me rapprochai de mon cheval pour remonter en selle. A ce moment, le vautour vint se poser sur la cage et s'efforça d'introduire son cou chauve entre les barreaux de bois. Le cavalier laissa échapper un juron, saisit sa carabine et tira. L'oiseau se redressa, poussa un cri rauque, fouetta l'air de ses ailes, puis roula dans le précipice, tandis que les hauteurs voisines se renvoyaient l'écho de la détonation.

Si l'on s'aborde avec méfiance sur les routes mexicaines, une familiarité cordiale succède vite à ce premier mouvement. Une fois que vous avez échangé un salut avec lui, vous n'avez plus rien à redouter du compagnon que vous donne le hasard, eussiez-vous affaire à un bandit de profession. Les balles se croisent avant les premiers mots, mais dès que vous vous êtes dit : *Dieu vous garde*, toute attaque serait considérée comme une honteuse traîtrise. Il y a là comme un point d'honneur auquel je n'ai jamais vu faillir. Aussi, un quart d'heure après notre rencontre, l'inconnu et moi étions-nous assis côte à côte, partageant en amis nos frugales provisions.

Mon commensal portait le gracieux costume des cavaliers de son pays : pantalon ouvert sur la cuisse et garni d'une double rangée de boutons d'argent, veste

de cuir ornée de passementeries figurant des dessins bizarres, ceinture de crêpe de Chine de couleur écarlate, chapeau de feutre gris surchargé de plaques d'or ciselé. La robe noire et l'épaisse crinière de son cheval annonçaient un pur-sang andalou, race peu commune au Méxique. Sa selle et ses armes resplendissaient d'incrustations d'argent, et ses énormes éperons, descendant plus bas que le talon, l'obligeaient presque à marcher sur la pointe des pieds. Il paraissait âgé d'une trentaine d'années; le type sévère de ses traits un peu longs, son teint, sa gravité, sa barbe peu fournie, ses formes sèches et nerveuses, lui donnaient plutôt l'air d'un Arabe que d'un Mexicain. Ses grands yeux, frangés de longs cils, avaient une expression mélancolique; sa bouche s'entr'ouvrait avec le demi-sourire des gens qui ont beaucoup souffert. En un mot, sa tenue, ses idées, sa façon de les exprimer, se distinguaient par cette élégance native qui révèle une nature d'élite.

Le soleil inondait la campagne de rayons verticaux; aux endroits où la roche se montrait à nu, elle étincelait au point de blesser les yeux. Des myriades de lézards couraient dans toutes les directions et venaient se rouler jusque sous nos pieds; quelques-uns, au moindre bruit, faisaient jaillir de leur gorge une sorte de jabot diapré comme l'aile d'un papillon. C'eût été folie que de se remettre en route avant que le soleil déclinât un peu, surtout pour s'engager dans les savanes. A plusieurs reprises, j'avais interrogé mon compagnon au sujet de la tête coupée que nous apercevions de l'endroit où nous étions assis, et qui offrait une vague ressemblance

2

avec la sienne. Il frappait alors la terre avec sa *cuarta*[1], lançait un petit éclat de rire sardonique, et ses brèves réponses étaient plutôt de nature à piquer ma curiosité qu'à la satisfaire. Enfin, à une demande plus directe que je lui adressai, il répliqua d'une voix grave et triste :

— Vous tenez donc bien à connaître l'histoire de Ventura Gonzalez ?

— Je voudrais au moins apprendre les détails de sa mort. Cette épitaphe sanglante est une énigme dont je cherchais le sens lorsque vous m'avez surpris ; j'y vois le dénoûment d'un drame terrible.

— Le dénoûment ? Vous pourriez vous tromper ; mais je compte bientôt voir venir quelqu'un dont l'arrivée, si vous consentez à l'attendre avec moi, me mettra plus à même de contenter votre curiosité.

— Pourquoi ce délai ? Votre récit donnerait à votre ami le temps de nous rejoindre.

— C'est que l'histoire n'aura de fin, reprit l'inconnu avec une intonation de voix étrange, qu'au moment où paraîtra celui que vous appelez mon ami.

J'insistai de nouveau.

— Soit, dit-il ; et, fermant les yeux comme pour se recueillir, il commença :

Il y a juste un an, don Manuel Ocampo fut nommé commandant militaire de la petite ville de Cordova. Je ne vous étonnerai pas en ajoutant que ce n'était ni son mérite, ni sa bravoure, mais une suite de bassesses et d'intrigues auprès des ministres de la capitale, qui l'avait élevé à cet emploi. Méprisé par les honnêtes gens,

1. Lanière de cuir terminée par une balle de plomb qui sert de cravache.

détesté par tous ses administrés, le despote voyait cependant chacun se courber sous ses caprices. Vous devez savoir, seigneur étranger, que chez nous un gouverneur militaire règne en roi.

A cette même époque, dans une maison située presque en dehors de la ville, vivait une vieille dame à hautes prétentions nobiliaires. Doña Joséfa Torrès habitait Cordova depuis dix ans. Arrivée un jour avec une enfant et une servante indienne, elle avait acheté cette maison, ainsi qu'une plantation de caféiers dont le produit représentait toute sa fortune. Doña Joséfa ne visitait personne; à peine échangeait-elle quelques mots de politesse avec ses voisins; mais la vieille Indienne, moins réservée que sa maîtresse, parlait d'une grande fortune perdue et d'une belle jeune femme morte en donnant le jour à la petite Térésa. On disait que doña Joséfa appartenait à une ancienne famille espagnole, qu'elle avait marié sa fille à un général mexicain, fusillé à la suite d'une conspiration ayant pour but de rendre le Mexique à l'Espagne; toutefois, ces nouvelles se colportaient sans qu'on pût rien préciser.

A mesure que Térésa grandissait, doña Joséfa se renfermait davantage ; la jeune fille ne franchissait plus guère la clôture de la plantation que pour se rendre aux offices. On s'entretenait beaucoup de la jolie recluse; le soir, lorsque le soleil disparaissait et que la brise venait rafraîchir l'air, maint cavalier longeait la haie d'aloès derrière laquelle il espérait apercevoir celle dont chacun vantait la beauté.

Parmi ces derniers on citait Ventura Gonzalez, fils d'un riche propriétaire de Cordova. Sa mère, restée veuve de

fort bonne heure, était trop faible pour maîtriser ou diriger une nature aussi fougueuse, et ne contraignit en rien son fils. Ventura apprit à dompter les chevaux, à chasser le tigre, à lacer les taureaux sauvages, et ses premières années s'écoulèrent dans la dissipation. Contrebandier d'abord, puis guerrillero, il alla, par esprit d'aventure, combattre les Indiens des frontières, et finit par gaspiller la majeure partie de son patrimoine. La raison vint tard, mais elle vint. Fatigué d'une existence sans but, l'enfant prodigue rentra un soir chez sa mère qu'il n'avait point vue depuis dix ans; il se promettait de vivre désormais auprès d'elle et de reconstruire par le travail sa fortune ébréchée. Il entrait dans sa trentième année.

Ce fut par hasard, six mois après son retour, que Ventura vit pour la première fois Térésa Torrès. La jeune fille, enveloppée de son châle comme d'un burnous, franchissait le seuil de l'église. Sa coiffure ne laissait voir que ses yeux brillants et son profil de madone; elle suivait sa grand'mère, effleurant d'un pied léger les dalles du saint lieu, qui résonnèrent bientôt sous les pas de Gonzalez; car l'ancien guerrillero, que l'on accusait d'avoir oublié la foi de ses pères, pénétra dans l'église sur les traces de la belle enfant.

Tant que dura la messe, il pria : l'homme s'adresse à Dieu lorsqu'il désire quelque chose que ne peut lui donner sa propre volonté, et Ventura voulait être aimé. Dans le cours de sa vie agitée, il n'avait connu que les amours faciles ; la passion qui mord le cœur lui était inconnue. Il sortit de l'église sur les pas de Térésa, et la suivit jusqu'à sa demeure sans trop avoir con-

science de ce qu'il faisait. Il se crut seul sur la terre, lorsque la jeune fille disparut sous les arbres de l'enclos.

Il suffit d'un seul regard pour allumer une passion que la mort même ne saurait éteindre; Ventura l'avait ignoré jusqu'alors; il ignorait aussi que l'on pût souffrir par l'âme, que l'on pût être jaloux. Il passa de longues heures devant la maison de pierre. Ce ne fut qu'à la nuit tombante qu'il regagna son logis, sans avoir revu la gracieuse enfant; alors, renfermé dans sa chambre, le cœur débordant de sensations inconnues, il devint triste jusqu'à pleurer.

C'est qu'elle était belle, la Térésa,—belle de cette beauté idéale que nous rêvons et qui ne semble pas de ce monde. Ses cheveux nattés, retenus par un large peigne aux incrustations d'or, lui formaient une splendide couronne. On sentait son cœur se fondre au regard de ses grands yeux noirs et humides; ses lèvres, son cou, son sein appelaient le baiser. Pour être étreint par ses bras polis, foulé sous ses pieds d'enfant, on eût donné sa vie et son âme!

A cette description sensuelle, les yeux du narrateur flamboyèrent,—sa main serra mon bras avec violence.

—L'avez-vous donc aimée? demandai-je tout surpris.

—Je l'ai aimée de toutes les forces de mon âme.

—Et elle?

Passant ses mains sur son visage, l'inconnu répondit d'une voix sourde:

—La Térésa n'a jamais aimé que Ventura Gonzalez.

Après un moment de silence, et sans que j'eusse besoin de l'en prier, il continua:

—Trois mois après cette rencontre, Ventura se présentait chez doña Joséfa. Il n'aimait plus seul, et c'était d'accord avec celle qu'il regardait comme sa fiancée qu'il venait la demander comme épouse. Son cœur battait bien fort, lorsqu'il s'arrêta devant cette demeure dont il n'avait jamais franchi le seuil, qui renfermait plus que sa vie, et d'où il devait emporter le bonheur ou le désespoir. Il avait en vain cherché un ami qui pût lui servir d'introducteur; nul ne fréquentait la vieille dame. Térésa ignorait l'histoire de ses parents; elle se fiait d'ailleurs à l'affection sans bornes de sa grand'mère.

—Dis-lui que je t'aime, répétait-elle à son amant; elle me donnera à toi plutôt que de me voir pleurer.

Ce fut la servante indienne, confidente des amours de sa jeune maîtresse, qui vint ouvrir à Ventura et l'introduisit dans une vaste salle presque nue. Assise près d'une fenêtre, la vieille dame lisait un livre de piété, tandis que sa petite-fille découpait des plumes d'oiseau pour en former des fleurs. Depuis trois mois qu'elle le trouvait journellement sur son chemin, doña Joséfa devait avoir remarqué l'intrus. Elle fronça le sourcil en le voyant entrer et fit un signe à Térésa qui sortit sans se hâter; puis la lectrice ferma son livre et indiqua de la main un siége au visiteur.

Doña Joséfa semblait écouter les pas de sa fille qui s'éloignait; le jeune homme sentait s'évanouir son courage devant ce froid accueil et ces traits sévères.

—J'aime votre fille, dit-il enfin, d'une voix tremblante et sans autre préambule.

Un sourire effleura les lèvres de doña Joséfa, qui

tourna ses yeux fatigués vers le jeune homme et le contempla d'un air surpris.

—Votre seigneurie, demanda-t-elle d'un ton glacial, me fera-t-elle d'abord l'honneur de me dire qui elle est ?

—Je suis propriétaire du domaine de San-Francisco.

—Votre père était Espagnol ?

—Non, répliqua le jeune homme avec orgueil ; ma famille, au contraire, a tout fait pour chasser les Espagnols du Mexique.

La vieille dame pâlit, ses lèvres tremblèrent, mais ce fut avec calme qu'elle répondit :

—Térésa n'est pas à marier.

—Elle m'aime !

—Señor, reprit doña Joséfa en se levant de son fauteuil, contre l'étiquette, Térésa n'aime que Dieu et moi.

Le sang monta aux joues du jeune homme, et cependant il mit un genou en terre.

—Señora, s'écria-t-il en joignant les mains, j'aime votre fille et j'en suis aimé ; votre refus fera deux malheureux. J'aurais pu, selon l'usage, envoyer vers vous un prêtre ou ma mère ; j'ai préféré venir moi-même me soumettre d'avance à vos conditions.

Doña Joséfa s'était assise de nouveau, et son visage avait repris l'expression de hauteur qui lui semblait habituelle.

—Relevez-vous, seigneur, répondit-elle d'un ton sec ; ma fille n'est pas à marier.

—Ma vie passée vous effraye sans doute, continua Gonzalez d'une voix suppliante ; ce passé est mort.— J'aime votre enfant !

—Seigneur, interrompit la vieille dame, vous pouvez vous retirer. Entre les créoles et ma fille, il y a du sang. Ils ont tué son père et son grand-père. Elle n'appartiendra qu'à un Espagnol ou à Dieu.

Ventura venait de se heurter contre un obstacle imprévu. Il connaissait pourtant la prédilection de certaines familles de son pays pour les anciens dominateurs. Nous n'aimons guère les Espagnols, nous autres créoles, ajouta le narrateur. Aussi, je vous laisse à deviner, seigneur étranger, si Ventura sentit déborder sa colère en s'entendant préférer un homme de cette nation. Il se leva avec vivacité; ce n'était plus la crainte qui faisait trembler sa voix.

—Señora, dit-il, j'espère encore que les prières de votre fille vous engageront à changer de résolution, mais, pour peu que vous ayez entendu parler de moi, vous devez savoir que je passe pour tenir ma parole. Eh bien, je tuerai, je vous jure, l'Espagnol qui prétendra à la main de Térésa, et si vous l'enfermez dans un couvent, je vous jure aussi qu'elle en sortira.

—Seigneur, répliqua la vieille dame sans s'émouvoir, ma parole, à moi, n'a pas besoin d'être doublée d'un serment. Encore une fois, vous pouvez vous retirer.

Malgré la fougue de son caractère, Ventura se contint; il sentait qu'une rupture complète ruinerait à jamais ses espérances. A peine dehors, il sauta sur son cheval et le lança au galop, en proie à ces sombres pensées qui se heurtent dans la tête à la suite d'une grande déception.

Quelques nuits après cette scène, il s'entretenait avec Térésa à travers la haie d'aloès.

—Fuis avec moi ! disait-il, notre pays est vaste, et je trouverai bien un refuge où te cacher.

—Non, répondait la jeune fille, ma grand'mère m'aime, elle cédera un jour.

—Elle ne cédera pas. Les créoles ont tué son mari et son gendre; c'est une haine de sang à laquelle on te sacrifie.

—Je t'aime; que t'importe d'attendre?

—Elle t'imposera un autre mari.

—Jamais! répliqua vivement la jeune fille. Jamais je n'appartiendrai qu'à toi ou à Dieu.

—A moi seul ! s'écria Gonzalez. J'ai juré que tu n'appartiendras jamais à Dieu.

—Silence, dit Térésa d'une voix effrayée, en faisant le signe de la croix; il ne faut pas blasphémer, l'oreille de Dieu est partout.

Des aboiements lointains retentirent; la jeune fille s'enfuit en criant : Au revoir! Heureux seulement lorsqu'il se trouvait près d'elle, Ventura ne pouvait se résoudre à s'éloigner; il croyait l'entendre encore, il écoutait le frôlement de sa robe, le bruit de son pas léger, le joyeux cliquetis des chaînettes d'or enroulées dans sa chevelure. Il tressaillait au murmure des rameaux agités;—c'était elle, elle qui revenait lui crier : *Je t'aime!* Oh! qu'elles semblaient belles et calmes, ces nuits sans lune! Quelle douceur, quel parfum dans la brise! De quel éclat inusité scintillaient les étoiles! Qu'ils furent rapides, ces moments d'ivresse qui ne devaient plus renaître!

Térésa avait disparu depuis une heure, que Ventura, immobile, ne songeait pas à se retirer. Un bruit

de voix le tira tout à coup de sa rêverie, et il entrevit deux hommes qui s'avançaient vers lui l'épée à la main. Gonzalez était trop habitué aux aventures pour s'effrayer de si peu. Sans répondre, il roula son manteau autour de son bras gauche et dégaîna. Mais il fut aveuglé par les rayons d'une lanterne sourde qui laissa ses assaillants dans l'ombre.

—Tue, tue ! criait une voix.

Ces mots étaient à peine prononcés, que la lanterne roulait sur le sol, et que le porteur s'enfuyait, le bras percé d'un coup de pointe. Son compagnon, lâchant son arme, demandait grâce.

—Don Manuel Ocampo ! s'écria Gonzalez, qui avait relevé la lanterne. Que signifie cette agression ?

—Ne me tuez pas, mon ami ; j'achevais ma ronde, et je vous ai pris pour un voleur.

Ventura se mit à rire ; il connaissait de longue date Manuel Ocampo.

—En vérité, seigneur commandant, vous assaillez le monde à la façon de ceux que vous êtes chargé de poursuivre, — c'est-à-dire à l'improviste. Bien m'en a pris de savoir manier mon épée ! Permettez-moi de vous demander, ajouta l'ancien guerrillero, à qui la présence du gouverneur inspira une subite méfiance, comment vous vous trouvez ici à pareille heure ?

—Lâchez-moi, Gonzalez ! C'est bien simple. Doña Joséfa m'a prévenu qu'un malfaiteur rôdait la nuit autour de sa maison, et j'ai voulu veiller moi-même. Je vois maintenant de quelle espèce de malfaiteur il s'agit, continua-t-il d'un air d'intelligence, et à l'avenir j'aurai soin de ne pas vous déranger.

Les rendez-vous se succédèrent, mais non pas aussi rapprochés que l'eût souhaité le jeune homme; car, afin de ne pas perdre à jamais l'occasion de s'entretenir avec son fiancé, Térésa ne dut s'absenter que rarement. Bien que Ventura ne cessât de lui parler d'enlèvement, elle reculait devant ce moyen extrême, espérant fléchir tôt ou tard sa grand'mère. Cependant un sujet d'alarme et de jalousie ne tarda pas à troubler la sécurité des amants. Don Manuel, appelé par doña Joséfa, se rendait chaque jour à la petite maison solitaire. Térésa s'effrayait de ces visites réitérées; car elle connaissait l'aventure nocturne de son fiancé, et ce dernier, jaloux du passant qui se permettait de regarder sa maîtresse, se sentait pris d'une haine aveugle pour l'homme assez heureux pour passer des heures entières auprès d'elle.

Une nuit, malgré les torrents de pluie qui l'inondaient, Gonzalez rentrait l'âme joyeuse. Ceux auxquels le bonheur sourit de loin, tout en se faisant attendre, ont l'esprit crédule, et l'entretien qu'il venait d'avoir avec sa bien-aimée ranimait ses espérances. En lui donnant l'*abrazo* du soir, doña Joséfa avait dit à sa petite-fille :

—Tu aimes donc bien ce Ventura Gonzalez?

—De toute mon âme, avait-elle répondu.

—Il a demandé ta main, que j'ai dû lui refuser.

—Je le sais.

—Et cependant tu le vois de temps à autre?

La jeune fille avait rougi et caché sa tête dans le sein de sa grand'mère.

—Et que penses-tu faire? avait ajouté la vieille dame.

—Attendre, avait répondu Térésa en s'agenouillant et en joignant ses petites mains, — attendre que vous l'aimiez et que vous disiez oui.

—Si je t'ordonnais de l'oublier?

—Je vous répondrais que c'est impossible.

—Enfant! on croit cela à ton âge; mais il n'y a que les vieillards qui n'oublient jamais! Et si je te proposais un autre mari?

—Je n'accepterais que Dieu et je mourrais!

—Petite folle! avait dit la grand'mère. Sois tranquille, tu ne mourras pas.

Ventura se répétait en marchant chacune de ces paroles; la pluie vint à propos rafraîchir son front, car il craignait de devenir fou à l'idée de posséder Térésa. Soudain, au détour d'une rue, cinq ou six individus se jetèrent sur lui; il fut garrotté et bâillonné avant d'avoir pu songer à se défendre. Il se sentit couvrir d'un manteau et emporter sans que personne eût prononcé un mot : au bout d'une course assez longue, on descendit une dizaine de marches, on le jeta sur le sol, on retira le bâillon qui l'étouffait, une lourde porte se referma et il n'entendit plus rien.

Pendant bien des heures, il s'épuisa en appels et en menaces; il tenta de rompre les cordes qui étreignaient ses membres. Il se roula par terre, ne réussit qu'à se heurter contre les murailles et s'endormit enfin, fatigué de tant d'efforts inutiles. Le lendemain, en ouvrant les yeux, il se trouva dans une complète obscurité, mais libre d'entraves. Parcourant son cachot à tâtons, il rencontra une poche de jonc pleine de galettes de maïs et une grande jarre d'eau. Ce fut en vain qu'il

attendit l'apparition d'un geôlier et qu'il chercha à saisir un bruit extérieur : le monde semblait mort.

Je vous laisse imaginer, seigneur étranger, les angoisses, les plaintes, les désespoirs de Ventura. Que se passait-il au dehors! Qui donc le retenait prisonnier? Et Térésa? Était-il victime de quelque infernale machination ourdie par doña Joséfa et Ocampo? Mais pourquoi le laissait-on vivre? Les murailles, au Mexique, gardent mal un rival; on préfère le coucher dans une tombe, et Ventura se trouvait à la merci de ses ennemis. Quelle terrible vengeance il se promettait, si jamais il recouvrait la liberté! Il voyait du sang dans tous les rêves qui troublaient son court sommeil.

Ses provisions s'épuisaient; l'eau devenait fétide; il s'usait les doigts à tourmenter les murs et l'entrée de son cachot. Enfin, le onzième jour, il entendit un bruit sourd qui allait se rapprochant.

—C'est la mort, pensa-t-il.

Et accroupi près de la porte, il s'apprêta à se ruer sur ses bourreaux et à mourir en lion. Des pas lents retentirent de plus en plus distincts : on frappa.

—Êtes-vous encore de ce monde, seigneur Ventura? dit une voix.

Le guerrillero garda le silence; il désirait qu'on entrât.

—Holà! reprit la voix, est-ce la mort ou le sommeil qui tient votre langue engourdie? Je vous apporte la liberté et la vengeance.

—La liberté! cria Gonzalez. Ouvre, qui que tu sois; par l'âme de ta mère, ouvre!

—Pas sans conditions.

Ventura posa la main sur son cœur, qui battait à lui rompre la poitrine. Il cherchait à se calmer.

—Au nom de qui viens-tu?

—Je vous l'ai dit : au nom de la vengeance.

—Est-ce un piége? pensa Gonzalez.

Après un instant de silence, il répondit d'une voix calme :

—J'écoute et j'attends.

—Il y a un mois, j'avais une fiancée ; vous la connaissez, don Ventura; elle se nomme Luz Arella.

—Tu es Juan le Simple! s'écria le prisonnier.

—Serviteur de Dieu et le vôtre.

—Juan, tu ne peux être que mon ami ; au nom du ciel, ouvre-moi!

—J'avais une fiancée, répéta Juan; notre noble maître, don Manuel Ocampo, me l'a prise et en a fait une prostituée. J'ai voulu tuer don Manuel; mais j'ai eu peur, et voilà pourquoi je viens vous trouver. Vous êtes brave, Gonzalez. Don Manuel a pris votre fiancée comme il a pris la mienne. Oserez-vous le tuer?

Ventura poussa un cri de rage et se jeta contre la porte.

—Je suis fou ! s'écria-t-il. Tu es Juan le Simple, tu ne sais ce que tu dis.

—C'est vrai, je suis Juan le Simple ; mais j'ai des yeux et des oreilles, — et un cœur aussi, pour mon malheur. Si vous ne voulez pas tuer Ocampo, il faudra bien que je le tue moi-même, et alors je vous laisserai mourir de faim, ainsi qu'il me l'a ordonné.

Ventura fit tous ses efforts pour recouvrer son sang-froid; il en avait besoin pour amener Juan à le délivrer.

—Don Manuel, dit-il t'a donc ordonné de me tuer?

—Il vous a fait saisir et enfermer ici, voilà tout.

—Et tu prétends qu'il a pris ma fiancée?

—Vous libre, il n'aurait jamais osé; mais dès le lendemain de votre disparition, doña Térésa habitait la maison du gouverneur.

—Comment sais-tu cela?

—Parce que je suis Juan le Simple et que l'on s'est servi de moi pour aider un alguazil, dont vous avez percé le bras, à vous porter ici. Parce que c'est moi qui, sans rien dire à personne, vous ai laissé de quoi manger.

—Et il a pris ma fiancée?

—Elle est pâle, la Térésa; mais elle demeure chez lui.

—Par l'âme de mon père, Juan, si tu ne me trompes pas, je te promets la tête de Manuel Ocampo!

La porte s'ouvrit enfin, et, se précipitant sur les pas de son guide, l'ancien guerrillero se trouva libre. On l'avait enfermé dans le caveau d'un cloître abandonné. De là, ce silence profond que le captif n'était pas parvenu à s'expliquer. Il chancela en respirant le grand air, et fut obligé de s'asseoir. La vague lueur des étoiles éclairait seule le ciel, le vent soufflait comme après un orage, et les larges feuilles des bananiers s'agitaient avec un bruit sinistre.

—Et il a pris ma fiancée! répétait sans cesse Ventura.

—Comme il a pris la mienne, répondait Juan le Simple.

—Et elle est libre?

—Elle danse à ses fêtes.

Ranimé par la colère et le désespoir, Ventura se leva

et se dirigea vers l'habitation de sa maîtresse. Franchissant la clôture, il frappa avec violence, sans s'inquiéter de ce qu'il dirait dans le cas où on viendrait à ouvrir. Au prix de sa vie, il voulait une preuve qui confirmât les paroles de son sauveur.

Il attendit en vain ; la maison demeura muette.

—C'est donc vrai! cria-t-il avec rage.

Revenant alors sur ses pas, il secoua la cloison de bambou d'une hutte habitée par des Indiens qui le connaissaient.

—Qui frappe? demanda une vieille.

—C'est moi, Ventura Gonzalez. Qu'est devenue doña Joséfa?

—Ventura Gonzalez! Je disais bien qu'il y avait du sang dans l'air, ce soir.

—Où est Térésa?

—Ah! Ventura, c'est chez le commandant militaire qu'il faut la chercher.

—Il l'a enlevée!

—Doux Jésus, elle y est allée d'elle-même.

—Tu mens! s'écria Gonzalez.

Un quart d'heure après, il entrait chez sa mère, sellait son cheval et s'armait sans prononcer une parole. Il se dirigea ensuite vers l'hôtel du gouverneur; un mouvement inaccoutumé régnait dans la rue; des cavaliers semblaient prêts à se mettre en route; autour d'une litière se tenaient cinq ou six Indiens, portant des branches de liquidambar enflammées. Soudain la grande porte s'ouvrit, et Térésa parut, appuyée sur le bras de Manuel Ocampo.

Elle était pâle, en effet; mais elle souriait. Inaperçu

parmi les cavaliers qui allaient et venaient, Ventura se sentit défaillir; Térésa souriait à Ocampo, qui lui baisa la main. Elle prit place dans la litière, le commandant monta en selle, les cavaliers se groupèrent autour d'eux, et le cortége se mit en marche.

Ventura allait se jeter sur le gouverneur, lorsque Juan, qui se trouvait à cheval près de lui, le retint.

— On vous tuerait, dit-il, et ce n'est pas votre tête qu'il me faut. Suivez-moi; je sais où ils vont et nous pourrons aisément les devancer.

Depuis qu'il avait vu sa maîtresse sourire au baiser d'Ocampo, le jeune homme ne se possédait plus; sans Juan le Simple, il se serait élancé sur son rival; mais il vit que la vengeance lui échapperait en ce moment et il suivit son conseiller. Après une longue marche, il s'arrêta sous la roche qui nous abrite.

Le vent soufflait toujours avec violence; de grands nuages noirs passaient sur le ciel, des voix sorties du gouffre paraissaient répondre au frémissement plaintif des feuilles, les hiboux jetaient des cris lugubres. Assis sur la pierre qui nous sert aujourd'hui de siége, Ventura se pressait le front, cherchant à mettre un peu d'ordre dans le chaos de ses idées. Tout à coup une rumeur lointaine annonça l'approche d'une nombreuse cavalcade. Il se pencha, afin de mieux entendre, vers les rampes de la route; dans une heure, le jour allait paraître. Juan voulut entraîner son compagnon.

— Non, s'écria Gonzalez, il faut que le soleil nous trouve vengés. Mets pied à terre, descends le long de la roche et reviens me dire quelle place occupe le gouverneur.

Agile comme un métis, Juan le Simple se glissa en ligne droite vers le chemin dont les cavaliers se voyaient forcés de suivre les détours. Au bout de quelques minutes, il revint.

— L'escorte se tient en arrière, dit-il, on conduit par la bride le cheval d'Ocampo ; on cause dans la litière.

— Bien ; retire-toi, dit Ventura d'une voix calme.

Le vent s'était comme assoupi, les grelots des mules résonnèrent; bientôt les voyageurs parurent. Ventura se rangea contre la roche, tenant sa carabine armée. Quand la litière, éclairée par la lumière blafarde des torches, fut arrivée en face de lui, près du parapet écroulé :

— Tue, tue ! s'écria-t-il, et, se précipitant sur les mules, il lâcha la détente.

Les animaux effrayés se jetèrent de côté et perdirent l'équilibre. Le guerrillero crut entendre son nom dans un cri suprême, tandis que la litière disparaissait dans l'abîme avec un horrible fracas.

A ces dernières paroles, le narrateur s'était levé, des larmes coulaient de ses yeux ; fouettant le sol de sa cravache plombée, il semblait lutter contre l'émotion qui soulevait sa poitrine. Voyant que je le regardais, il s'écria :

— Qu'y a-t-il donc d'étrange à ce que je pleure ? Ne vous ai-je pas dit que j'aimais Thérésa ?

— Et elle a péri ?

— Penchez-vous sur ce gouffre, seigneur cavalier, et vos yeux en chercheront en vain le fond.

— Et Ocampo est mort avec elle ?

L'inconnu se prit à rire d'un rire sauvage.

— Ocampo vit encore, dit-il ; c'est toujours lui qui commande à Cordova. Il n'avait accompagné la jeune fille que pendant une lieue, et le cheval que Juan le Simple avait vu conduire par la bride n'était pas le sien.

— Et Ventura ?

— Au bruit du coup de feu, poursuivit l'inconnu, l'escorte accourut au galop. A cheval, près de l'abîme, Gonzalez cria : Allez dire à Cordova que Gonzalez est vengé.

Une décharge générale répondit à ces paroles, et, ne sachant au juste ce qui s'était passé, les cavaliers tirèrent au hasard. Comme ils n'aperçurent aucun ennemi, ils avancèrent en sondant le terrain. Près du parapet, ils relevèrent un homme couvert de sang et engagé sous son cheval mort. Le blessé ouvrit les yeux, remua ses lèvres ; mais sa tête tomba sous le sabre d'un cavalier mistèque. Un indien construisit sur place cette cage, et le capitaine de l'escorte, trempant son doigt dans le sang de la victime, traça le nom que vous avez lu.

J'examinai de nouveau l'endroit où la litière avait disparu ; le jour décroissant donnait à l'abîme un aspect encore plus sombre. Mon compagnon, gravissant la roche qui nous avait abrités, semblait interroger l'horizon.

Je me rapprochai de mon cheval.

— Holà ! seigneur Français ! me cria-t-il, voulez-vous donc vous remettre en route avant de connaître la fin de mon histoire ?

— Que me reste-t-il à apprendre ? demandai-je.

— Ah ! je vous l'ai dit, l'histoire de Ventura Gonzalez n'aura de dénoûment que lors de l'arrivée de celui que j'attends.

—Et qui paraît vouloir vous faire attendre longtemps.

—Vous vous trompez, s'écria l'inconnu avec un ricanement nerveux. Montez près de moi et vous le verrez venir.

Je le rejoignis, non sans peine, au sommet de la roche, d'où le regard plongeait à la fois sur les deux versants de la montagne. A quelques centaines de pieds au-dessous de nous, j'aperçus un cavalier suivi d'une vingtaine d'autres; mais, en raison des sinuosités de la route, il devait s'écouler une demi-heure au moins avant qu'ils pussent nous dépasser.

—Aucun point de mon récit ne vous a paru obscur? me demanda mon compagnon en s'asseyant sur le bord du rocher.

—Obscur, non ; mais l'infidélité subite de Térésa m'a surpris, je l'avoue; en général, les femmes de votre pays se montrent plus constantes.

—Aussi Ventura fut-il bien fou de la soupçonner !

—Elle était innocente ?

—Elle jouait sa vie et son honneur pour sauver celui qui l'a tuée !

Je me rapprochai de l'inconnu.

—Ah ! dit-il, vous voyez que vous vouliez partir trop tôt. Manuel Ocampo aimait Térésa ; après s'être débarrassé de son rival, il dit à la jeune fille : Il faut que tu sois à moi ou que ton amant meure.

—Le misérable ! Et elle céda ?

—Elle promit de céder le jour où son amant serait libre.

—Mais doña Joséfa?

— Un gouverneur militaire est roi, seigneur étranger. Doña Joséfa fut plongée dans un cachot où elle gît sans doute encore.

—Tout cela est bien horrible?

—N'est-ce pas? Ne vous semble-t-il pas que cet Ocampo mérite la peine de mort?

—Il l'a méritée dix fois, répliquai-je avec indignation. Mais où donc allait Térésa ainsi escortée, lorsqu'elle a péri dans cet abîme!

—La pauvre enfant croyait rejoindre son fiancé; elle se flattait d'avoir attendri Ocampo. Celui-ci, persuadé de la mort de Ventura, et n'osant violenter la jeune fille à Cordova, l'envoyait à Palo Verde. Si Ventura vivait encore, continua mon interlocuteur, dont les yeux lançaient des éclairs, il se pardonnerait peut-être d'avoir tué sa maîtresse en songeant qu'il l'a sauvée du déshonneur.

Il parlait sans perdre de vue la troupe qui s'avançait vers nous : tout à coup, il se laissa glisser au bas de la roche et sauta en selle.

—Je suis à vous ! me cria-t-il.

Et, lançant son cheval au galop, sur la pente presque verticale, il disparut.

Surpris de ce brusque départ, je ne songeais pas à descendre de mon poste d'observation. Je vis bientôt mon compagnon reparaître sur la seconde rampe, que le voyageur gravissait de son côté, suivi de gens qu'à leurs uniformes en lambeaux je reconnus pour des soldats. A la vue de l'inconnu, tous firent halte; celui-ci, retenant son cheval par un effort vigoureux, l'obligea à

plier les jarrets, et resta immobile à portée de pistolet du cavalier dont il m'avait annoncé la venue. Je fus assez intrigué en voyant ce dernier tourner bride ét s'arrêter à son tour, menacé par les hommes de son escorte, dont la plupart le couchèrent en joue. Sans doute, il crut avoir meilleur marché d'un seul antagoniste; car, après avoir saisi ses pistolets d'arçon, il fit volte-face au lieu de tirer sur les traîtres, et lâcha ses deux coups à la fois contre mon ancien compagnon; l'autre leva sa carabine et presque aussitôt son adversaire retomba en arrière. Sa chute fut saluée par de sauvages acclamations qui arrivèrent jusqu'à moi.

Je me jetai au bas de la roche, afin de me mettre en selle, ne sachant que penser de cette scène. On parlait depuis peu de soulèvements contre le général Santa-Anna et ses créatures, et je ne savais si j'allais avoir affaire à des bandits ou à des partisans. Je ne pouvais plus rien voir de ce qui se passait, et je fus tenté de lancer mon cheval au galop sur la rampe qui descendait vers les plaines. Tandis que j'hésitais indécis, mon compagnon reparut, tenant par les cheveux une tête humaine.

—Seigneur Français, me dit-il, je me nomme Ventura Gonzalez et je me suis vengé d'Ocampo!

Il agita un moment son hideux trophée, puis le lança dans l'abîme avec une imprécation. Les soldats, qui semblaient à ses ordres, nous avaient rejoints.

— En guerre! leur cria Gonzalez, qui, se tournant vers moi, le bras étendu vers la funèbre cage, ajouta :

—Caballero, dites à ceux que vous rencontrerez que Ventura Gonzalez ordonne que la tête de Juan le Simple reçoive une sépulture chrétienne.

III

L'ENMASCARADO

Muchas veces mire la blanca cumbre
Del elevado monte de Orizaba
Cuando del nuevo sol la viva lumbre
En sus eternas nieves reflejaba.

J. J. Pesado.

La ville d'Orizava, que les Indiens nomment Ahuilitzapam, est située au milieu d'une immense vallée de la Cordillère centrale du Mexique, à trente-quatre lieues environ de Vera Cruz. Le voyageur qui arrive de ce port débouche par la plaine d'Escamela, et, parmi les massifs de bananiers, d'orangers, de grenadiers, il entrevoit les dômes bariolés de la cité des eaux [1]. Après les savanes arides qu'il a dû traverser, la nature nouvelle qu'il salue le charme et le surprend; c'est presque à son insu qu'il a changé de climat. Les arbres plus verts s'élèvent plus haut, la terre devient moins sèche, le ciel plus bleu, l'air moins embrasé; si le regard cherche en vain l'élégante silhouette des

1. Ahuilitzapam signifie « lieu plein d'eau. » Les Espagnols ont d'abord remplacé ce nom par celui d'Arizahuatl, puis par celui d'Orizava.

cocotiers et des palmiers, il rencontre des arbustes où les fleurs et les fruits se balancent sur la même branche. La plaine cultivée n'a rien de bien caractérisé ; mais de tous les côtés, de hautes montagnes, couvertes de forêts vierges, bornent l'horizon, et leurs sommets superposés ressemblent aux marches d'un escalier de géants. Rien de plus majestueux que cette perspective : au premier plan, on distingue les nuances diverses du feuillage, les rameaux, les arbres ; dès que le regard s'élève, tout se perd au delà dans l'azur du ciel, où les teintes s'affaiblissent et semblent comme transparentes. C'est que les premiers sommets sont séparés de ceux qui les suivent par des précipices et des vallées. Vues d'un peu loin, les montagnes successives qu'il faut gravir pour atteindre le plateau central se rapprochent et se confondent de façon à ne former pour le spectateur qu'une masse dont les gradins se dominent de près.

A gauche de cette vallée fleurie, la plus riante peut-être qui soit au Mexique, se dresse la cime neigeuse de l'Orizava ou Citlatepetl [1]. Couverte de forêts de pins à sa base, la montagne se dégarnit à mesure qu'elle s'élève ; à une certaine hauteur, la roche seule apparaît ; plus haut encore, les glaces éternelles resplendissent sous des rayons impuissants à les fondre. Quel contraste ! A vos pieds, autour de vous, des papayers, des bananiers, des cannes à sucre, des aloès, toute

1. *Citla*, astre, *tepetl*, montagne. Le Citlatepetl ou Poyautecatl ou volcan d'Orizava, s'élève à 5,295 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa dernière éruption remonte à l'année 1545 ; depuis lors, il ne fume même plus. C'est donc à tort que le capitaine Lafond prétend que le cratère du Citlatepetl sert de phare aux marins.

cette végétation luxuriante et bizarre que voient éclore les tropiques ; levez les yeux, vous apercevez ce colosse au front glacé et perdu dans les nuages, cet hiver perpétuel qui contemple ce perpétuel printemps !

Après avoir longé des haies de cactus, d'hièble, de *floripondios* aux vastes clochettes blanches, je pénétrai un matin dans la vieille ville atzèque, laissant à gauche une église indienne, et à droite une montagne qui donne son nom à la plaine : l'Escamela. Je franchis une petite rivière encaissée dans un ravin et au-dessus de laquelle les arbustes et les lianes se croisent en berceaux. Une douzaine de femmes, à peine vêtues, savonnaient leur linge sur d'énormes pierres polies, tandis que d'autres, entièrement nues et privées sans doute de vêtement de rechange, attendaient accroupies que ceux qu'elles venaient de laver fussent secs. Je guidai mon cheval entre deux rangées de maisons basses, blanchies à la chaux, recouvertes de tuiles et percées de fenêtres grillées. Des Indiens courbés sous d'énormes fardeaux me donnaient le bonjour au passage, tandis que derrière les grilles apparaissaient des visages curieux, aux traits cuivrés ou bronzés. Comme dans toutes les cités des régions tropicales, les rues inondées de soleil, étaient presque désertes ; des bandes de chiens maigres signalaient ma venue et me faisaient escorte en hurlant. Ce ne fut qu'après avoir atteint le centre de la ville que je cheminai d'une façon plus silencieuse ; mais je ne cessai d'exciter la curiosité qu'à l'instant où j'entrai dans la vaste cour d'un *meson* ou hôtel mexicain.

L'étranger qui, dédaigneux des hôtels tenus par les

Européens, met pied à terre dans une auberge nationale, se trouve fort embarrassé. Point de valet obséquieux qui s'empresse de conduire votre monture à l'écurie; pas de maître pour vous accueillir, prendre vos ordres, et vous indiquer une chambre en rapport avec votre extérieur. La plus complète insouciance règne dans ces grands caravansérails, et votre domestique y sera mieux reçu que vous, pourvu qu'il connaisse les usages du pays et le ton qu'il convient d'employer.

Par bonheur, j'avais terminé mon apprentissage de voyageur ; aussi, fis-je résonner les fers de mon cheval sur les dalles de granit des corridors, lançant à tue-tête des *Ave Maria* en guise de bonjour. Tous les individus présents se groupèrent autour de moi, drapés dans leurs couvertures bariolées, les traits cachés sous les larges ailes de leurs chapeaux, examinant ma monture en fins connaisseurs, comme le sont la plupart des Mexicains. Je débarrassai l'animal de ses brides, que j'accrochai à des clous plantés dans la muraille; j'inspectai ses naseaux, ses reins, ses jambes, non que je fusse un maquignon très-entendu, mais pour payer d'audace et ne pas exciter des sourires de mépris. Ayant rempli mes devoirs envers mon compagnon de route, je me mis en quête d'une chambre où je pusse passer la nuit.

A droite et à gauche, s'alignaient deux rangées de chambres surmontées de numéros ; je m'avançai jusqu'à ce que j'eusse aperçu une porte ouverte, et je pénétrai dans un cabinet de quelques pieds carrés, ne recevant d'autre jour que celui qui lui arrivait du cor-

ridor. Des planches mal rabotées, mal jointes, représentaient les chaises et le lit ; un échafaudage du même genre servait de table, et, dans un coin, se dressait un chevalet destiné à recevoir les selles. Je pris possession de ce logis, en y déposant le peu de bagage dont je m'étais embarrassé ; puis je me dirigeai vers l'écurie après avoir mis la clef dans ma poche. Ce ne fut qu'après avoir installé mon cheval devant un râtelier vide que j'interpellai les assistants pour demander où était le maître du logis.

—Que souhaite votre seigneurie? répondit un gros homme qui, malgré la chaleur étouffante, se tenait drapé dans une couverture de laine.

—Je voudrais de la paille et du maïs pour mon cheval.

—Vous en trouverez au bas de la rue. Voilà les *tenates*, ajouta-t-il, en me désignant du pied des poches de jonc.

Mon intention n'étant pas de faire le Mexicain jusqu'au bout, je repris :

—Ne pouvez-vous me vendre un peu de grain?

—Vous en vendre? Non, par le ciel! Il est fort cher cette année ; demandez à ces seigneurs.

—Je vous crois ; malgré cela, je ne veux pas que mon cheval meure de faim, répondis-je en ramassant un sac de jonc, comme pour profiter du conseil qu'il m'avait donné tout d'abord.

— Il faut que ce soit votre seigneurie, dit alors l'aubergiste en marchant derrière moi ; oui, il faut un caballero comme vous pour me décider, non pas à vendre, mais à céder un peu de maïs.

A ces mots, je fis volte-face, afin de suivre l'hôte, et, sous peine de passer pour un malotru, je dus employer, pour le remercier de son obligeance, les formules les plus pompeuses de la langue espagnole. Sur ses indications, je pesai et mesurai moi-même la quantité de grain et de paille que je jugeai convenable; puis j'allai retrouver mon cheval, que je ne quittai qu'après lui avoir vu consommer sa provende; car, au Mexique, le garçon d'écurie reprend souvent d'une main ce que son maître a vendu de l'autre. Je pus ensuite songer à satisfaire mon propre appétit et gagner la cuisine.

Le long des murs d'une vaste salle s'étendait une table de bois, grossière, étroite, élevée, que ne cachait qu'à moitié une nappe trop courte et d'une blancheur douteuse. Des bancs mal équarris servaient de siége, et les murs étaient tapissés d'arabesques dessinées à l'aide de plats de toutes les grandeurs et de toutes les formes. Au milieu de la pièce, sur un feu d'enfer allumé dans une caisse remplie de cendres et de charbons ardents, une vingtaine de ragoûts inconnus cuisaient, rôtissaient, crépitaient dans des pots de terre rouge surmontés d'une assiette en guise de couvercle. Le cordon-bleu, grosse femme largement décolletée et fort propre, installée sur une petite estrade, dominait le foyer, remuant à tour de rôle ces mets épicés bien faits pour épouvanter les palais européens. Pas de casseroles, pas de broches, pas de fourneau; le rôti, comme la soupe, se prépare dans un pot de terre; mais quelle soupe et quel rôti! Dans un coin, deux Indiennes fort sales broyaient du maïs sur une pierre de granit, tandis

qu'une troisième épluchait des légumes ou servait les convives. Rien de plus primitif, comme on le voit, qu'un restaurant mexicain : on ne perd aucun détail culinaire ; mais, dans ce splendide pays, on ne vit pas pour manger, on mange pour vivre.

Je pris place sur un des bancs en même temps que plusieurs autres individus ; nous nous saluâmes, sans toutefois quitter nos chapeaux. Les Mexicains, au moment du repas, appuient le coude sur la table et penchent la tête de façon à n'avoir qu'un mouvement de main à exécuter pour porter les morceaux à leur bouche. Pour eux, comme pour les Américains, le couteau tient lieu de fourchette, la nappe remplace la serviette. Ce serait manquer à l'étiquette que de boire avant la fin du repas. On me servit une soupe épaisse que je ne goûtai qu'après l'avoir offerte à mes commensaux, qui, de leur côté me présentèrent la leur, — politesse que nous répétâmes à chaque plat. A la soupe succédèrent ces *guisados* pimentés auxquels l'étranger novice ne se laisse prendre qu'une seule fois ; car, après son premier essai, il a la bouche en feu pendant plusieurs heures. Mais comment le nouveau venu se méfierait-il de ces sauces perfides, lorsqu'il voit ses voisins de table en imprégner jusqu'aux galettes qui remplacent le pain ? Grâce à une expérience assez chèrement achetée, je ne m'incendiai pas le gosier ; par compensation, je m'attaquai sans hésiter aux fruits sans pareils servis comme dessert. Enfin, on fit circuler un énorme verre d'eau, d'une contenance de deux litres au moins ; chacun se rinça la bouche à grand bruit en inondant le sol ; en dépit de ma répugnance, je

dus m'exécuter à mon tour et boire dans ce calice.

Mon cigare allumé, j'allai sous la porte cochère rejoindre les voyageurs de toute condition, logés comme moi dans l'hôtel. C'est un spectacle singulier que celui d'une rue mexicaine où chaque passant, par son costume ou ses manières, excite la curiosité de l'étranger qui se sent véritablement transporté dans un autre monde. D'abord ce sont les femmes du peuple, pieds nus et drapées dans des écharpes de coton à raies bleues qui, couvrant la tête et le bas du visage, ne laissent voir que les yeux. Leur allure est vive, provocante, gracieuse; l'unique jupon de couleur, qu'elles portent sans empois, dessine l'ampleur des hanches et n'est pas assez long pour cacher les fines attaches des pieds; leurs bras nus, d'un modèle parfait, se relèvent pour soutenir sur leur tête des corbeilles pleines de fruits ou de maïs. Tout à coup, l'écharpe tombe et s'entr'ouvre, la poitrine nue ou mal cachée par une chemisette en lambeaux, se découvre ; mais le linge est si graisseux, si malpropre, qu'on se détourne avec dégoût. Ces femmes sont bavardes, laborieuses et plus alertes que les hommes de la même classe; leurs mœurs cependant sont déplorables. Fanées à vingt-cinq ans, elles deviennent hideuses et exercent alors des métiers qu'on ne nomme pas.

Voici des dames, des señoras. Leur costume est un mélange de modes européennes empruntées à différentes époques et variées à l'infini. Les couleurs, quoique voyantes, révèlent par leur disposition un bon goût inné. Perles et diamants abondent ; rien ne cache ces épaisses chevelures noires tressées avec art ; dans

toutes ces mains, petites à faire envie et surchargées de bagues, voltige un vaste éventail que les jeunes filles elles-mêmes manient avec une grâce que la coquetterie la plus expérimentée d'une Parisienne chercherait en vain à imiter. Ces dames causent à haute voix, et lancent à droite et à gauche le feu de leurs grands yeux noirs, dont la pâleur de leurs visages fait encore ressortir l'éclat. Il faut les blâmer d'avoir renoncé à la mantille, aux larges peignes et aux robes courtes de leurs aïeules. Elles ne sont pas toujours belles; mais toutes sont charmantes, spirituelles et bonnes mères de famille. Sur leur passage, chacun s'écarte et cède le pas; elles se savent reines. De retour dans leurs demeures, elles se dépouilleront cependant de leurs bijoux, de leurs robes, de leurs bas; elles recevront les visiteurs la cigarette à la bouche, en jupon, en chemisette, enveloppées de l'écharpe des femmes du peuple et laissant traîner leurs pantoufles sur le sol.

De temps à autre, les trottoirs de granit résonnent sous des bottes vernies. Des hommes en redingote, en habit, cravatés, gantés, tirés à quatre épingles comme une poupée de Longchamp, voient chacun leur céder la droite, comme aux dames. Ils appartiennent à la classe privilégiée, à la classe *décente*. Naguère, cette classe, celle des gens comme il faut, comme on dirait chez nous, gouvernait seule le pays dans cette pauvre république mexicaine qui n'a de républicain que le nom. Elle seule fait et défait ces présidents éphémères, qu'un coup de main élève au pouvoir et qu'un coup de main renverse.

Voici venir des commissionnaires portant sur la nuque

ou sur les reins d'énormes fardeaux retenus à l'aide d'une courroie qui entoure le front. Ils sont chaussés de sandales; leur chemise ouverte laisse flotter un scapulaire; à leur ceinture pend une gaîne de cuir contenant les aiguilles à emballer et le couteau-poignard qui leur servent à confectionner en quelques instants les balles de café, de cochenille, d'indigo que les navires embarquent à Vera Cruz. Les crochets, la brouette, le brancard de leurs confrères européens leurs sont inconnus. Le maçon porte pierre par pierre sur son dos la maison qu'il bâtit; le sable, la chaux, le mortier montent sur son épaule dans une poche de jonc. Ici, l'ouvrier n'a pas encore appris à multiplier ses forces. Sans besoins, sans souci de l'avenir, sans ambition, il s'étonne quand on lui conseille de ménager ses bras ou d'économiser son temps. Doit-on être surpris que les artisans des villes soient si arriérés dans une contrée où l'agriculture semble à peine sortir de l'enfance? Deux bœufs, accouplés par un joug posé sur leurs cornes, traînent à pas lents une lourde machine de bois armée d'une longue pointe durcie au feu. Un homme les guide et les excite à l'aide d'un aiguillon; un enfant précède ce paresseux attelage, dont le souffle réchauffe ses épaules nues. C'est un laboureur, sa charrue et son aide. Que de sueurs inutiles ils dépensent pour égratigner à peine la terre!

Mais revenons à la rue.

Des coups de fouet retentissent, un roulement de voiture ébranle les maisons, chacun se précipite aux portes et aux fenêtres pour voir passer, traîné par huit mules (dont le harnais, par malheur, ne se compose

que de bouts de corde) un carrosse digne des beaux jours de Louis XIV. Le lourd véhicule se balance sur des courroies entre des roues d'une hauteur exagérée. Deux postillons conduisent l'équipage poudreux; leurs coups de fouet triomphants annoncent qu'ils ont échappé aux voleurs.

Çà et là, un palanquin, une chaise à porteurs, une litière, véhicules que les Parisiens ne connaissent plus que de nom. Puis voici des gens qui vont traverser les montagnes; une forte chaise est fixée sur le dos d'un Indien aux formes athlétiques, le voyageur s'assied et se sent enlevé comme une plume. Son porteur part d'un pas agile; il descendra les pentes les plus rapides, rampera le long des roches, sautera comme une chèvre de sommet en sommet, passera sur un pont de lianes vacillant, fera, en un mot, ce que n'oserait tenter un Européen libre de tout fardeau. Une seule fois, je confiai ma personne à un de ces guides; la peur me prit et je préférai descendre et le suivre, m'exposant à un danger réel pour éviter un danger imaginaire; car il est sans exemple que le pied ait manqué à ces hardis montagnards, qui chaque jour transportent des femmes et des enfants dans la Sierra de Songolica.

Le long des trottoirs, du côté de l'ombre, des hommes vêtus de chemises d'une propreté problématique et de caleçons en lambeaux sont couchés ou assis. Entre leurs lèvres brûlent d'énormes cigares dont ils avalent la fumée pour la rejeter à la fois par la bouche et les narines. Leur regard est sinistre, leur peau cuivrée; quelques poils de barbe les distinguent des Indiens. Où mangent-ils? Où logent-ils? Ils ne possèdent ni argent

ni demeure; mais, comme ils le répètent sans cesse: « Dieu est grand! » Demandez un service à un de ces *pelados*, il vous le vendra au poids de l'or, si toutefois il daigne se déranger pour vous répondre. Son insouciance égale sa paresse; sa sobriété est exemplaire. Une galette de maïs, un verre d'eau, un cigare, le voilà heureux pour vingt-quatre heures, et, aux yeux d'un *lepero*, vingt-quatre heures représentent l'avenir. Aussi cynique que Diogène, il ne manque pas non plus d'esprit; seulement, au lieu de mépriser tous les hommes, il se contente souvent de haïr les étrangers, que ses prêtres lui désignent comme des hérétiques.

Les artisans marchent avec indolence; ils portent tous le même costume: pantalon de coutil, chemise brodée, chapeau à larges bords couvert de cuir. Si peu habiles qu'ils soient, il faut cependant les payer d'avance; tant pis pour vous si vous êtes pressé; quant à eux, ils ne le sont jamais.

Mais deux de ces *leperos* si nonchalamment étendus sur le trottoir se lèvent; d'où sortent donc ces larges couteaux à lames effilées qui brillent dans leurs mains? Ils s'observent en silence, l'œil ouvert outre mesure, la couverture dont ils s'enveloppent roulée autour du bras gauche, mouillant de salive la pointe de leur arme. On fait cercle à distance. Soudain, les deux adversaires se précipitent tête baissée l'un contre l'autre; le plus jeune roule sur le sol en criant: « Un prêtre! confession! un prêtre! » tandis que son meurtrier s'enfuit tout sanglant. Il changera de résidence et son crime restera impuni.

On se presse autour du cadavre; on le découvre, afin

d'examiner la blessure; les femmes surtout semblent avides de contempler ce spectacle, qui, pour elles, ne doit pourtant pas avoir l'attrait de la nouveauté.

— Un beau coup de couteau, dit un passant, qui donc l'a donné?

— *El Dormilon* (le dormeur), répond un autre; il s'y entend!

Un homme à pied, trainant un sabre de cavalerie, survient; bien que son costume ressemble à celui de la masse, c'est un alguazil. Sans crier gare, il frappe à droite et à gauche du plat de sa lame pour s'ouvrir un passage, et parmi ces gens dont chacun tient sous sa main un couteau si prompt à sortir de sa gaîne dans une querelle particulière, nul ne songe à résister aux coups qu'il reçoit ni à s'en plaindre. Ce peuple est-il vraiment brave? On ne sait trop que répondre quand on le voit affronter la mort pour un mot, et supporter impassible les coups de bâton qu'il plait à tout porteur de sabre de lui administrer.

Le prêtre arrive : on se découvre devant lui, — salut qu'il daigne à peine rendre. Le malheureux est bien mort, mais son cadavre n'ira pas au cimetière. S'il avait fait le moindre geste, on aurait pu le croire sauvé. Ses proches devront demander bien des messes pour tirer son âme du purgatoire, car le prêtre n'est pas survenu à temps pour lui donner l'absolution.

Le trottoir serait-il interdit à ces hommes qui s'avancent sans quitter la chaussée? Hélas! ce sont de pauvres Indiens. Chargés de fardeaux, à peine vêtus, ils passent silencieux et tristes, regardant tout le monde avec méfiance, jouet et risée des enfants même. Leur

nom seul devient une insulte; celui qu'on méprise, on le traite d'*Indien*. Peuple d'ilotes, abruti par les spiritueux et dont les Espagnols ont presque tué l'intelligence!

Mais où sont donc les Mexicains? Ici, l'étranger, dans une ville de douze à quinze mille âmes, ne se trouve guère en rapport qu'avec deux ou trois cents créoles; ces derniers ont adopté la politesse et, en partie, les mœurs des Européens, dont ils suivent aussi les modes; ils apprennent les langues de notre continent, bien que l'instruction soit loin encore d'être commune parmi eux. Lorsque le voyageur parcourt ce beau pays, lorsqu'il déplore l'abjection et l'ignorance des masses, les créoles se récrient, l'accusent d'injustice. Qu'ils regardent au-dessous d'eux, ils reconnaîtront que ce n'est pas la malveillance, mais l'impartialité qui a dicté le jugement du visiteur. Les cent mille familles *décentes* (c'est là le mot consacré) qui naguère se croyaient et se trouvaient en réalité au-dessus des lois, ne composent pas à elles seules la nation; le Mexique compte sept millions d'habitants, et on ne se montre ni injuste ni malveillant, parce qu'on se désole du peu de lumière des six millions sept cent mille individus auxquels les créoles se font gloire de ne pas ressembler et dont ils considèrent le nom comme une injure.

Mes observations et mes pensées furent interrompues par la soudaine accolade d'un jeune homme qui me pressa dans ses bras en m'enlevant de terre. L'année précédente, je l'avais connu simple particulier, et je le revoyais avec les insignes de colonel, traînant à son côté un énorme sabre de cavalerie.

— Heureux les yeux qui vous voient en bonne santé! s'écria-t-il. Combien je regrette de ne pouvoir passer quelques jours avec vous! Mais je pars demain pour une expédition.

Je lui annonçai que je comptais moi-même me remettre en route au point du jour, dans la direction de Tehuacan.

—*Viva!* cria-t-il. J'aurai donc l'honneur de vous escorter avec mes hommes pendant une moitié de la route. Je me rends à Istapa, au-devant d'un convoi de munitions.

A cette époque, les routes se trouvaient infestées de voleurs ou de guerrilleros, car qui dit l'un dit l'autre, à peu d'exceptions près. Mêlé au groupe qui ne tarda pas à entourer le colonel Ribera, j'entendis énumérer les bandes qui désolaient les environs de la ville. On ne parlait que de gens tués, pillés ou rançonnés ; on raconta assez d'atrocités pour dégoûter à jamais un voyageur novice. Le nom qu'on prononçait le plus souvent était celui de l'Enmascarado (l'homme masqué). Celui-là ne dévalisait personne, ne s'attaquait qu'aux troupes du gouvernement républicain, et d'une façon plus spéciale à celles de la garnison d'Orizava. Chaque fois que sa bande avait pu surprendre un détachement, elle s'était surtout acharnée contre les officiers, et ceux qu'ils avaient emmenés captifs n'avaient jamais reparu. Le sobriquet du chef, dont personne, du reste, ne savait le vrai nom, venait d'un masque noir qui cachait entièrement ses traits. A en croire l'opinion générale, le hardi guerrillero poursuivait une vengeance particulière et non un but politique.

— Attaque-t-il les voyageurs isolés? demandai-je avec une curiosité fort naturelle.

— Jamais, me fut-il répondu; il n'en veut qu'à l'armée.

— Dites aux officiers, interrompit le colonel; il rend toujours la liberté aux simples soldats.

— Et depuis combien de temps est-il sur la route?

— Depuis cinq mois. Son premier exploit fut de tomber sur des cavaliers qui escortaient nos recrues.

— Sa bande est donc nombreuse?

— On ne sait au juste : les uns assurent qu'il n'y a que douze de ces brigands; les autres prétendent qu'ils sont au moins cent.

— Mais Orizava compte une garnison de mille hommes; n'a-t-on fait aucune tentative pour s'emparer de l'Enmascarado? repris-je en m'adressant au colonel.

— Si fait, et les troupes sont rentrées sans chefs, répliqua le colonel en mordant sa moustache.

On ne comprendra guère en Europe que, dans un pays civilisé, une bande de cinquante individus ait pu se poster sur une grande route, interrompre pendant des mois entiers toute correspondance, prélever des droits sur les marchandises, rançonner les voyageurs. Triste aveu, cet état de choses a été permanent au Mexique; ni le gouvernement ni les particuliers ne paraissaient s'en étonner tant cela semblait inévitable et naturel. Au moment du départ, le voyageur plaçait dans son gousset huit ou dix piastres à l'adresse des voleurs; car le cavalier qui se laissait prendre les poches vides risquait d'être fort mal traité. D'ordinaire les premiers venus vous dépouillaient de votre argent; la seconde bande

se plaignait avec force jurons d'avoir été devancée, et vous enlevait vos effets; la dernière vous appliquait quelques coups de sabre pour vous apprendre à vous laisser dévaliser par d'autres. Les Français, les Anglais et les Américains étaient les seuls qui fussent tentés de résister; mais, accablés par le nombre, ils ont trop souvent payé de leur vie une témérité inutile.

Le chef dont j'entendais parler pour la première fois se distinguait des routiers ordinaires. Loin de dépouiller personne, il poursuivait au contraire les voleurs qui s'approchaient d'Istapa, et plus d'un muletier lui devait des actions de grâces pour s'être vu délivré par lui des bandits qui le pillaient. Dédaigneux du butin, l'Enmascarado semblait n'avoir de haine que pour les officiers. A la suite de ses coups de main, on recevait à Orizava, d'une façon imprévue, les effets et les bijoux de ses prisonniers; mais ces derniers ne reparaissaient plus.

Le lendemain, bien avant le jour, le colonel me fit réveiller; il me présenta au frère Beltran, moine franciscain, qui profitait de l'escorte pour retourner à Puebla; car son caractère sacré ne l'assurait en aucune façon contre la taxe prélevée par les bandits. C'était une belle tête de moine que celle de mon compagnon de route; ses traits amaigris, son front rasé, son costume de bure, son vaste chapeau blanc lui donnaient un air étrange auquel sa bonne humeur accoutumait bien vite. Retroussant sa robe, il enfourcha une mule superbe; puis, encore un peu engourdis par la fraîcheur du matin, nous rejoignîmes les soldats qui nous avaient devancés.

Nous cheminions au fond d'une vallée étroite, lorsque

les premiers rayons du soleil vinrent égayer le paysage; à droite et à gauche s'élevaient de hautes montagnes couvertes de sapins; devant nous se dressaient les cimes que nous devions franchir, et que l'on désigne sous le nom de *cumbres d'Alculcingo*. Les champs qui nous entouraient présentaient partout des traces de culture, et faisaient songer aux provinces les plus fertiles de l'Europe. On voyait onduler des moissons d'orge et de chanvre encore vertes, à côté d'autres moissons déjà mûres; des troupeaux paissaient en liberté au milieu de grasses prairies arrosées de nombreux ruisseaux, et d'interminables plantations de tabac alternaient avec des champs de maïs parsemés d'*equimites* à fleurs rouges.

Ce fut seulement alors que je pus examiner les soldats de l'escorte. Rien de plus triste que l'aspect de ce prétendu régiment, composé de trois cents hommes vêtus de haillons d'une saleté repoussante, couverts de vermine, sans chaussures, mal armés et dont l'allure n'avait rien de martial. Les cavaliers, montés sur des chevaux maigres et exténués, pouvaient à peine suivre l'infanterie, composée d'Indiens infatigables. J'appris avec surprise que le colonel n'avait sous ses ordres qu'une soixantaine de cavaliers, et que trois collègues du même grade se partageaient le commandement des fantassins.

Chaque dragon,—car les cavaliers étaient des dragons, — portait une lance fort courte, armée d'un fer assez semblable à celui qui termine une hallebarde; une carabine pendait au pommeau de sa selle, retenue par une corde; un chapeau de paille remplaçait le casque; en

réalité, cette cavalerie n'avait de l'uniforme de dragon qu'une latte trop longue et les éperons. Ces militaires indisciplinés, mis comme des gueux, commandés par des officiers dont deux ou trois avaient à peine douze ans, ne formaient pas l'exception, mais la règle. En cela comme en tant d'autres choses, ce malheureux pays se paye trop facilement de mots. Une armée mexicaine se compose de trois mille hommes; cinq cents forment une division, et j'ai vu des brigades de cent ou cent cinquante recrues avoir deux généraux à leur tête. Le Mexique, à une époque où il n'avait pas plus de vingt mille soldats sous les armes, comptait *quinze mille* colonels, et les autres chefs dans la même proportion. Qu'on juge des erreurs qu'a dû commettre le publiciste européen qui acceptait sans contrôle les données de la statistique officielle!

Les Indiens, entre des mains intelligentes, peuvent devenir d'excellents soldats; mais quel parti en tirer avec des chefs improvisés, sans science, sans étude? L'armée mexicaine n'a ni dépôts ni magasins; elle se met en campagne sans argent et sans vivres, vit de maraude et traite ses concitoyens en vaincus. Précédé d'une nuée de femmes qui préparent les repas avec le produit de leurs rapines, un bivouac mexicain ressemble souvent à un camp de bohémiens, et les scènes qui s'y passent, tantôt terribles et tantôt burlesques, demanderaient une étude à part et le crayon d'un Callot.

Notre convoi était accompagné d'une vingtaine de ces pourvoyeuses, horribles mégères qui n'avaient plus de leur sexe que le nom. Semblables à une volée de sau-

terelles, elles pénétraient dans les chaumières construites le long de la route, enlevant impunément les volailles, les porcs, toutes les provisions qui se trouvaient sous leur main et à leur convenance. Les victimes se laissaient spolier en silence ou se cachaient en voyant arriver notre avant-garde femelle. A mesure que le soleil montait, le chemin se peuplait de muletiers, de campagnards et d'Indiens; chacun se faisait humble en passant près de nous, lorsqu'il ne se jetait pas à travers champs pour esquiver notre rencontre.

Quatre ou cinq mules chargées de lances et de fusils nous suivaient; je devais bientôt apprendre dans quel but. Le padre Beltran, un gros cigare à la bouche, nous contait de joyeuses histoires. Natif de Puebla, il avait la parole facile et la politesse obséquieuse de ses compatriotes. Frère Jean des Entommeures, à la science près, eût trouvé un digne camarade dans la personne de ce moine, qui n'avait d'austère que l'aspect.

Tandis que nous causions, un homme, monté sur un vieux cheval, poussant devant lui deux ânes chargés de poteries, se rangea afin de laisser défiler la colonne.

—Ce garçon me plaît, dit tout à coup le colonel en s'arrêtant en face du potier. Holà ! sergent, qu'on lui donne une lance.

Cinq ou six soldats se précipitèrent aussitôt sur le muletier; on lui enleva sa monture, ses habits, son bagage et la petite somme qu'il portait dans une ceinture de cuir. Le plus mal monté de la troupe s'empara du cheval de la nouvelle recrue et lui céda le sien ; on arma d'une lance le pauvre diable, qui sembla frappé de stupeur, et on le plaça dans nos rangs.

—Si cette canaille cherche à s'échapper, dit le colonel, feu sur son corps tous à la fois!

Et il me rejoignit en fredonnant. Hélas! je connaissais de réputation ces façons d'agir; mais ce que je venais de voir me faisait trembler de colère et d'indignation. Ces abus se renouvelèrent plusieurs fois: tantôt les fantassins enrôlaient un Indien, tantôt les cavaliers saisissaient un fermier et sa monture. Ces malheureux suivaient mornes et silencieux leurs futurs compagnons d'armes qui les insultaient.

Une dernière scène surtout m'impressionna vivement : un Indien Mistèque, chargé d'une petite fille, suivi de sa femme qui traînait deux autres enfants, tressait, tout en cheminant, de menus objets de jonc. Ces infortunés se rangèrent à notre passage, nous regardant bouche béante, comme surpris de voir à la fois tant d'hommes et de fusils. Soudain, quelques soldats se jetèrent sur le piéton; l'enfant qu'il portait roula dans la poussière, tandis que la mère, qui s'était instinctivement élancée au secours de son mari, s'affaissait sous un coup de plat de sabre si formidable que le sang en jaillit. Si j'eusse été doué d'une force suffisante, j'aurais, je crois, tenté d'exterminer les misérables qui abusaient ainsi de leur pouvoir.

—Grâce au moins pour celui-là, dis-je au colonel.

Le jeune homme se tourna vers moi et m'examina avec curiosité, comme s'il cherchait à s'expliquer la cause de mon émotion.

—Ce ne sont pas mes hommes qui l'ont pris, répliqua-t-il; je n'ai aucun droit sur lui.

La pauvre Indienne, restée en arrière, se leva, es-

suya le sang qui coulait de sa blessure, et courut vers nous. Avant qu'on eût pu deviner son intention, elle se cramponna à l'étrier du moine, qui retint sa mule.

—C'est mon mari, cria-t-elle; il nous faut un mois pour regagner ma hutte; la faim nous prendra, moi et mes enfants, s'il part avec vous.

—Je ne puis rien aux choses de la terre, répondit le moine en secouant la tête; mais tu es chrétienne, et une chrétienne doit suivre son mari. Lâche-moi et suis-nous.

Et, se dégageant par un effort, il jeta à la suppliante une pièce de monnaie qu'elle n'aperçut même pas.

—J'ai voyagé avec des bandits, m'écriai-je emporté par la colère; mais ils eussent rougi de commettre les violences par lesquelles vous vous signalez!

Le colonel et le prêtre se tournèrent vers moi.

—A quoi bon, repris-je amèrement, vous cacher plus longtemps mon indignation? C'est vous, vous qui portez un uniforme qui vous oblige à protéger vos concitoyens, qui les traitez ainsi!

—Mais, mon fils, interrompit le moine, comment voulez-vous qu'on recrute l'armée?

Je me mordis la lèvre et restai silencieux afin de retrouver mon sang-froid; ce qui me semblait monstrueux n'avait rien que de naturel aux yeux des gens habitués dès l'enfance à ces procédés. Devenu plus calme, j'expliquai de quelle façon j'entendais le recrutement. Mes compagnons secouaient la tête, faisaient par pure politesse des signes d'assentiment; mais notre système de

conscription leur paraissait une utopie irréalisable; ils ne purent s'empêcher de rire aux éclats quand je leur déclarai que, dans mon pays, j'aurais porté le fusil si le sort ou ma vocation m'eût lancé dans la carrière des armes.

—Allons, allons! répliqua le franciscain, vous avez beau dire, nous voyons bien que vous êtes un homme *décent*, — vous abusez par trop de notre crédulité.

—Pensez-vous donc, repris-je, que ce soit en ramassant au hasard, en rassemblant malgré eux des gens de tout âge et de toute condition que l'on forme une armée sérieuse?

—Les soldats de votre pays, riposta le colonel, passent pour de bons soldats; mais je voudrais les voir en face des nôtres.

Engagée sur ce ton, la conversation ne pouvait que dégénérer en dispute; je fus assez sage pour me contenter de sourire.

Quelle faiblesse dans l'ignorance! pensai-je en contemplant ces troupes armées par force, qui se livraient avec une sorte de joie aux violences dont elles avaient été les premières victimes. Comme on peut le supposer, les désertions sont fréquentes parmi des soldats ainsi raccolés. Un colonel m'avoua qu'il avait dû prendre six mille hommes pour en conserver huit cents sous les drapeaux. En pouvait-il être autrement? Ne devait-on pas s'émerveiller qu'il en restât un seul, lorsque le désert était là pour recevoir et cacher le fugitif?

Notre légère altercation avait coupé court à toute causerie; de côté et d'autre, nous nous sentions mal à

l'aise. Si les méfaits de mes compagnons m'avaient blessé, mon langage les avait irrités, et je ne me sentais nullement d'humeur à me rétracter. La lenteur de notre marche me devint insupportable, et je résolus de rendre à mon cheval son allure ordinaire, qui devait me permettre de devancer cavaliers et fantassins. La politesse, cependant, exigeait une excuse qui justifiât mon abandon; par bonheur, nous approchions du village d'Alculcingo, où l'escorte comptait se reposer, et je me promis d'alléguer un vif désir d'arriver le soir même à Tehuacan pour continuer seul mon voyage.

Un nouvel incident vint m'affermir dans cette résolution. Déjà les maisons blanches du village étaient visibles et les rampes qui conduisent aux *cumbres* apparaissaient, lorsqu'un cavalier déboucha par un sentier de traverse au milieu des soldats. Monté sur un magnifique cheval, il voulut tourner bride en nous apercevant; vingt voix lui intimèrent l'ordre de s'arrêter.

—Holà! fils du diable, cria le colonel, dans quel état est donc ta conscience, que tu fuis à l'aspect des troupes du gouvernement? Avance ici! Sur mon âme, où as-tu volé cette bête?

—Avec la permission de Votre Seigneurie, je me nomme Antonio Mendès, et ce cheval est à moi, répondit le cavalier en soulevant son chapeau.

—Justement, il manque un Antonio parmi mes hommes, ricana le colonel. Qu'on le saisisse!

—Je suis un libre créole, s'écria le malheureux.

Mais, voyant les dragons chercher à l'entourer, il lança son cheval et tenta de fuir. Une balle ne tarda pas

à le faire rouler à terre. Les cavaliers abaissèrent leurs lances pour le frapper.

—Ne le tuez pas, commanda le jeune chef.

Antonio s'était relevé; sa monture seule avait été atteinte. Entouré par les fantassins, il parut disposé à se défendre; mais ses bras furent liés en un clin d'œil.

—Foi de Ribera, cria le colonel en arrivant près de lui et en le frappant au visage d'un coup de cravache, tu me payeras ta rébellion et la mort de ce beau cheval!

—Ribera! répéta le cavalier en enveloppant le jeune homme d'un regard haineux; puis, le front sanglant et meurtri, il disparut au milieu des soldats.

Un quart d'heure après cette aventure, je laissai derrière moi le village d'Alculcingo et je me trouvai en face d'une montagne. Je dus gravir les pentes escarpées de la route ouverte par les Espagnols, admirant à chaque pas ce travail grandiose auquel le passage du Chiquihuite m'avait préparé. Au bout d'une heure, je gagnais une gorge sombre, où le chemin pénétrait pour aller expirer au pied d'une seconde montagne, aussi infranchissable en apparence que la première. Cet obstacle est le dernier de ce genre que rencontre le voyageur sur la route de Mexico. Après l'avoir franchi, on débouche sur le plateau central qui, par une pente insensible de deux ou trois cents lieues, va rejoindre les bords insalubres de l'océan Pacifique.

Avant de m'engager dans le ravin, je me détournai pour admirer le paysage. De la hauteur où j'étais par-

venu, mon regard, dominant tous les sommets, n'avait de limites que sa portée. A ma gauche, un ruisseau se précipitait avec fracas du haut d'une crête escarpée, tombait d'un seul jet sur la route, et s'engouffrait dans un souterrain creusé par sa chute. L'eau prisonnière faisait trembler le sol avec un mugissement inexplicable, puis, tout à coup, s'échappait écumante pour retomber en pluie de neige sur les gazons émaillés.

Je m'oubliai dans la contemplation de ce vaste panorama que la plume voudrait en vain décrire. Une foule de sensations m'enivraient; il me semblait ne plus appartenir à cette terre qui s'étendait à mes pieds, et j'enviais néanmoins les aigles qui, abandonnant leur aire voisine, allaient d'un vol tranquille et hardi planer au-dessus de la vallée.

Un vent sec et âpre se leva soudain, agita les feuilles avec un bruit sonore et singulier. Le fracas de l'eau, le cri des oiseaux de proie, le souffle du vent, tout semblait en harmonie avec la majesté de ces hauteurs où nulle voix ne chantait, où le frémissement des chênes et des faux cèdres avait quelque chose de solennel. Peu à peu j'oubliai l'homme et ses misères pour ne plus songer qu'au créateur de ces merveilles. A un bruit de hache résonnant au-dessous de moi, je me penchai au bord de la route : un Indien à demi nu faisait voler l'instrument autour de sa tête, et l'enfonçait dans le tronc d'un sapin. Il m'aperçut, se reposa sur son arme, qu'il appuya contre le sol; nos regards se croisèrent, puis je m'engageai dans la gorge, où le soleil ne semble pénétrer qu'à regret.

J'atteignis bientôt les deux ou trois chaumières de

Puente Colorado. Là, craignant d'être rejoint par les compagnons que j'avais abandonnés, j'appuyai sur ma gauche pour continuer mon voyage vers Tehuacan. Je marchai longtemps à l'aventure, l'esprit perdu dans les rêveries, ne m'occupant de la route que pour regarder de temps à autre si je n'apercevrais pas une hutte où l'on pût m'accorder l'hospitalité. Déjà je voyais se dresser ces cactus monstrueux aux épines roses, qui couvrent les plaines de la Misteca, lorsque je m'arrêtai brusquement. Au lieu du chemin sablonneux sur lequel j'aurais dû me trouver, les sabots de mon cheval résonnaient sur un sol rocailleux, dans un sentier de chèvres, au milieu de précipices, resserré entre des taillis, et le soleil, que je comptais voir briller à ma gauche, déclinait lentement à ma droite. Ignorant depuis combien d'heures mon cheval suivait cette direction, je me dépitais contre une insouciance qui plus d'une fois déjà m'avait mis dans le même embarras. Comme je désirais avant tout rencontrer une habitation, diverses traces récentes qui révélaient le passage de deux ou trois cavaliers me décidèrent à poursuivre mon chemin.

Devenu plus circonspect, je surveillais le pas de mon cheval, qui n'avançait qu'avec lenteur sur ce sol volcanique et accidenté, lorsque plusieurs détonations successives me firent tressaillir. Je m'arrêtai pour écouter, et l'écho m'apporta le bruit d'une fusillade assez vive. Je songeai à l'Enmascarado. Le guerrillero se trouvait-il aux prises, de l'autre côté de la montagne, avec mes compagnons du matin? Après un quart d'heure de marche fatigante, j'atteignis les bords d'un ravin. Les

détonations cessèrent peu à peu et le silence me parut d'autant plus profond qu'il venait d'être troublé. Le sentier que je suivais s'inclina vers le ravin par une pente si rapide que je n'osai m'y aventurer sans mettre pied à terre. Je cheminai entre deux énormes rochers, à peine assez écartés pour laisser passer mon cheval qui hésitait à s'avancer. Enfin, de détour en détour, tantôt montant, tantôt descendant, je débouchai sur un petit plateau, où, à ma grande joie, des aboiements m'accueillirent. Je m'avançai vers une chaumière dont le toit se composait de feuilles de palmier.

—*Ave Maria!* criai-je.

—Qui vous envoie? demanda d'une voix douce une grande femme appuyée contre un tronc d'arbre, que je n'avais pas aperçue tout d'abord.

—Le hasard, répondis-je. Je me suis égaré en quittant Puente Colorado, et, lorsque j'ai reconnu que je faisais fausse route, il était trop tard pour retourner sur mes pas.

Elle hocha la tête d'un air de méfiance.

—Le chemin qui conduit ici n'est point de ceux qu'on prend au hasard, dit-elle; vous l'avez cherché, ou bien on vous l'aura indiqué.

—Non, sur mon âme! mon cheval l'a découvert, tandis que mes pensées voyageaient dans le monde des esprits.

—Êtes-vous seul?

—Je suis seul, et j'ai faim et soif.

—Êtes-vous soldat?

—Non; je suis étranger; mon pays se trouve au delà des mers.

—Savez-vous à qui appartient cette demeure?

—J'ignore chez qui je suis et où je suis, répondis-je, fort surpris de cet interrogatoire. Je me rendais à Tehuacan ; je me suis égaré et j'ai faim.

La vieille femme secoua de nouveau la tête sans me quitter des yeux.

—Il vaut mieux que le maître le trouve ici, dit-elle comme en se parlant à elle-même.

Puis elle ajouta, en désignant la chaumière :

—Soyez mon hôte ; cette maison est vôtre et je suis votre servante.

La dignité de mon hôtesse, ses manières graves, le chemin que j'avais dû suivre pour arriver devant sa demeure, ces paroles prononcées en aparté : « *Il vaut mieux que le maître le trouve ici*, » me donnaient à réfléchir. Je ne tardai pas à reconnaître que le plateau au centre duquel était construite la cabane formait une forteresse naturelle, abordable seulement par le défilé sinueux qui m'y avait conduit. Mon interlocutrice paraissait âgée d'une cinquantaine d'années; sa taille, assez élevée, se dérobait sous un grand voile noir ; ses traits austères, son langage, ses vêtements étaient en désaccord avec son habitation. Je connaissais assez les coutumes du Mexique pour ne pas m'y tromper et pour deviner que ce désaccord cachait un mystère. A l'appel de mon hôtesse, je vins prendre place devant une petite table.

—Votre seigneurie fera maigre chère, me dit-elle ; mais peut-être soupera-t-elle mieux lorsque le maître sera de retour.

—Avez-vous entendu la fusillade ? demandai-je ; il est probable que les troupes se sont battues.

—Quelles troupes? dit-elle avec un éclair dans les yeux.

—Celles qui viennent d'Orizava, je présume, et que j'ai laissées ce matin à Alculcingo.

—Savez-vous le nom des chefs?

—Il y en avait plusieurs; mais les cavaliers étaient sous les ordres du colonel Ribera.

Mon interlocutrice devint pâle comme une morte; tout son corps trembla. Elle cacha son visage dans ses mains et tomba à genoux.

—Ribera! Ribera! répétait-elle avec des sanglots.

Je m'étais levé pour la soutenir, surpris de l'effet qu'avait produit un nom que je venais de prononcer bien innocemment.

—Calmez-vous, señora, il se peut que je me sois trompé.

Elle se redressa.

—Ne t'étonne pas si je pleure, dit-elle; tu es jeune et tu dois encore avoir ta mère. Ne serait-elle pas émue si l'on parlait devant elle de l'assassin de ses fils?

Et comme je restais muet:

—Ne me comprends-tu pas? s'écria-t-elle avec violence. J'avais deux fils et j'habitais la ville maudite d'où tu viens. Le misérable que tu as nommé me les prit pour en faire des soldats, et un soir qu'ils voulurent fuir, il les fusilla.

La vieille femme s'assit par terre et sanglota; je ne savais quelle contenance garder en face de cette douleur dont j'étais la cause involontaire; tout à coup le bruit d'une détonation lointaine nous arriva d'écho en écho.

—Ah! dit-elle, les yeux brillants de colère, mes fils sont peut-être vengés.

Puis, s'efforçant de dompter son émotion, elle reprit :

—Que votre seigneurie me pardonne mes familiarités, et qu'elle prie avec moi, si elle est chrétienne : le coup de feu que vous venez d'entendre annonce qu'un homme va mourir.

Et, s'agenouillant, elle se mit à prier à haute voix. Au même instant, cinq ou six cavaliers armés jusqu'aux dents débouchèrent l'un après l'autre sur le plateau.

—Ne craignez rien, me dit mon hôtesse en voyant ma surprise ; ce sont les serviteurs du maître.

Les cavaliers me regardèrent avec méfiance, et je ne pus retenir une exclamation, lorsque j'aperçus le frère Beltran sur sa mule ; puis le colonel Ribera, les mains garrottées et mené en croupe par un guerrillero. De leur côté, mes compagnons du matin ne parurent pas moins étonnés que moi de cette rencontre.

—Êtes-vous prisonnier? me demanda le moine.

—Pas que je sache ; le hasard seul m'a conduit ici, et je ne comprends rien à ce que je vois.

—Vil Français ! cria le colonel, qu'on venait de descendre de cheval, c'est toi qui m'as vendu ! que mon sang retombe sur ta tête !

J'allais répondre à cette honteuse accusation, lorsque les assistants s'écartèrent pour livrer passage à un cavalier monté sur un superbe cheval dont le poitrail était couvert d'écume. A peine eus-je aperçu le nouveau venu, qu'une émotion indicible me saisit : un masque noir lui couvrait le visage.

—Enfants, qui donc garde le défilé? demanda-t-il.

—Antonio, répondit une voix.

—A demain! dit le guerrillero, qui sauta à bas de son cheval, fit de la main un geste comme pour congédier son monde, et se dirigea vers la cabane, tandis qu'on emmenait sa monture.

Mon hôtesse alla au-devant de lui et me désigna du doigt, après avoir échangé quelques paroles avec lui.

—L'hospitalité d'un proscrit coûte parfois la vie à celui qui l'accepte; seigneur étranger, le savez-vous?

—Je sais, répondis-je, que les voyageurs qui se trouvent sur votre route n'ont qu'à se louer de vous: pourquoi tremblerais-je, moi qui suis votre hôte?

—Les voyageurs de la route ne peuvent rien contre moi, répliqua-t-il avec rudesse; mais j'ai tout à craindre de celui qui connaît mon refuge; ma tête, et, ce qui est plus grave, la tête de mes compagnons, sont entre vos mains. Qui m'assure que vous n'êtes pas un espion?

—Ce malheureux, répliquai-je avec amertume, en indiquant le colonel étendu sur le sol; il vient de m'accuser d'être votre complice.

—Dormez en paix, seigneur étranger; je tiens la fin de ma vengeance, et à partir de demain il me sera permis de renoncer à ce masque.

Alors s'approchant du jeune homme:

—Vous allez mourir, lui dit-il d'une voix lente.

Le prisonnier essaya de se lever; il était pâle, mais ses traits conservaient une grande fermeté.

—Faites vite, répondit-il laconiquement.

—Me connaissez-vous?

—Vous êtes l'Enmascarado, c'est-à-dire un bandit.

—Non, je suis un homme paisible à qui vous avez mis les armes à la main en lui prenant plus que sa vie; le bandit, c'est vous!

A ces mots, il arracha son masque et se pencha vers le jeune officier qui s'écria :

—Don Rafael, don Rafael Amador!

Les traits de l'Enmascarado étaient ceux d'un métis; de longs cheveux blancs encadraient son calme visage, son regard avait une expression douce et tranquille. Mon imagination, je l'avoue, avait prêté d'autres traits au célèbre partisan.

Jusqu'alors le moine, la tête recouverte de sa cagoule était resté dans l'ombre. Il s'avança soudain :

—Quel sera mon sort? demanda-t-il à don Rafael.

—Mon père, répondit l'Enmascarado, en se découvrant avec respect, la conscience de cet homme aura besoin de vous aujourd'hui; demain, ce sera à mon tour de me confesser, — ensuite vous serez libre.

—Songez-vous donc sérieusement à devenir un assassin?

—Je suis la justice et voilà l'assassin, répliqua le chef en poussant du pied le colonel.

Je voulus intervenir.

—Depuis quand parle-t-on devant son hôte pour lui donner tort? me demanda le guerrillero avec hauteur.

—Silence, me dit le moine à voix basse... Señora, continua-t-il, en s'adressant à la femme du chef, Dieu doit avoir béni tes entrailles, — laisseras-tu mourir ce jeune homme sans intercéder pour lui?

Hélas! je savais quelles terribles paroles frère Beltran venait de prononcer.

—Oui, oui, s'écria la malheureuse, Dieu avait béni mes entrailles; il m'avait donné deux fils, deux fils que j'ai allaités. Ils étaient devenus des hommes, la vieillesse du père et la mienne s'appuyaient sur eux avec orgueil. Mes fils sont morts, continua-t-elle avec un cri déchirant et une sorte de rugissement, et c'est celui dont vous demandez la grâce qui les a tués. Rafael, Rafael, souviens-toi de ton vœu! Il faut qu'il meure.

Et elle tomba épuisée.

Personne n'osait répondre à ce sauvage acte d'accusation; le vieux guerrillero demeurait impassible.

—Ribera, dit-il, lorsque je suis allé vous redemander mes fils que vous aviez enlevés sur le grand chemin comme un voleur, vous m'avez fait saisir et frapper par vos soldats. J'étais trop faible, disiez-vous, pour supporter le poids d'un mousquet; sans cela vous m'auriez enrôlé avec eux. La mère au désespoir, ayant entendu dire que ses fils avaient tenté de fuir, et qu'on les avait massacrés, alla à son tour se jeter à vos pieds. Qu'avez-vous répondu? Vous l'avez raillée, insultée; puis, la prenant par la main, vous l'avez menée près d'un lit sanglant, en lui disant: « Voilà tes fils, emmène-les. »

En vain, j'ai imploré les juges contre vous, ajouta le vieillard; ils m'ont déclaré que les priviléges de l'armée vous mettent au-dessus des lois et qu'ils ne pouvaient rien. Ce n'était donc que de moi-même que je devais attendre justice, et ma résolution fut bientôt prise. J'ai servi dans les guerres contre l'Espagne, j'ai retrouvé le nid d'aigle qui m'abritait autrefois, et de-

puis six mois mes balles vous ont prouvé que mon bras peut encore supporter le poids d'un mousquet.

Regardez cet arbre! Sept de vos compagnons, pris par moi et fusillés par mon ordre, reposent sous son ombre. J'avais juré de garder ce masque, et d'exterminer tout ce qui porte un uniforme d'officier jusqu'au jour où Dieu m'enverrait le vrai coupable. Demain je serai relevé de mon vœu, car la terre attend!

La voix du vieillard calme, grave, émue, trouvait des accents solennels. Pour ma part, j'eusse préféré les éclats de la haine ou de la colère à cette résolution froide et méditée. Ribera répondit par des injures à son vainqueur, qui rentra dans la chaumière sans paraître l'entendre.

La nuit venue, mon hôte me conduisit vers la natte qu'il me destinait. On avait délié le colonel; le prêtre, assis à ses côtés, s'entretenait de temps à autre avec la vieille hôtesse qui l'entourait de soins. Je me couchai; mais il me fut impossible de dormir, car je me figurais à chaque instant entendre une détonation qui annonçait la mort du malheureux jeune homme. A la première lueur du jour, je me précipitai hors de la chaumière, et un triste pressentiment me serra le cœur en retrouvant vide la place que le prisonnier occupait la veille. Un homme, appuyé sur sa carabine, se tenait à quelque distance comme aux aguets. Le jour croissait; j'entendis les larges éperons du guerrillero résonner sur le sol. En ce moment, le prêtre et mon hôtesse arrivèrent près de moi.

— Ma fille, disait frère Beltran, votre courage sauve votre époux des peines éternelles. Béni soit Dieu qui

a permis à ma voix de chasser le démon de votre cœur !

Tandis qu'il parlait encore, don Rafael parut ; son regard, comme le mien, sembla chercher le prisonnier.

— Ribera ? où donc est Ribera ? s'écria-t-il.

Ses yeux flamboyèrent et se portèrent avec anxiété, tantôt sur le prêtre, tantôt sur mon hôtesse.

— Mon fils, dit le moine...

— Par l'enfer ! interrompit brusquement le vieillard, où est le prisonnier ? M'auriez-vous donc trahi ?

— Il est libre, dit la malheureuse mère en se jetant aux pieds de son mari et en poussant un sanglot. L'ombre de tes fils a demandé grâce pour lui et mes doigts ont rompu les liens qui le retenaient.

Le vieillard saisit sa carabine avec rage, et promena ses regards autour de lui comme s'il cherchait une victime.

— Et mon vœu ? cria-t-il.

— Il est accompli ! répondit un guerrillero, en jetant aux pieds du chef un couteau ensanglanté.

Je reconnus Antonio, le cavalier si maltraité la veille.

— Tu as tué le colonel ? s'écria le prêtre.

— Mon père, dit Antonio en s'agenouillant, je suis venu vous demander des prières pour lui et l'absolution pour moi.

— Ah ! s'écria la femme de don Rafael en posant la main sur le bras du moine, vous voyez bien que Dieu l'avait condamné !

IV

LA SIERRA DE SONGOLICA

> Tan denso alli de rustica madeja.
> Asombra el sitio pabellon herboso,
> Que aun lo esterior a la caverna deja
> De la estorbada luz siempre envidioso.
> JAUREGUI.

Le vent du nord, assez violent sur le littoral du golfe du Mexique pour déraciner les arbres, chasse vers la Cordillère les nuages qu'il entasse dans les vallées remplies d'un brouillard glacial, ou qu'il résout en pluie fine, pénétrante, qui dure parfois une semaine entière.

Vers le milieu du mois de décembre 1858, je cheminais pédestrement dans ces parages peu hospitaliers, dans la Sierra de Songolica, ayant toutes les peines du monde à suivre mon guide indien sur les crêtes et sur les rampes bordées de précipices qu'il me fallait franchir. Jusqu'alors la journée avait été belle, en dépit de la chaleur accablante. Les montagnes couvertes de forêts se découpaient avec vigueur sur un ciel d'un bleu clair, et les rayons du soleil, plongeant dans les

gorges où notre marche nous obligeait à pénétrer, produisaient des effets de lumière fantastiques. Je fis halte dans un de ces étroits passages, près d'un rocher qui laissait filtrer une eau froide et limpide ; là, tandis que ma gourde se remplissait et que mon guide accroupi mangeait une galette de maïs, je promenai mes regards autour de moi avec une attention distraite, pour me servir d'une antithèse que les rêveurs ne trouveront pas fausse.

L'horizon était restreint. Nous venions de nous arrêter au milieu d'une de ces forêts séculaires dont la cime des Andes est couronnée sous les tropiques et qui défieront longtemps encore la hache du pionnier. Parvenus dans ce lieu en brisant les branches, en foulant les feuilles sèches, en faisant rouler les pierres à grand bruit, je demeurai tout surpris du silence qui s'établit autour de moi dès que je me fus assis. Aucun souffle n'agitait le feuillage ; les oiseaux et les lézards avaient fui. Lorsque les rameaux ployés par moi se furent redressés avec de légers tressaillements, le silence devint si profond que j'entendis tomber goutte à goutte l'eau qui remplissait lentement ma gourde. La pente du versant sur laquelle nous nous tenions était si roide, que nos pieds frôlaient le tronc des arbres en un endroit, tandis qu'à quelques pas de distance des branches élevées livraient à nos regards leurs nids et leurs fleurs. A gauche, une petite plateforme produite par un éboulement se couvrait de verdure ; au delà, croissait ce merveilleux fouillis d'herbes, de lianes, d'arbustes, de cactus aux fleurs et aux fruits bizarres, aux couleurs éclatantes, que l'Européen ne

se lasse pas d'admirer. Les rayons du soleil illuminaient ces plantes, doraient ou bronzaient leurs guipures, les traversaient de flèches lumineuses qui dardaient sur le sol des teintes de pourpre ou d'azur.

Peu à peu les hôtes de ces hauteurs solitaires, rassurés par le silence et par notre immobilité, commencèrent à reparaître. Un coucou à longue queue (*piaya cayana*), au plumage d'un beau brun luisant, aux yeux rouges, vint se poser sur une branche voisine en poussant de légers cris. Il fut rejoint au bout de quelques minutes par un oiseau à l'allure magistrale, portant une aigrette bleue bordée de blanc (*cyanocorax ornatus*). Les deux compagnons ne tardèrent pas à prendre leur vol, avertis sans doute par leur instinct de l'arrivée d'un petit faucon, l'*athenæ ferruginea*, hardi maraudeur dont l'œil lance de véritables éclairs, que l'on rencontre dans toutes les vallées des Terres Tempérées et qui arrache leur proie à des oiseaux dix fois plus gros que lui.

Mon attention fut bientôt attirée vers la plate-forme où un petit tatou se montra, suivi de quatre jeunes frères. La mère parut ensuite, surveillant d'un air inquiet les ébats de sa turbulente famille. Ces singuliers rongeurs, revêtus d'écailles, le museau effilé, les oreilles longues et droites, se roulaient les uns sur les autres avec un bruit sec et montraient dans leurs culbutes un ventre rose et nu. Je m'imagine que, renfermés dans une cage, ils auraient perdu toute leur originalité. Pour bien juger les habitants des forêts, il faut les voir libres, au milieu de la nature qui leur sert de cadre et où leurs instincts se développent. Le tigre

accroupi sur le plancher d'une ménagerie ne ressemble guère à celui qui bondit à travers les hautes herbes, se glisse à pas cauteleux vers sa proie ou jette aux échos sonores ses cris de colère ou d'amour.

— Un huitztlacuatzin ! s'écria mon guide.

Au bruit de sa voix, les jeunes tatous se pelotonnèrent autour de leur mère, qui resta un moment immobile, puis, comme obéissant à un signal, la bande entière disparut au fond d'un terrier. Dans la direction que m'indiquait l'Indien, je vis l'animal qu'il venait de nommer s'avancer avec lenteur et sans paraître se douter de notre voisinage. C'était l'*hystrix prehensilis* de Linné, le porc-épic mexicain. Ce beau rongeur gagna la plate-forme et nous aperçut. Intrigué sans doute, il se dressa sur ses pattes de derrière à la façon des écureuils, se gratta le museau et se pencha de notre côté avec des grimaces fort divertissantes. Il avait la taille d'un chien de grandeur moyenne, de longues moustaches, de grands yeux fort doux ; sous son poil noir et rude apparaissaient les piquants bruns et jaunes dont sa tête est garnie jusque sous le nez. Une odeur légèrement musquée et écœurante imprégna l'air. Je frappai dans mes mains ; mais loin de fuir, l'animal baissa sa tête, qui se hérissa de défenses. Il conserva cette position pendant une minute ou deux, se redressa, courut vers un arbre qu'il se mit à gravir en s'aidant d'abord de ses ongles formidables, puis de sa queue prenante aussitôt que les premières branches se trouvèrent à sa portée. Là, il s'assit de nouveau et commença à flairer les rameaux avec une indécision des plus comiques.

— Souffres-tu du cœur? me demanda mon guide.

— Pourquoi cette question?

— C'est qu'il suffirait de deux des piquants de cette bête pour te guérir.

— Comment cela?

— En broyant l'un pour l'avaler, tandis que tu placerais l'autre sur ta poitrine. Je connais les paroles qu'il faut prononcer pour conjurer le mal.

— Tu es donc médecin?

— Non, je suis José Tlaolli; mais je sais ce que mon père m'a appris.

— Et quelles sont les paroles qu'il faut prononcer?

— Que t'importe? Elles ne produiraient aucun effet dans la bouche d'un blanc.

L'Indien, accoutumé à voyager sans compagnon, ne s'étonne ni des rumeurs, ni du calme, ni de la majesté des vastes solitudes qu'il parcourt. Il détourne à peine la tête du sentier dont il cherche la trace; le feuillage, les jeux de lumière n'ont pour lui ni harmonies, ni splendeurs, ni contrastes. Silencieux et grave, il ne se montre jamais rêveur; mais l'homme civilisé que le hasard amène au milieu de ce monde vierge sent son cœur bondir à chaque pas; son âme s'attendrit et s'enthousiasme, il s'enivre d'une douce et vague tristesse qu'on ne peut ressentir que dans l'isolement. Ébloui par tout ce qui l'entoure, par tout ce qu'il ne fait qu'entrevoir, il éprouve néanmoins un certain orgueil, car nulle part Dieu ne lui parle de si près. Quand donc naîtra le poëte capable de chanter cette terre féconde sur laquelle la civilisation n'a pas encore imprimé son cachet monotone? Qui saura jamais tra-

duire à la fois le bruissement de l'insecte, la note de l'oiseau, le cri rauque des bêtes fauves, le frémissement du feuillage? Qui saura peindre, sans la faire pâlir, la nature primitive et son mobile éclat? Hélas! la parole humaine est imparfaite, l'âme sentira toujours plus qu'elle ne peut exprimer. Les Grecs le savaient bien, eux qui, malgré les ressources de leur langue harmonieuse, ont renoncé à décrire les horizons et leurs rayonnements.

L'atmosphère était étouffante; l'azur du ciel étincelait, le soleil dardait ses rayons à travers les branches et dorait la cime des arbres. Soudain il s'éleva une brise inespérée qui agita doucement les feuilles, toutes les splendeurs de la forêt se voilèrent et nous nous trouvâmes enveloppés dans une brume épaisse apportée par le vent du nord. Le soleil allait se cacher pendant quarante-huit heures au moins; il ne nous restait qu'à chercher au plus vite un abri. Mon guide couvrit ses épaules nues d'une chemise de laine, je me drapai dans ma couverture et nous reprîmes notre marche.

Les nuages s'amoncelèrent de telle sorte que bientôt, sous l'ombre des grands arbres, il y eut à peine assez de jour pour guider nos pas. Une pluie d'une finesse extrême ayant augmenté notre embarras, nous n'avançâmes plus qu'avec lenteur. Il était quatre heures environ; nous traversions des montagnes inhabitées, couvertes de forêts, où mon Indien avait coutume de s'orienter en inspectant les sommets que le brouillard nous dérobait. Le sol devint si glissant, la pente si rapide qu'il nous fallait cheminer avec une lenteur ex-

trême. Les chutes, dont nous avions ri jusqu'alors, nous couvraient maintenant de fange de la tête aux pieds; aussi commençai-je à maugréer contre les voyages et contre moi-même.

Mon guide, qui me devançait un peu, s'arrêta soudain et parut hésiter. L'ayant rejoint, je le trouvai penché sur un abîme dont le brouillard nous cachait la profondeur. Nous côtoyâmes un instant ce précipice, puis l'Indien fit halte.

— Nous sommes enfermés, dit-il en s'accroupissant sur le sol avec la résignation d'un Aztèque.

— Mais le pluie tombe et va tomber toute la nuit; sommes-nous loin de Songolica?

— Il faut un jour de marche pour franchir la distance qui nous en sépare.

— N'y a-t-il aucune hutte dans les environs?

— Qui sait?

— Tu ignores donc où nous sommes?

— Je t'ai dit que nous nous trouvons enfermés.

— Alors c'est un abîme qui est devant nous?

Pour toute réponse, l'Indien prit une pierre et la lança dans l'espace en me faisant signe d'écouter. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'un faible bruit de branches heurtées parvînt à mon oreille.

— Comment nous tirer de là?

L'Aztèque réfléchissait.

— Viens, dit-il en se relevant.

Nous nous enfonçâmes sous les arbres et Tlaolli, armé de son *machete*, se mit à couper une quantité de ces lianes flexibles, grosses comme le doigt, si abondantes dans les forêts des Terres Tempérées. J'imitai

son exemple, et; lorsque nous en eûmes rassemblé un nombre suffisant, nous nous rapprochâmes du précipice. Après avoir lié les unes aux autres ces cordes naturelles, l'Indien les assujettit par un bout à un tronc d'arbre et, sans prononcer une parole, se laissant glisser le long de notre câble improvisé, disparut dans le brouillard.

Je cherchai à le suivre des yeux, jusqu'à ce que la liane cessât de vaciller. Penché sur le gouffre, je comptais les secondes et j'appelais de temps en temps mon compagnon. Enfin je le vis reparaître.

— Je sais où nous sommes; nous dormirons dans une hutte, dit-il en rassemblant mes boîtes à insectes et en fixant le fardeau sur ses épaules. Viens, ajouta-t-il d'un ton aussi simple que s'il se fût agi d'une promenade.

Je reculai.

— As-tu donc peur? demanda l'Indien en voyant ce mouvement involontaire.

— J'attends, répliquai-je.

Si mon regard avait pu mesurer l'abîme au-dessus duquel j'allais me suspendre, j'aurais sans doute hésité. Par bonheur, le brouillard ne permettait pas de voir bien loin, et, dès que le câble se fut déroidi, je le saisis à mon tour.

Tout alla bien, tant que les parois de la roche, où mes pieds rencontraient un appui, se trouvèrent à ma portée, mais je fus pris de frayeur en me sentant suspendu dans le vide. Avec la dangereuse précipitation de la peur, je fis d'inutiles efforts pour remonter; mon cœur et mes tempes battirent avec violence. Je fermai

les yeux afin d'échapper au vertige qui me gagnait. Cessant mes vaines tentatives d'ascension, je me laissai glisser avec lenteur, et, si mon guide remarqua mon émotion, il eut la générosité de se taire.

— Suis-moi pas à pas, dit-il avec l'imperturbable laconisme de sa race ; que tes mains s'accrochent aux pierres et aux plantes, car la mort est là.

Le conseil était superflu; la pente rapide et glissante ne m'eût pas permis de descendre sans beaucoup de circonspection. Je rampai de mon mieux sur les traces de mon guide qui, accoutumé à ces tours de force, négligeait souvent les précautions qu'il me recommandait. Parfois des pierres se détachaient sous mes pieds, et le temps qu'elles mettaient à arriver au fond du gouffre semblait prouver que Tlaolli n'avait rien exagéré.

Nous gagnâmes enfin une saillie couverte d'arbustes où, sans prendre haleine, mon compagnon se suspendit aux lianes qu'il avait disposées en venant reconnaître le terrain. Cette seconde descente, aussi longue, mais beaucoup moins périlleuse que la première, s'effectua sans accident. Après avoir rampé de nouveau, nous mîmes pied sur une arête où nous pûmes nous tenir debout.

L'obscurité devenait plus profonde. A ma grande surprise, nous cheminâmes bientôt le long d'un sentier où les pieds des chevaux avait laissé des traces. Mon guide se remit en marche au pas gymnastique ; je le suivis non sans peine, et, de détours en détours, nous nous trouvâmes en face d'un pont de lianes, construction aztèque encore en usage de nos jours.

Le brouillard ne me permettait ni de mesurer la hauteur du pont ni de voir où il aboutissait. Véritable acrobate, Tlaolli, malgré sa charge, s'engagea sur cette voie vacillante sans ralentir sa marche. Une passerelle de ce genre, composée de lianes tressées et jetées d'un bord à l'autre d'un torrent, rebondit sous le poids du voyageur qui la traverse, se balance au gré du vent et ne justifie que trop le nom de « pont-hamac » que lui ont donné les Espagnols. Une liane tendue à portée de la main sert aux passants timides ou inexpérimentés ; mais les Indiens dédaignent cette rampe et accomplissent plusieurs de front la périlleuse traversée. Pour ma part, je ne m'aventurai sur le pont que lorsqu'il eut cessé de se balancer. Un nouveau mécompte m'attendait sur l'autre bord, où je trouvai mon guide désespéré : un incendie avait détruit la hutte qui devait nous abriter.

Nous suspendîmes à la hâte, — car la nuit venait, — de larges feuilles de *yuca* sur les pieux restés debout ; puis nous allumâmes un grand feu dont la flamme nous égaya. Déjà nous étalions sur l'herbe nos provisions de voyage, quand les sons d'une clochette retentirent de l'autre côté du ravin. A ce bruit, mon guide se leva avec une telle précipitation, que j'imitai son exemple. Ses traits décomposés m'effrayèrent. — Je savais combien il faut qu'un danger semble sérieux pour troubler l'impassibilité d'un Aztèque.

— Qu'y a-t-il ? criai-je en armant mon fusil.

— La cloche d'argent ! murmura Tlaolli, qui tomba à genoux. L'un de nous ne verra pas le soleil de demain !

Les Indiens, par suite d'une superstition dont je n'ai pu découvrir l'origine, s'imaginent que les savanes, les lacs et les forêts de leur pays ont pour invisible gardien une cloche d'argent. Si le hasard conduit le voyageur à proximité de cette cloche fatidique, elle tinte pour lui annoncer sa mort. Je cherchai à rassurer mon guide, mais il se cacha la tête dans sa couverture en entendant le pont vaciller. De mon côté, ne sachant quels visiteurs nous arrivaient, je jugeai à propos de me placer en dehors des rayons de notre foyer.

Presque aussitôt parut un Indien qui portait, à l'aide d'une courroie retenue sur son front, une boîte couverte d'un drap rouge. Derrière lui marchait un homme de haute taille, enveloppé d'une longue robe noire, coiffé d'un capuchon, chaussé de sandales. Chemin faisant, il agitait une sonnette pendue à sa ceinture.

Je me mis à rire. Nous avions pris Dieu pour le diable. Il ne me fallut qu'un coup d'œil pour reconnaître dans le nouveau venu un moine mendiant ; la boîte au drap rouge renfermait la sainte image au nom de laquelle le bon père stimulait la pieuse générosité des fidèles. Je me rapprochai du foyer et ce fut au frère quêteur de s'effrayer en voyant paraître un homme blanc là où il ne s'attendait qu'à rencontrer des indigènes.

— Jésus ! Maria ! s'écria-t-il en rétrogradant de quelques pas. Je suis un homme de Dieu.

— Et moi un homme de paix, repliquai-je, tout aux ordres de votre sainteté.

— Seigneur, dit le moine avec humilité, je ne suis qu'un frère lai.

—N'importe, mon frère, soyez le bienvenu. Je vous offre de bon cœur une place à ma table et à mon foyer.

En entendant des voix humaines, Tlaolli s'était redressé ; il baisa la main du voyageur et je ne pus m'empêcher de lui dire en souriant :

—Nous vivrons, car la cloche est de bronze.

—Puissent les sons de l'autre ne jamais arriver à tes oreilles, toi dont la vie est d'errer ! me répondit-il.

Je racontai à mon hôte l'épouvante dont sa sonnette avait été la cause.

—Jésus ! dit le frère, moi qui sonnais au contraire afin de rassurer les habitants de la hutte ! Hélas ! ajouta-t-il en regardant autour de lui, il y a eu du nouveau depuis mon passage ; voici des pieux noircis qui n'annoncent rien de bon.

La pluie devenait glaciale, je rentrai sous mon toit.

—Comptez-vous donc passer la nuit sous ces feuilles ? me demanda le frère.

—J'y suis résigné, je marche depuis le point du jour, mes habits sont trempés et le village est encore loin.

—Je vous offre l'abri d'un palais dont nous pourrons atteindre le seuil en dix minutes.

—Parles-tu des grottes de Coyametla ? interrompit Tlaolli.

—Puisque tu les connais, pourquoi laisser ce seigneur dormir en plein air, exposé à la pluie ?

—Parce que l'âme de mes pères habite les souterrains et que les vivants dorment mal dans la demeure des morts.

—Fils, tu as raison ; mais les vivants peuvent dormir

à l'ombre des morts quand Notre-Dame du Carmel est avec eux.

Et le frère, soulevant le rideau rouge, ouvrit à deux battants sa petite armoire. La flamme fit aussitôt scintiller des morceaux de miroir, des paillettes, une profusion d'ornements argentés ou dorés, du milieu desquels se détachait, toute resplendissante, une figurine vêtue de velours bleu. Tlaolli se jeta à genoux et le rideau écarlate retomba sur la précieuse image.

Convaincu par l'argument du frère, mon guide se leva et replaça notre bagage sur ses épaules. Pour ma part, j'étais plein d'espoir, comme à la veille d'une découverte. J'avais entendu parler plusieurs fois de grottes immenses, situées dans la Sierra de Songolica; mais tandis que les uns répétaient, sur ouï-dire, de pompeuses descriptions, d'autres niaient qu'il existât autre chose qu'une excavation de peu de profondeur et sans intérêt. Le mot *palais*, employé par le frère, me promettait un spectacle grandiose, et je me réjouissais d'avance de la bonne fortune que me procurait sa rencontre.

Le moine prit des mains de son porteur de reliques deux branches de bois résineux, les présenta à la flamme et les torches projetèrent bientôt une vive lueur. Tlaolli en saisit une, et nous commençâmes à gravir la montagne, nous suivant à distance afin d'éviter le choc des pierres qui se détachaient sous nos pieds. Les dix minutes étaient écoulées depuis longtemps que nous montions encore. Fray Manoel, — ainsi se nommait le frère quêteur,—ouvrait la marche; puis venait le porteur de la boîte, que le poids de son fardeau et la roi-

deur de la pente obligeaient à se cramponner aux pierres ou aux touffes d'herbes. J'arrivais en troisième ligne, et Tlaolli, dont le brouillard entourait la torche d'une auréole gigantesque, fermait la marche. Je grimpai à mon tour sur une roche verticale en posant les mains et les pieds dans des trous qui paraissaient avoir été creusés dans le but de faciliter l'ascension ; puis je rejoignis le moine dans une grotte obscure et profonde.

Les reliques de Notre-Dame du Carmel furent pieusement posées dans un coin et notre premier soin fut d'allumer un grand feu. Je m'attendais à voir s'envoler des nuées de chauves-souris. Il n'en fut rien; la lumière et la fumée ne mirent en fuite que deux hiboux au plumage blanchâtre qui disparurent d'une aile silencieuse. Dès que la flamme du foyer eut éclairé la grotte, je crus être le jouet d'une illusion en apercevant une suite de colonnes formées de concrétions calcaires. Dans mon impatience, j'aurais voulu parcourir de suite l'immense souterrain; mais, faute de branches résineuses pour m'éclairer, je dus remettre mon exploration au lendemain.

Nous nous installâmes à l'entrée de la grotte, où nous formions un groupe qui ne manquait pas d'originalité. Nos deux Indiens, accroupis face à face, le menton sur les genoux, ressemblaient à des statues égyptiennes et leur pose rappelait en même temps l'attitude de la plupart des anciennes statuettes aztèques. La teinte que la flamme de notre foyer prêtait à la peau cuivrée des deux montagnards variait à chaque minute, et leur crâne presque entièrement rasé leur donnait un air

étrange. Derrière eux, l'entrée de la grotte, tapissée de lierres et de lianes, laissait voir d'énormes branches sur lesquelles notre feu répandait des reflets rougeâtres. A mes côtés, un moine à longue barbe, à robe noire, dont les yeux brillaient sous sa cagoule ; puis, pour servir de fond au tableau, des stalactites aux formes innombrables et des voûtes sous lesquelles la lumière allait se perdre.

Notre frugal souper fut assez silencieux d'abord; mais, vers la fin du repas, quelques gorgées de *mescal* [1], offertes par Fray Manoel, en guise de dessert, égayèrent les convives. Enfin, étendus devant un bon feu, le moine et moi nous allumâmes nos cigares; tandis que nos Indiens dormaient côte à côte et que nous entendions tomber la pluie. Après les fatigues et les dangers de la route, j'éprouvais ce bien-être qu'on ressent en Europe dans une habitation close, lorsque la neige et le vent font rage au dehors. Durant un quart d'heure, je parlai de mon pays à cet auditeur que m'envoyait le hasard et qui m'écoutait tout surpris. Bientôt ce fut à mon tour de l'interroger. Il appartenait à une des nombreuses congrégations établies dans la ville de Puebla, voyageait depuis une vingtaine d'années dans la Terre Tempérée, recueillant les offrandes des fidèles qu'il recevait tantôt en argent, tantôt en nature : l'un offrait un œuf, l'autre une poule, les riches ou ceux dont la

1. Le *mescal* est une eau-de-vie de maguey (*agave americana*). On arrache les feuilles de cette plante, qui ressemble assez à un artichaut gigantesque ; on les coupe en morceaux qu'on enterre dans un trou chauffé d'avance. Une fois cuites, les parties charnues d'où le suc découle sont placées dans de grandes outres où elles fermentent, et la distillation produit la liqueur nommée *mescal*.

conscience était troublée donnaient un porc, un mouton ou même un bœuf. Avec son humble habit et sa tirelire de fer-blanc, mon compagnon, bon an mal an, rapportait au couvent une trentaine de mille francs. Partout il était nourri, couché, choyé *por el amor de Dios*, et dès que ses chaussures ou ses vêtements se trouvaient en mauvais état, vingt âmes charitables se disputaient l'honneur de les remplacer.

Fray Manoel exploitait les villes et les campagnes. Cette vie nomade lui était devenue nécessaire. A Puebla, il lui fallait se soumettre à la règle du couvent, et il m'avoua que, bien que cette règle fût peu sévère, elle lui pesait d'une façon intolérable. Aussi ne rentrait-il au cloître qu'à l'époque de la semaine sainte pour rendre ses comptes à l'abbé. En sus des aumônes qu'il recueillait, il se livrait à un petit commerce de chapelets et de scapulaires, vendant dans un village les offrandes qu'il venait de recevoir dans le bourg voisin ; car les dévots considéraient toujours comme une bonne fortune l'acquisition de poules ou de vaches ayant appartenu à un ecclésiastique.

La question de la liberté des cultes se discutait alors dans le congrès mexicain ; elle devait trop préoccuper Fray Manoel pour qu'il manquât de l'aborder. De la religion nous passâmes à d'autres sujets, et je trouvai mon compagnon beaucoup plus avisé que je ne le supposais.

Quand j'ouvris les yeux, le jour avait reparu. Le frère et les Indiens, déjà debout, se tenaient en dehors de la grotte, abrités par un énorme rocher couvert de mousse ; la pluie tombait toujours, le brouillard ne

se dissipait point et mes compagnons grelottaient à qui mieux mieux. Comme ils n'avaient pas ranimé le foyer, je m'en pris à Tlaolli de cette négligence.

—Et pourquoi voulez-vous du feu? me dit le moine. Si la pluie devait cesser d'ici à ce soir, nous l'aurions rallumé, au lieu de nous presser de repartir; mais regardez le ciel; le vent du nord s'est changé en *temporal* et le soleil est absent pour huit jours. Hâtons-nous de nous remettre en route, plus d'une chute retardera notre marche, et Dieu sait si nous pourrons atteindre Songolica avant la nuit.

—Je ne partirai certes pas avant d'avoir visité la grotte.

Fray Manoel me regarda d'un air étonné.

—Visiter la grotte! que vous reste-t-il à voir? N'y avez-vous pas dormi?

—Mais j'en ignore la profondeur et les singularités; je renoncerais plutôt au plaisir de votre compagnie qu'à l'exploration que je me suis promise.

—Explorer cet antre! s'écria le moine. Jésus! Maria! Comment une semblable idée peut-elle venir à un chrétien? Vous plaisantez sans doute?

—Pas le moins du monde, je vous assure. N'avez-vous pas promis d'être mon guide?

—Moi, votre...?

Le bon frère, suffoqué, ne put achever sa phrase; il se contenta de faire le signe de la croix.

—Expliquons-nous un peu. Est-ce la première fois que vous cherchez un abri dans cette grotte?

—Si ma mémoire est fidèle, c'est ma cinquième visite.

—Et vous n'avez jamais eu la curiosité d'explorer ces cavernes?

—Je ne suis jamais allé plus loin que l'entrée. Nul être sensé ne songerait à s'aventurer plus loin.

—Pourquoi donc cela? Serait-ce un lieu ensorcelé? Risque-t-on d'y entendre tinter la sonnette d'argent?

—Ne riez pas ; tout le monde vous dira qu'aucun de ceux qui ont voulu sonder ces cavernes n'en est ressorti.

—Mais hier, lorsque j'ai exprimé l'envie de pénétrer sous ces voûtes, vous n'avez soulevé aucune objection.

—Je ne pensais pas que votre proposition fût sérieuse.

—Qu'y a-t-il donc à redouter?

—Les bêtes fauves, les reptiles, les gouffres... et puis le diable est malin. Une fois entré dans les grottes de Coyametla, on y reste.

—Venez avec moi, et emportons vos reliques, répondis-je en riant.

Le regard peiné de fray Manoel me fit regretter le mauvais goût de ma plaisanterie, et je tentai de le rassurer sur le résultat de mon entreprise. En vain il me supplia de renoncer à mon projet, tant sa conviction des dangers que j'allais courir était profonde. Je le décidai néanmoins à m'attendre pendant une heure, et j'envoyai les deux Indiens couper quelques branches résineuses. Dès qu'ils furent de retour, j'allumai une de mes torches.

—Veux-tu m'accompagner ? demandai-je à Tlaolli.

—Non, répliqua l'Aztèque en se signant.

—Ne t'ai-je pas pris pour me guider?

—Sur la terre et non dans les entrailles de la terre.

—Tu as donc peur? demandai-je, tout satisfait de reprendre sur lui la supériorité que j'avais perdue la veille.

Mais, plus philosophe que moi, il répondit :

—Oui, j'ai peur des morts.

D'où vient cette terreur secrète que les lieux souterrains inspirent? On voudrait en vain le nier, la nuit est une ennemie.

Un pistolet d'une main, une torche de l'autre, des branches résineuses fixées à ma ceinture, je m'enfonçai dans la grotte avec un battement de cœur, dont l'aveu eût tant soit peu atténué l'admiration de mes compagnons.

Je m'avançai avec une extrême circonspection, redoutant les trous remplis d'eau qu'on rencontre d'ordinaire dans ces souterrains; je me maintenais autant que possible au milieu de l'immense salle dont ma torche éclairait les parois et le plafond. Lorsque j'eus franchi un espace assez considérable, un mur me barra le passage; je fis volte face pour mesurer de l'œil la distance que j'avais parcourue. Au-dessus de ma tête j'aperçus, déjà fort rétrécie par l'éloignement, mais toujours illuminée par la clarté extérieure, l'entrée par laquelle j'avais pénétré dans la grotte. Je me dirigeai à gauche, où je découvris un couloir trop étroit pour que deux personnes pussent y passer de front, et qui me conduisit par une pente roide dans une salle aussi haute, mais moins profonde que celle que je venais de parcourir. Partout des quartiers de roc prêts à se détacher; le sol en était jonché; je ne pouvais

6.

avancer qu'en faisant mille détours. Je finis par rencontrer une seconde galerie, qui, s'abaissant peu à peu, me força bientôt à ramper. Cette galerie me parut interminable. Lorsque je m'arrêtai pour reprendre haleine, un bruit sourd, continu, plaintif, qui semblait venir de la partie du souterrain où j'allais m'engager, me causa un moment d'hésitation. Une lutte s'établit dans mon esprit entre la crainte et la curiosité... La curiosité l'emporta, et je résolus de marcher en avant jusqu'à ce que la branche résineuse qui m'éclairait fût consumée. J'eus bientôt lieu de m'applaudir de ma persévérance. A dix pas plus loin, le chemin s'élargit et je pénétrai dans une grotte constellée de stalactites d'un blanc de neige.

Ébloui par ce spectacle, j'allumai deux autres torches afin de mieux voir,—jamais je n'ai rien contemplé d'aussi splendide. L'eau suintait de toutes parts, et les cristallisations, les murs, le plafond, le sol, me renvoyaient une lumière mille fois répétée. De fines aiguilles pendaient au-dessus de ma tête, d'autres descendaient presque au niveau du sol; plusieurs s'y soudaient déjà et semblaient servir de supports à cette salle féerique. Plus loin, les stalactites affectaient la forme de grosses larmes, et je me dépitais de voir l'épaisse fumée de mes flambeaux noircir ces merveilleuses décorations. Au fond de la grotte plusieurs filets d'une eau bleuâtre se réunissaient dans un bassin spacieux, d'où elles s'écoulaient par une gorge avec un léger murmure. C'était ce bruit qui m'avait frappé lorsque j'avais hésité dans ma marche.

Je sortis de cette salle par une troisième issue; il

me fallut descendre encore et non sans peine. Je m'arrêtai soudain au bord d'une cavité. Je secouai ma torche pour sonder la profondeur de cet obstacle inattendu. Les points lumineux qui jonchèrent le sol m'apprirent que le saut à faire n'était que de trois à quatre pieds. Avant d'aller plus loin, je voulus m'assurer s'il me serait possible de revenir sur mes pas ; une encoignure, dont les saillies facilitèrent ma descente, leva mes doutes. Alors laissant à droite et à gauche de larges voûtes, je m'engageai dans une immense salle qui me parut creusée au-dessous de celles que j'avais traversées.

Marchant en zigzag à cause des pierres qui me barraient sans cesse le passage, je me trouvai tout à coup devant un immense bloc taillé en forme de table et couvert de poteries; cette rencontre me causa ce genre de tressaillement qu'on ressent au désert à la vue inespérée de traces humaines. Je recueillis une urne de terre, des épis de maïs moulés et deux ou trois figurines en forme de sifflet. Sachant que les anciens Chichimèques avaient coutume d'enterrer leurs morts au fond des cavernes, je creusai le sol, formé d'un humus noir et gras. Quelques ossements parurent; mais je dus abandonner mes fouilles; la moitié au moins de mes branches résineuses était consumée, il fallait rétrograder au plus vite.

Les Indiens ont raison, la précipitation est toujours dangereuse. Croyant bien connaître le terrain que j'avais déjà traversé, je m'avançai en regardant autour de moi, quand le sol manqua sous mes pieds et je roulai dans une boue liquide où ma torche s'éteignit.

Bientôt debout, je me rappelai avec stupeur que je ne possédais qu'un briquet à amadou qui ne pouvait me donner la flamme dont j'avais besoin. J'arpentais à tâtons le trou dans lequel j'étais tombé, ne rencontrant dans tous les sens qu'une muraille à pic. L'inquiétude me prit, puis la peur, et je déchargeai mon pistolet, dont la détonation, cent fois répétée, me donna à croire que la voûte de la grotte allait s'abîmer sur moi. Je n'avais pas réfléchi que, loin d'amener mes compagnons à mon secours, ce bruit épouvantable les ferait fuir au plus vite.

Je recommençai à tourner autour de ma prison, cherchant les saillies qui pouvaient m'aider à sortir de cette cavité. Deux ou trois fois, je crus avoir réussi ; mais, parvenu à une certaine hauteur, il me fallait redescendre plus rapidement que je n'aurais voulu, car je ne retrouvais pas toujours le point d'appui qui m'avait servi à monter. Le temps s'écoulait; je me décidai à revenir à l'endroit où j'avais fait le plus de chemin. Mon ascension fut lente; mais je gagnai du terrain. Tout à coup je sentis le rebord; mes doigts crispés m'enlevèrent et, assis en haut de l'excavation pour reprendre haleine, j'aperçus dans le lointain un rayon de lumière.

Si j'avais cédé à ma première impulsion, je me serais élancé vers cette bienheureuse lueur ; mais la leçon que je venais de recevoir était trop sérieuse pour ne pas m'inspirer plus de prudence. Ne posant le pied qu'à coup sûr, je m'avançai plein d'anxiété, craignant que le rayon qui me guidait ne vînt d'une fissure impossible à atteindre. Par bonheur, ma crainte ne se

réalisa pas : — la lumière pénétrait par une issue d'un accès facile. Je ne saurais dire avec quelle émotion je revis les arbres et le ciel.

Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis que j'avais dit un si fier adieu à mes compagnons. Fray Manoel devait être parti, et je souriais en songeant que le soir même, dans la cabane qui lui servirait d'abri, le moine s'empresserait de raconter la mort de l'étranger emporté par le diable dans les grottes de Coyametla. J'espérais que Tlaolli m'aurait attendu par devoir ; mais comment retrouver l'endroit où j'avais passé la nuit ? Comment m'assurer qu'il ne s'était pas mis en route ? A tout hasard, je déchargeai mon second pistolet. Presque aussitôt j'entendis des exclamations retentir au-dessus de moi, et je ne tardai pas à rejoindre frère Manoel, qui, tout en activant le départ, m'accabla de questions. Les Indiens, indifférents en apparence, me contemplaient avec curiosité et sans perdre une seule de mes paroles.

Nous nous mîmes en marche à la file les uns des autres, les sentiers ne nous permettant pas d'avancer de front. La pluie tombait encore, un vent glacial soufflait par rafales, et je maugréais contre les nuages qui nous enveloppaient et me privaient de vues admirables.

Côtoyant les rocs, franchissant les cimes, longeant les précipices, nous nous élevions sans cesse sur une route plutôt tracée pour abréger la distance qu'en vue de la commodité des voyageurs. L'herbe devenait rare, les arbres changeaient d'aspect, et dans notre marche ascendante nous atteignîmes une forêt de pins

argentés par le givre. Ces hauteurs glacées, couvertes de la végétation du nord, m'étonnèrent et me ravirent. J'aurais voulu respirer pendant une journée entière ces brises imprégnées d'une saine odeur de séve; mais, tandis que je me sentais alerte et dispos, mes compagnons grelottaient. Ils avaient hâte de gagner le revers de la montagne, afin de retrouver la Terre Tempérée. Sur un point culminant, le ciel nous ménageait une surprise. Le vent se leva tout à coup, les nuages s'enfoncèrent dans les vallées, et nous restâmes enveloppés d'une brume qu'un nouveau souffle déchira comme un voile, nous laissant en plein soleil sur une crête solitaire. Ce ne fut qu'un éclair; car le brouillard remonta bientôt comme une masse élastique délivrée d'une soudaine pression. Peu curieux de semblables scènes, mes compagnons étaient déjà loin.

Vers cinq heures, nous fîmes halte devant deux ou trois huttes, dont les propriétaires nous entourèrent aussitôt, se disputant l'honneur de nous héberger. Au dire de mes guides, le village de Songolica se trouvait à nos pieds; mais il eût été dangereux de s'aventurer par une nuit obscure dans le sentier plein d'obstacles qui y conduisait. Du reste, les femmes qui habitaient les cabanes rencontrées si à propos réclamaient de fray Manoel qu'il laissât dormir sa précieuse boîte au milieu d'elles, et je profitai de la cordiale hospitalité accordée en réalité à Notre-Dame du Carmel.

Le lendemain, les cimes de la sierra se montrèrent zébrées de lignes blanches, effet produit par le brouillard qui montait des vallées. Autour de nous, des pentes à pic et brisées formaient un vaste amphithéâtre,

et au-dessous, dans l'entonnoir au fond duquel Songolica est construit, un nuage s'étendait comme un grand voile. Peu à peu, cette masse floconneuse se souleva ; les rayons du soleil y pénétrèrent en se teignant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; puis elle sembla se fondre dans l'air et couvrir la terre de rosée. En même temps, les toits rouges du village se dessinèrent au milieu d'un tapis de verdure.

Le sentier sur lequel nous nous engageâmes côtoyait le flanc de la montagne ; à mesure que nous descendions, nous voyions les maisons former des places et des rues. Déjà nous distinguions les habitants, et le chant des coqs montait jusqu'à nous, lorsqu'une formidable détonation longuement répétée par les échos d'alentour, attira nos regards vers un endroit garni d'arbres : les Indiens étaient aux prises.

Fray Manoel poussait de pieuses exclamations; je m'assis sur une pierre pour examiner la scène plus à l'aise. Une cinquantaine d'hommes, armés de fusils, se tenaient à l'abri d'un mur, tandis qu'une trentaine d'ennemis, cachés derrière une haie d'aloès, semblaient les assiéger. Pendant plus d'une heure, ce fut un feu roulant qui ne produisit d'autre dommage que de mutiler des branches chargées de fruits. Enfin, le chef des assaillants prépara une sortie, il s'élança le premier à l'attaque, comme s'il s'attendait à être suivi; mais les gens de sa troupe, loin d'imiter son exemple, cessèrent leur feu et ne bougèrent plus. Une décharge générale des défenseurs du village renversa le capitaine si lâchement abandonné. Sa chute causa une panique incroyable parmi ses hommes, qui s'enfuirent à la débandade,

jetant leurs armes de tous les côtés. Nous continuâmes alors notre route avec la circonspection exigée par les circonstances, et ce fut au son de la cloche de l'église, mise en branle pour célébrer la récente victoire, que nous entrâmes dans Songolica.

Il fallait chercher une demeure. Mon nouvel ami m'épargna la peine de solliciter une hospitalité qui ne se refuse jamais au Mexique, en m'invitant à partager celle qu'on le pria d'accepter. Nous apprîmes que la veille au soir les libéraux, possesseurs du village, avaient été attaqués ou plutôt menacés à une distance respectueuse par une troupe de cléricaux. Le jeune commandant que nous venions de voir tomber avait la cuisse traversée par une balle et un jongleur indien le saignait. Comme les conjurations du docteur indigène ne m'inspiraient que peu de confiance, je crus que l'humanité m'ordonnait de visiter le blessé. Quelle fut ma surprise en apercevant sur une natte ensanglantée, une vieille connaissance du désert, le capitaine Ariza, distingué par plusieurs victoires remportées sur les Indiens sauvages du Yucatan ! Hélas ! la scène dont il avait été la cause et la victime représentait alors un épisode trop fréquent de la vie au Mexique. Chaque jour, villes et villages sont exposés à des agressions de ce genre.

Les blessures du capitaine furent à peine pansées que je dus lui dire adieu; cinq ou six vainqueurs, armés de fusils, le placèrent sur une litière formée de branches entrelacées; puis sans se préoccuper des gémissements du prisonnier, ils l'enlevèrent et prirent la direction d'Orizava. Encore ému de cette rencontre,

je me retrouvai face à face avec Manoel, qui, suivi de son fidèle Achate, s'avançait d'un pied léger en agitant sa sonnette. Nous échangeâmes un rapide salut, car on l'appelait de tous les côtés et il avait de la peine à contenter ses nombreuses pratiques. Il s'arrêtait devant une maison dont les habitants s'agenouillaient, tandis que l'Indien chargé de la boîte faisait volte-face. Alors le rideau rouge se soulevait avec lenteur, pendant que la sonnette accompagnait la voix du moine nasillant un cantique sur un air qu'aucun musicien, je crois, n'aurait eu le talent de noter. Le couplet terminé, on présentait la tirelire que les fidèles baisaient avec respect avant d'y déposer leur offrande.

Trois petites rivières arrosent la vallée oblongue au fond de laquelle est située Songolica, et, sans un gouffre où vont s'engloutir leurs eaux, un lac occuperait l'emplacement du village. Trois mille Indiens, les plus civilisés de la Terre Tempérée, habitent cette importante bourgade et les domaines qui l'entourent. Le costume ordinaire des hommes se compose d'une sorte de blouse noire, d'un caleçon tombant jusqu'à la cheville, et d'un large chapeau assez semblable à celui de nos charbonniers. Le dimanche, ils endossent la veste, le pantalon et la chemise brodée des ouvriers métis. Ces indigènes parlent tous espagnol et, chose remarquable chez des gens de leur race, habitent volontiers une maison de pierre qu'ils meublent à l'imitation des Européens. Les Songolicaines ont, comme leurs maris, un double costume. Elles se contentent ordinairement d'un morceau d'étoffe de laine retenu sur les hanches par une ceinture ornée de paillettes, et d'un pardessus qui

couvre la poitrine des jeunes filles, mais laisse découvert le sein des femmes. Les jours de gala, une chemisette garnie de dentelles, un jupon à volants, une parure de corail et l'écharpe nationale les transforment en bourgeoises.

Les Songolicains cultivent le coton, le cacao et le tabac. Ce dernier produit est pour eux une source de grands profits. Dans les forêts qui dominent leur village, ils récoltent aussi le jalap, la salsepareille et la vanille, denrées dont l'Europe fait une si vaste consommation. Les indigènes eux-mêmes emploient beaucoup de vanille, de l'espèce dite *vanillon*, pour aromatiser leurs mets et surtout le fameux *chocolatl*, cette boisson aztèque devenue française. Les natifs la préparaient autrefois en broyant par parties égales des semences de cacao et de *pochotl* (ceiba); ils délayaient la masse dans une petite quantité d'eau, puis la battaient à l'aide d'un pilon nommé *molinillo*, dont les Espagnols se servent encore. Ils enlevaient la partie huileuse, et laissaient bouillir le reste en y adjoignant du maïs concassé. Il parfumaient le mélange en y ajoutant de la vanille ou la corolle d'une fleur à odeur de cannelle et sucraient avec du miel. De nos jours, l'Aztèque a renoncé au chocolat qui, en revanche, est devenu l'aliment indispensable des créoles. Ces derniers le préparent en broyant par quantités égales du cacao grillé et du sucre, puis en délayant cette masse, saupoudrée de cannelle, dans une faible quantité d'eau bouillante.

L'Aztèque d'avant la conquête mangeait rarement de la viande, et l'introduction en Amérique du bœuf, du mouton et du porc n'a guère modifié la cuisine de ses

descendants. Comme au temps de Mocteuczoma, l'Indien vit de légumes, de bouillie, de piments, et ce n'est qu'à l'occasion d'un baptême ou d'un mariage qu'on voit figurer une poule ou un dinde sur la natte qui lui sert de table. Chez nos hôtes, on nous offrit, au moine et à moi, des plats différents de ceux dont se régalait la famille. J'insistai un jour pour goûter au menu de ces braves gens ; mais j'eus la prudence de ne m'informer que le lendemain de la composition de leurs ragoûts. Précaution salutaire. Pour me faire honneur, on m'avait donné un ragoût de fourmis et d'œufs de mouches *ajayalt*, plat favori du grand empereur Ahuitzotl !

A Songolica presque toutes les demeures indiennes sont pourvues d'un bain de vapeur qui n'est autre que l'antique *temazcalli* aztèque, four de briques construit en plein air avec deux entrées, dont l'une donne accès au chauffoir. On fait rougir les pierres du fourneau; puis, lorsque les patients sont empilés dans l'intérieur du temazcalli, on jette de l'eau sur le sol brûlant et la vapeur remplit l'étroit espace réservé aux baigneurs. Je voulus essayer de ce bain que les Mexicains considèrent comme fortifiant. Me traînant sur les genoux j'arrivai sous la voûte où je trouvai deux Indiennes qui, en me voyant rester assis, me conseillèrent de me coucher sur le sol, afin d'éviter d'être trop vivement impressionné par la vapeur que l'on allait chasser vers nous. Je supportai assez stoïquement la première douche : la seconde me força de déguerpir au plus vite de ce four redoutable. De cette malencontreuse expérience, qui me valut mainte ampoule, je

conclus que le beau sexe mexicain doit être doué d'un épiderme particulier pour prendre ces bains par plaisir.

Quelques jours après mon arrivée, le village fut de nouveau menacé par les cléricaux. Toute excursion sur les montagnes devint impossible, la fâcheuse coutume de se saisir des voyageurs inoffensifs et de les rançonner commençant à se répandre. Un beau soir, à l'improviste, je pris congé de mes hôtes, et je me dirigeai par des sentiers de chèvres vers Chalchicomula. Il n'est pas inutile d'ajouter que j'arrivai sain et sauf.

V

UNE FÊTE INDIENNE

> Yo os prometo degolloros
> Tan sutil, y tan ligero,
> Que paresca que el cuchillo.
> Ha nacido en el pescuezo.
>
> ROJAS.

Tilapa est un joli village indien, situé à l'extrémité sud de la vallée d'Orizava. Les montagnes l'enferment dans un vaste amphithéâtre, où les cabanes des indigènes se cachent avec coquetterie sous les touffes odorantes des orangers citrons. Tout d'abord on aperçoit une petite église, surmontée d'un clocher bariolé de rouge et de bleu, dont les tons criards donnent une triste idée du goût aztèque. Vers la droite, une montagne calcaire dresse verticalement ses assises dorées par le soleil et semées de plantes grasses qui ne fleurissent qu'au printemps. Aux approches de cette saison, la muraille gigantesque ressemble à une immense mosaïque : le vert tendre des feuilles, le rouge purpurin des fleurs, les nuances grises de la roche émaillée de mousses multicolores, rappellent un de ces tapis de

Perse dont le dessin compliqué reste toujours harmonieux.

C'était la veille de la fête du village et le curé m'avait invité à profiter de cette occasion pour lui rendre visite. Une longue allée de frênes me conduisait au presbytère adossé à l'église. Je suivais cette route au pas de ma monture, de peur d'ameuter les chiens efflanqués qui pullulent autour de toute demeure indienne. Je ne réussis qu'à demi; car une bande affamée m'entoura en hurlant, et je pus constater une fois de plus que les représentants de la race canine, nés et élevés dans les solitudes, n'aboient que d'une façon imparfaite. Le curé, vieillard à cheveux blancs, se promenait, son bréviaire à la main. J'eus de la peine à le reconnaître sous son costume peu clérical. Une robe de chambre à ramages lui tombait jusqu'aux pieds, et il avait eu la précaution de se couvrir les épaules d'une large pèlerine blanche, afin d'amoindrir la chaleur des rayons solaires et d'éloigner les moustiques. Il marchait nu-tête; mais un Indien taillé en hercule l'abritait sous le plus vaste parapluie rouge qu'on ait jamais fabriqué. A peine eus-je paru que l'hercule, sur un signe de son maître, se précipita vers les chiens pour me débarrasser de mon escorte. Dans ce but, il ouvrit et ferma à deux ou trois reprises son immense parapluie, tenu comme un bouclier. Un succès partiel couronna cette manœuvre; mes ennemis détalèrent à l'envi; par malheur, mon cheval ne fut pas moins effrayé; malgré mes efforts pour le calmer, il fit volte-face et reprit le chemin que je venais de parcourir.

Emporté comme par un ouragan, je n'avais d'autre

alternative que de glisser à bas de ma monture ou d'attendre qu'elle me jetât à terre. En pareille occasion, je me suis toujours bien trouvé d'avoir suivi l'exemple des vaqueros mexicains, qui se laissent choir le long de la croupe de l'animal qu'ils ne peuvent maîtriser. On se relève parfois meurtri; mais le choc n'a jamais la gravité d'une chute involontaire qui peut vous briser bras ou jambes. Je choisissais mon terrain, quand des Indiens me barrèrent la route en poussant des cris. Mon cheval faillit me désarçonner par deux ou trois écarts, et repartit au galop dans la direction du village. Un dernier effort m'en rendit maître à cent pas d'un ravin. Je sautai à terre et je me félicitai de n'avoir pas lâché la longe; car l'animal, la bouche ensanglantée, l'œil hagard, les naseaux frémissants, recommença presque aussitôt ses bonds effarés. L'Indien, cause de cette mésaventure, accourait à perte d'haleine. Le bon curé pressait le pas en récitant des litanies. Satisfait d'en être quitte à si bon compte, je confiai mon cheval enfin calmé à l'Aztèque, que j'eusse cravaché de si bon cœur cinq minutes plus tôt.

Cordialement accueilli par mon hôte, je me reposai dans le salon du presbytère, où une carte hiéroglyphique, peinte sur parchemin, attira mon attention. C'était le plan des terres concédées à Tilapa, avec l'énumération des tributs que le village devait payer chaque année au roi d'Espagne. De grossières peintures figuraient des lapins, des bambous, des poissons et des plantes. Les gouverneurs espagnols, plusieurs fois reproduits, se distinguaient des caciques par leur tête rejetée en arrière et leur geste impérieux. Ces do-

cuments historiques, bien que postérieurs à la conquête du Mexique, deviennent de plus en plus rares, et je regrette de n'avoir pas copié tous ceux qui me sont tombés sous les yeux.

On m'avait engagé à visiter la source de la rivière de Tilapa ; je m'y dirigeai sous la conduite de l'hercule-sacristain qui avait effrayé mon cheval. A deux cents pas du presbytère, l'eau sourd de la montagne à gros bouillons, s'amasse dans un bassin naturel d'un aspect pittoresque, puis tombe dans un ravin bordé de saules, de platanes et d'*ahuehuetes*. A peu de distance de cette source, j'aperçus l'entrée d'une grotte qui me parut mériter une exploration. Tandis que je m'ouvrais un passage parmi les ronces et les salsepareilles, je dépêchai mon Indien vers le presbytère à la recherche d'une torche. Il reparut bientôt armé d'un long cierge qu'il me fallut diviser en deux ou trois morceaux : c'était une attention délicate du vieux curé qui, accoutumé à considérer les cavernes comme des lieux maudits, m'envoyait un préservatif efficace contre les mauvais esprits.

Dès mes premiers pas sous une voûte qu'on aurait pu prendre pour une arche de pont, j'eus le spectacle d'un épouvantable chaos. D'énormes blocs de pierres entassées, qui menaçaient de s'écrouler de nouveau, semblaient interdire tout passage ; ce ne fut ni sans danger ni sans écorchures que je gagnai une surface lisse qui s'étendait à ma droite. Bientôt je dus ramper entre la voûte humide et des fragments de rochers ; je m'engageai si bien dans l'étroit passage que j'eus toutes les peines du monde à me retourner lorsque des éboule-

ments formidables m'obligèrent à rétrograder et à revenir à mon point de départ. Je remontai alors vers la gauche, et, découvrant enfin une issue, je débouchai dans une salle immense où je m'enfonçai à mi-jambe dans une boue visqueuse. Des centaines de chauves-souris se détachèrent aussitôt de la voûte, me frôlèrent le visage de leurs ailes tièdes, m'assourdirent de leurs cris et éteignirent à plusieurs reprises ma lumière. Je me mis en chasse, et il me suffit de tendre un filet à papillon pour prendre de nombreux échantillons de ces mystérieux animaux. Ils s'étaient tellement multipliés dans cette grotte que la boue au milieu de laquelle je me trouvais si mal à l'aise provenait de leur guano.

Je perdis une partie de mon cierge et de ma chasse en regagnant l'entrée de la grotte. Le sacristain, qui avait refusé de m'y suivre, recula de trois pas en apercevant le contenu de mon filet. Quand il me vit étaler mes chauves-souris, chercher sous leurs aisselles une petite mouche blonde qui, je crois, n'est pas encore classée, puis bourrer mes poches des sujets en bon état, il ouvrit démesurément les yeux et s'écria :

—Que comptes-tu faire de ces maudits?

Mon compagnon ne m'aurait pas compris, si je lui avais parlé de collections d'histoire naturelle, et je ne sais quelle folle idée me poussa à répondre :

—Que fait-on du diable?

L'hercule se signa, me considéra avec une admiration naïve, et reprit à voix basse :

—Tu peux tout ce que tu veux alors ?

—A peu près, répliquai-je en souriant.

—Tu sais donc te rendre invisible?

—Sans doute... la nuit surtout.

Le sacristain se rapprocha de moi, ouvrit la bouche comme pour m'interroger de nouveau; mais il se contenta de pousser ce sifflement particulier aux Aztèques lorsque, accablés sous le poids d'un fardeau, ils s'arrêtent pour reprendre haleine.

Je redescendis vers la source, où l'exemple d'une jeune Indienne à moitié nue me mit en humeur de laver mon pantalon. La jeune fille, après avoir ri de ma maladresse, s'empara de mon *indispensable* afin de le savonner à sa guise. Je payai sa complaisance d'une faible pièce d'argent; puis, choisissant le côté de la montagne inondé par un soleil dont les rayons ne devaient pas tarder à sécher mon vêtement, je m'élevai au-dessus de la vallée.

Il ne fallut que quelques minutes d'ascension pour que mon regard dominât les paysages environnants. Dans tous les sens des montagnes couvertes de forêts, et à leurs pieds l'immense ravine où s'engouffre le Rio Blanco. Au premier plan des champs de cannes à sucre, vertes ou jaunes selon leur degré de maturité; plus loin, parmi des arbres en fleurs, les maisons d'Orizava et les dômes bariolés de ses églises. Plus loin encore, un immense amphithéâtre au bas duquel un effet de mirage presque constant simule les flots bleus d'un lac, et pour limite le volcan éteint de la Perle. Je renonce à peindre ce panorama de plusieurs lieues sans cesse modifié par l'éclat d'un soleil qui, dorant les crêtes, se plaît à répandre les reflets les plus variés sur les plaines, les forêts et les eaux.

Je redescendis, suivi de mon Indien. Nous côtoyâmes la rivière, au bord de laquelle j'admirai d'énormes platanes aux troncs creux qui paraissaient ne se soutenir que par leur écorce. Ces arbres monstrueux croissaient tous en sens oblique, et les calandres voltigeaient autour des branches inclinées vers l'eau pour y construire leurs nids qu'elles bâtissent en forme de gourde. Bientôt il n'y eut place, entre la montagne et la rivière, que pour le sentier tortueux dont nous suivions la pente. Nous traversâmes, sur des pierres posées à dessein de distance en distance, une source peu profonde qui jaillit avec violence d'un rocher noirâtre; puis remontant de nouveau, nous nous trouvâmes en face d'un pont de lianes.

La légère construction se balançait au-dessus d'un gouffre où l'eau, dans sa chute rapide, écumait en passant sur les quartiers de roc que des crues subites entraînent dans la vallée. Un Indien chargé de bois se disposait à franchir le pont; je reconnus avec effroi que le malheureureux était ivre. Après avoir assuré son équilibre en fixant la courroie appuyée sur son front et qui maintenait son fardeau, il partit au pas de course et arriva sain et sauf sur le bord opposé. Je respirais à peine lorsqu'un enfant de six ans au plus déboucha à son tour. Le petit diable, nu comme un ver, s'avança d'abord à quatre pattes; mais, la moitié du trajet accomplie, il se redressa et se divertit à lancer dans le torrent des pierres dont il avait les mains pleines. Ayant épuisé ses provisions, il traversa le pont cinq ou six fois, puis disparut à ma grande satisfaction. Mes craintes n'étaient guère fondées. Les passerelles

de ce genre se rencontrent fréquemment au Mexique; bien que les Indiens en état d'ivresse s'y aventurent nuit et jour, les accidents sont rares.

Je m'engageai à mon tour sur le fragile sentier, et j'avais à peine mis le pied sur l'autre rive que mon regard s'arrêta sur une croix de bois dont les bras supportaient deux couronnes de soucis jaunes. J'interrogeai mon guide.

—Un Indien et sa jeune femme dorment là depuis longtemps, me répondit-il.

—Noyés ou assassinés?

—Je l'ignore; mais c'est notre curé qui a enterré Nautli et Maria; il vous dira leur histoire.

—Raconte-la toi-même.

—Je ne la sais pas.

Toute insistance eût été inutile; je continuai donc ma route vers le presbytère, me promettant de me faire raconter à la veillée l'aventure dont cette croix funèbre représentait le dernier chapitre.

Le soleil disparut derrière les crêtes de la Cordillère; une clarté plus douce succéda aux rayons enflammés qui blessaient mes yeux, et, presque aussitôt, les cigales entonnèrent leur monotone chanson. Je suivais un sentier semé de roses, fleur pour laquelle les Indiens ont une prédilection marquée. Tout à coup, alors que je m'abandonnais aux rêveries qu'évoquent les lieux solitaires, le beffroi de l'église s'illumina et les cloches sonnèrent à toute volée. Des jeunes gens à demi nus parurent sur toutes les saillies extérieures du clocher. C'était un étrange spectacle que celui de ces Indiens qui s'agitaient comme des démons au milieu

des lueurs rougeâtres produites par les torches de liquidambar qu'ils brandissaient, tandis que d'autres, debout ou assis sur les corniches, mais immobiles et graves, ressemblaient à des statues de bronze ornant un édifice dévoré par un incendie. Je m'arrêtai pour mieux contempler cette scène bizarre : des fusées partirent dans toutes les directions, et une musique encore éloignée envoya jusqu'à moi les sons les plus discordants que puisse produire un orchestre humain. Je repris à la hâte le chemin du village, car je désirais jouir des préludes de la fête, et je débouchai près du presbytère en même temps que les Indiens qu'on avait envoyés à la ville pour louer ou pour acheter les accessoires des réjouissances du lendemain.

La confusion était complète; le village entier, — hommes, femmes, enfants, — accourait, et les chiens, surpris de ce mouvement inaccoutumé, poussaient des hurlements presque aussi harmonieux que les accords de la musique qui m'avait écorché les oreilles. Des monceaux de branches sèches brûlaient çà et là dans la vaste cour du presbytère. Les caciques, leur canne à pomme d'or à la main, essayaient de contenir la foule et de rappeler à l'ordre leurs subordonnés, si calmes d'ordinaire. Ils y réussirent tant bien que mal, et, grâce à la complaisance de mes voisins, j'obtins une place d'où je pus jouir à mon aise du spectacle offert à ma curiosité. Le défilé commença. La procession fut ouverte par une dizaine d'Indiens soutenant sur leurs épaules la carcasse d'un feu d'artifice; trois d'entre eux étaient chargés de simulacres de taureaux en carton garnis de fusées, de soleils, de pétards et d'autres en-

gins pyrotechniques; on les salua de cris prolongés. Puis vint un beau garçon coiffé d'un gigantesque chapeau ayant exactement la forme de celui de Polichinelle, mais orné de miroirs, de plumes, de rubans, de fleurs, de tous les oripeaux imaginables. Son voisin tenait sous son bras un cheval de carton ; d'autres portaient des casques rouges, bleus, verts, des tuniques bariolées, des fusils, des haches, des fouets, des masques de bois, que sais-je encore? Enfin apparurent, fermant la marche, une vingtaine de musiciens plus ou moins ivres, tambourinant, soufflant, chantant, raclant, faisant un bruit quelconque. Jamais pareil charivari n'a retenti sous le ciel. Qu'on se représente une troupe d'enfants qui vient de mettre au pillage une boutique de jouets, et on aura une idée de cette symphonie à laquelle les chiens se croyaient obligés de mêler leurs cris lugubres.

L'hercule seconda de son mieux le curé; mais il fallut une éloquence presque surhumaine pour décider nos Indiens à déposer dans la salle du presbytère l'objet dont ils étaient chargés. Le porteur de la grosse caisse excita surtout mon hilarité; abrité derrière son instrument, dès que les raisons qu'on alléguait devenaient par trop convaincantes, il frappait à tour de bras sur la peau tendue et imposait silence à son adversaire. Il céda enfin, et le brave pasteur, exténué de fatigue, ayant la perspective d'une plus rude corvée le lendemain, regagna sa chambre après m'avoir conduit dans la mienne.

L'extrême chaleur, cette ennemie du sommeil, m'engagea à retarder l'heure du repos. J'eus la fantaisie de

parcourir le village; chaque cabane était éclairée par un feu de bois allumé devant la porte. Les matrones, les jeunes filles, toutes à demi nues, circulaient avec une activité sans égale. D'énormes dindons cuisaient à petit feu dans de vastes pots de terre vernissés; leurs membres déchiquetés devaient nager le lendemain dans une sauce rougeâtre, piquante, aromatique, et constituer le plat indispensable d'un grand repas mexicain, le célèbre *molé*, que les Européens repoussent d'abord et dont ils se montrent à la longue aussi enthousiastes que les indigènes. Les mains de la ménagère frappaient en cadence la pâte de maïs qui se façonnait en *tortillas*. De loin en loin, on apprêtait d'immenses chaudronnées de *tamales*, autre mets national que les gastronomes du pays arrosent d'une bouillie de riz qui porte le nom d'*atolé* [1]. Çà et là des Indiens sommeillaient à la belle étoile; d'autres, ne pouvant dormir, sans doute à cause du mouvement inusité qui régnait autour de leur cabane, raclaient tous le même air sur de petites mandolines fabriquées par leurs frères mistèques. Je contemplai longtemps ces scènes animées qui formaient un contraste si remarquable avec la quiétude habituelle des villages aztèques. Une légère brise soufflait; le ciel étoilé répandait ce blanc crépuscule inconnu du vieux monde. Je gagnai, sans y songer, le faîte d'une colline; Tilapa resplendissait à mes pieds. Je voyais les femmes se rendre d'une hutte à l'autre, portant sur le revers de leur main élevée à la hauteur de l'épaule des vases

1. En aztèque : *atolli* ; cette espèce de bouillie se prépare ordinairement avec la farine de maïs ; les Indiens la boivent froide à toutes les heures du jour. Torquemada la nomme : *atole*.

ou des corbeilles pleines de fruits, et secouant de leur bras libre des torches de bois résineux. Un bruit confus de voix et d'instruments montait jusqu'à moi; les cigales chantaient dans la plaine, et, sur les montagnes environnantes, retentissait à de rares intervalles un de ces cris sauvages qui font croire à l'existence d'animaux fantastiques.

Je rentrai au presbytère. En pénétrant dans la vaste cour, je me trouvai en face du sacristain, qui m'invita à prendre place près d'un feu mourant entouré d'une dizaine de jeunes Indiens. On m'offrit un verre d'eau-de-vie de canne dans lequel je trempai mes lèvres; puis je fumai en silence jusqu'à ce qu'il plût à un des assistants d'entamer la conversation.

Tout à coup, sans autre préambule, l'hercule me désigna du doigt et dit :

—Il peut tout ce qu'il veut!

Les yeux étincelèrent; chacun se tourna vers moi comme pour m'interroger.

—Il peut se rendre invisible, continua mon guide.

Ce fut en chœur qu'on répéta avec admiration :

—Il peut tout ce qu'il veut!

—Je ne suis pas assez riche, continua le sacristain, pour payer un de tes secrets; mais voici des amis qui m'y aideront.

—Quand il aura donné des preuves de son pouvoir, ajouta une voix.

—Il entre dans les grottes impunément, répliqua le sacristain avec vivacité. Je l'ai vu!

—Est-ce vrai?

—C'est vrai, répondis-je d'un air modeste.

—Et quelle part de ton âme donnes-tu à l'esprit du mal?

—Aucune.

—Vends-nous ton pouvoir.

—Qu'en voulez-vous faire?

Cette demande déconcerta mes interlocuteurs. Aucun d'eux ne tenait à mettre ses compagnons dans la confidence de ses désirs intimes.

L'hercule se pencha le premier vers moi :

—Je veux être fort, me dit-il tout bas.

Je ne pus m'empêcher de contempler avec admiration le colosse aux bras noueux qui formait un semblable souhait.

—Peux-tu me rendre invulnérable? murmura mon voisin de gauche.

—Je voudrais être aimé des femmes!

—Quelles paroles faut-il prononcer pour devenir invisible?

Les Indiens s'étaient levés; leurs yeux d'ordinaire si mobiles semblaient rivés sur mes lèvres comme pour saisir plus vite ma réponse. Je restai assis, le front appuyé sur la main, dans l'attitude de la réflexion. Je réfléchissais en effet au moyen de me tirer de ce pas à mon honneur. Je ne pouvais plus nier, et je craignais que mes compagnons, me croyant en possession des qualités surnaturelles dont ils me demandaient le partage, n'eussent l'idée de soumettre ma force ou mon invulnérabilité à une épreuve immédiate.

—Aujourd'hui, répliquai-je avec toute la gravité convenable et après m'être recueilli, les esprits refusent de me répondre ; mais demain, demain soir, je saurai ce qu'ils peuvent m'accorder pour vous.

Un murmure de satisfaction accueillit cette réplique. J'avais imité les diplomates qui croient s'être tirés d'une situation embarrassante lorsqu'ils ont gagné du temps. Les Indiens voyaient dans ma réponse une promesse favorable à la réalisation de leurs vœux; aussi fut-ce avec cordialité qu'ils appuyèrent ma main contre leurs poitrines en me répétant : « Au revoir. » Je rentrai dans ma chambre, et je m'endormis assez préoccupé des résultats possibles de ma plaisanterie du matin.

Dès l'aurore une nouvelle détonation de pétards, de bombes et de fusées me réveilla en sursaut, et le carillon des cloches m'apprit que la fête commençait. Une jeune Indienne vint me présenter, sur un plateau de faïence rouge, une petite tasse de chocolat à la cannelle, flanquée d'un verre d'eau et de deux ou trois gâteaux feuilletés. Avant de s'éloigner, elle m'annonça que, si je tardais à m'habiller, je n'assisterais pas au départ du cortége de saint Jacques. Dix minutes après, je pénétrais dans la salle du presbytère, où je trouvais trente ou quarante Indiens déguisés et masqués. Le bon curé s'épuisait, comme la veille, à mettre un peu d'ordre dans la confusion qui régnait autour de lui. C'était une suite de cris sauvages, de sauts, de gambades, de grimaces, de culbutes, un remue-ménage, un brouhaha étourdissant. Tout à coup la musique éclata; je me crus transporté dans un coin de l'enfer, au milieu d'une troupe de démons. Sous ces costumes bigarrés, sous ces masques grotesques, criant, gesticulant, courant, se heurtant dans une salle à peine éclairée, je ne reconnaissais plus mes amis aztèques, si placides, si graves, si muets d'habitude.

Les alcaldes, armés de l'insigne de leurs fonctions (une longue canne à pomme d'or), secondaient de leur mieux le curé, mais ne réussissaient qu'à augmenter le vacarme par leurs menaces et par leurs cris. Enfin les détonations se ralentirent et la musique se tut. De temps à autre seulement une clarinette, un trombone ou la grosse caisse, emportés par leur ardeur, laissaient échapper un son inattendu et de l'effet le plus comique.

Les musiciens, cédant à d'humbles supplications, consentirent à se ranger dans la grande rue du village. Alors on appela saint Jacques, et un Indien accourut. Il caracolait sur le cheval en carton qu'il portait sous son bras la veille et dont la tête, grosse comme le poing, semblait lui sortir de la poitrine. Sur son front se balançait le formidable casque orné de plumes, de rubans et de petits miroirs; sa main, gantée de blanc, brandissait un sabre de bois recouvert de papier argenté. Arrivé près de moi, il se mit à gambader, à ruer, à hennir et à menacer les assistants de sa lame inoffensive. Deux alcades parvinrent à dompter ce saint fougueux et le décidèrent à prendre place près des musiciens. On continua l'appel, et Fernand Cortès se présenta : c'était un indigène vêtu en Espagnol de carnaval : chapeau à plume, pourpoint à crevés, demi-cuirasse, bottes molles, rien ne manquait à l'accoutrement, pas même l'interminable rapière. La turbulence de ce nouveau personnage, égale à celle du saint, exigea les mêmes efforts de la part des autorités. On vit ensuite paraître la Malinche, cette Indienne dont le dévouement fut si utile à Cortès. Une fort belle fille rem-

plissait ce rôle. On l'avait habillée d'une crinoline, d'une robe de soie, de bas et de souliers; elle marchait avec peine sous ces vêtements d'emprunt, et son embarras jurait avec la pétulance de ses compagnons. Enfin le cortége se grossit d'une foule de seigneurs espagnols vêtus de la façon la plus grotesque qu'il soit possible de concevoir; de caciques portant des plumes rouges à la ceinture et sur la tête; de bouffons armés de fouets, le visage caché sous des masques gigantesques et enluminés. Dès qu'il eut obtenu un semblant d'ordre, mon hôte lâcha le mot : « En avant! » Les cloches, les pétards, les bombes, les fusées, la musique, les enfants, les chiens, lui répondirent tous à la fois, et le cortége, presque étouffé par les curieux, se mit en marche pour parcourir le village.

Je suivis le curé à l'église, où la procession devait bientôt revenir pour assister à la messe. En face du portail s'élevait un petit arc de triomphe formé de fleurs tressées. Rien de plus gracieux que ce monument éphémère. C'étaient des rosaces, des losanges, des torsades, des figures bizarres dessinées, à l'aide des corolles les plus brillantes, par un artiste indigène livré aux seules ressources de sa fantaisie. Il faut les richesses de la flore des tropiques pour composer ces splendides ornements d'un jour dont rien ne surpassera jamais la magnificence. Le peintre, — il méritait ce nom, — tantôt heurtant ses couleurs, tantôt leur imprimant une dégradation savante, restait toujours harmonieux. Je ne sais ce que j'admirai le plus, des dessins, des fleurs, ou de l'art avec lequel elles étaient tressées. Comme pour rendre le coup d'œil plus charmant, des essaims de pa-

pillons accouraient se poser sur le brillant décor, s'envolaient, tourbillonnaient pour revenir s'y poser de nouveau. Par moments, on eût dit que la brise effeuillait les fleurs et semait l'air de leurs pétales éblouissants.

L'intérieur de l'église resplendissait de papier doré et argenté; çà et là, d'épaisses guirlandes de fleurs s'enroulaient autour des piliers. Ces dernières surtout captivaient mon attention. Je m'oubliais à chaque pas devant ces frêles tissus, toujours nouveaux par le dessin, toujours admirables par la matière. J'avais peine à croire que ces travaux délicats fussent l'œuvre de ces Indiens que je connaissais de si longue date.

Un bruit qui se rapprochait m'arracha à ma contemplation, à la grande joie du bon curé qui ne comprenait ni mon admiration pour l'œuvre de ses paroissiens, ni mon indifférence en face de ses décorations de papier métallique. Mais, en dépit du peu d'enthousiasme que m'inspiraient ses nœuds de rubans, ses images de saints, son linge d'église, son Christ dont on citait les nombreux miracles, il m'assigna près du chœur une place d'où je dominais toute l'assistance.

Les Indiens se précipitèrent dans l'église avec l'impétuosité d'une avalanche. Déjà ivre, le cortége s'avançait dans un pêle-mêle indescriptible. Fernand Cortès se livrait à des pas dignes du bal Mabille; saint Jacques l'imitait de son mieux, s'efforçant de saisir la Malinche, et ne pouvant y parvenir grâce à la tête de son cheval de carton. Les bouffons suaient à grosses gouttes sous le poids de leurs masques hideux, mais sans cesser de gambader et de faire claquer leurs fouets.

Quant aux hidalgos et aux caciques, ils s'escrimaient à tort et à travers avec leurs sabres de bois qui endommagèrent plus d'un visage. La musique, la grosse caisse surtout, allait son train.

L'hercule, agitant une sonnette et suivi du curé en habits d'officiant, mit un terme au tumulte. La messe commença. Les fidèles se tinrent assez tranquilles jusqu'à l'instant de l'élévation. Alors la grosse caisse gronda, la clarinette lança des canards formidables, et saint Jacques, Cortès, les seigneurs, les bouffons et quelques amateurs, entraînés sans doute par l'harmonie, se livrèrent à la danse la plus désordonnée, la plus folle, la plus joviale qu'on ait jamais rêvée. Je cédai à une envie de rire trop longtemps contenue. Mon accès d'hilarité durait encore tandis que je suivais le curé à la sacristie ; je m'excusai en lui demandant quel miracle lui avait permis de conserver son sérieux.

— C'est qu'en disant la messe je ne pense qu'à Dieu, me répondit-il.

Nous traversâmes la cour pour regagner le presbytère, et mon hôte partagea ma gaieté en voyant de près les gambades de ses paroissiens. Après mille scènes plaisantes, on congédia les Indiens qui devenaient incommodes. Ils se répandirent alors dans le village, suivis par des curieux qui ne cessaient de les admirer et peut-être d'envier leurs oripeaux.

Le sacristain s'apprêtait à fermer l'église.

— Une belle fête, lui dis-je.

— J'en vais prendre ma part. Songe à ta promesse !

— J'y songe. Mais, dis-moi, que signifient les danses de tout à l'heure?

— On a dansé parce que c'est aujourd'hui la fête du village.

— Tu connais Fernand Cortès?

— Oui; c'est mon compère Itlochitl, un bûcheron du voisinage.

— Mais que représente cette procession où figurent la Malinche, Cortès, des guerriers espagnols et des chefs indiens?

— Je l'ignore.

— Tu ne sais pas ce que c'est que la Malinche?

— Non.

— Si tu me trompes, les esprits pourront s'irriter. Qu'est-ce que la Malinche?

— Une montagne.

— Je ne parle pas de la montagne, mais de cette belle fille, vêtue en dame, qui marchait près de Fernand Cortès.

— C'est Juanita; elle se nomme Malinche tous les ans à la fête du village. Quand elle sera mariée, on choisira une autre Malinche.

— Mais pourquoi changer de nom et se déguiser de la sorte?

— Parce que nos pères l'ont fait.

J'eus beau pousser plus loin mon interrogatoire, j'obtins toujours la même réponse, et je restai convaincu que, dans la Terre Tempérée aussi bien que dans la Terre Chaude, les Indiens ont oublié leur histoire. N'est-il pas étrange de leur voir ressusciter dans leurs fêtes nationales les personnages qui renversèrent Mocteuzoma et célébrer ainsi la gloire de leurs conquérants? Ces mascarades, qui se répètent avec certaines variantes

dans tous les villages, ont incontestablement une origine aztèque. Dès les premiers jours de la conquête, les missionnaires espagnols auront sans doute remplacé une idole indienne par l'image de saint Jacques, et donné à une fête qu'on n'osait supprimer les apparences d'une cerémonie catholique. Parmi les antiquités mexicaines, on trouve de temps à autre des masques semblables à ceux dont les bouffons de Tilapa se couvraient le visage [1].

Resté seul auprès de mon hôte, je lui parlai de l'entretien que j'avais eu la veille avec son sacristain. Loin de paraître surpris, il me raconta qu'il ne se passait guère de semaine sans que quelques-uns de ses paroissiens, prenant à la lettre son titre de ministre de Dieu, vinssent le supplier d'opérer un miracle à leur profit. Il m'avoua aussi qu'il avait souvent maille à partir avec un prétendu sorcier aztèque qui se faisait largement payer des services imaginaires.

Je me souvins tout à coup de Nautli et de Maria.

— C'est une triste et simple histoire, me dit le vieux prêtre.

— Consentez-vous à me la raconter?

— Volontiers; mais plus tard : en ce moment, nous serions interrompus à chaque minute. Je veux d'ailleurs vous faire connaître une vieille Indienne qui est l'héroïne de cette aventure, dont Dieu, elle et moi, con-

1. Les acteurs aztèques, comme les acteurs égyptiens, grecs et romains, se couvraient le visage d'un masque en bois dont les traits grimaçants s'accordaient avec l'esprit du rôle qu'il s'agissait de remplir. Lors du premier voyage de Grijalva au Yucatan, en 1518, les Indiens lui firent présent d'un masque doré.

naissons seuls le secret. Allez visiter les cabanes; vous êtes assez connu pour vous voir partout bien accueilli. Je vous retrouverai quand j'aurai rchevé ma sieste.

Je me promenai dans le village, déjà rempli de visiteurs accourus de tous les environs, principalement d'Orizava. Les dames, en toilette de bal, ne dédaignaient pas de s'asseoir sur les nattes de palmier posées devant les huttes, et plus d'une élégante compagnie partageait le repas pimenté des Indiens. De loin en loin, on formait cercle autour d'un des héros de la fête, qui déployait alors toutes ses grâces et tout son esprit. Je revis la belle Malinche, tristement accroupie au milieu des bouffons qui, toujours affublés de leurs masques, s'amusaient à effrayer les enfants et les chevaux. Malheur au cavalier que sa mauvaise étoile conduisait vers ce groupe; sa monture, traîtreusement frappée, l'emportait dans un galop furieux. Un jeune homme, renversé par un soubresaut inattendu de son cheval, se releva au milieu de huées sauvages. Un des bouffons se mit en selle à sa place, et ses compagnons ne l'épargnèrent pas. Comment l'audacieux écuyer put-il se maintenir sur cet animal fougueux, frémissant d'épouvante, qui, deux ou trois fois, se renversa et se roula sur le sol? C'est là un miracle qui ferait croire à l'existence du dieu populaire des ivrognes. Quand le maître put reprendre sa bête, elle était couverte de sang; mais les prouesses du bouffon avaient arraché un sourire à la belle amante de Cortès.

Un groupe de charmantes femmes s'égayait des saillies de quatre ou cinq Indiens; ceux-ci, par bonheur, s'exprimaient en fort mauvais espagnol, car leurs pro-

pos étaient de nature à scandaliser les jolies rieuses. Cependant les mots, défigurés par une prononciation défectueuse, furent rétablis ou traduits par une bouche plus savante. Comme la position devenait embarrassante, les jeunes dames s'éloignèrent. Elles devaient payer cher un moment de familiarité. Elles eurent beau s'enfuir, on ne dépasse pas un Aztèque à la course. Bientôt les fleurs tombèrent des cheveux, les bras nus se levèrent suppliants; on eût dit des nymphes poursuivies par des satyres, — satyres qui, heureusement, s'en tiennent toujours aux propos. — J'intervins quand je vis les jeunes femmes s'effrayer outre mesure, et il me fallut offrir à boire à toute la bande afin de m'en débarrasser à mon tour.

Je m'arrêtai durant quelques minutes à contempler un divertissement presque oublié aujourd'hui, que les Espagnols trouvèrent établi au Mexique. Sur le sommet d'un mât solidement planté, une croix de bois mobile laissait pendre de chacune de ses extrémités une corde qui rasait le sol. Quatre jeunes garçons, roulant ces cordes autour de leur corps, couraient à toute vitesse et finissaient par perdre pied et décrire deux ou trois tours dans l'air. Autrefois les cordes supportaient des carcasses simulant des aigles aux ailes déployées, dans lesquelles quatre Indiens s'introduisaient. Lancés dans le vide, les hardis acrobates, après avoir exécuté les treize évolutions sacramentelles, se laissaient retomber à terre dans une pose majestueuse. Puis un Aztèque dansait sur l'étroite plate-forme du mât en battant la mesure avec un tambourin, tandis que de nouveaux acteurs sautaient avec une incroyable agilité d'un câble

à l'autre. Ce jeu, nommé *volador*, est beaucoup plus en usage aujourd'hui parmi les métis que parmi les Indiens, et peut être regardé comme un exercice gymnastique plutôt que comme un divertissement national.

Je fus rejoint par le curé, que saluaient au passage ceux même de ses paroissiens dont l'ivresse avait engourdi les sens. Appuyé sur mon bras, il me fit parcourir plusieurs des avenues du village, s'arrêtant devant les cabanes et s'informant de la santé des habitants. Il recommandait aux Indiennes de prendre le plus grand soin de leurs maris quand ils rentreraient le soir, malades des excès de la journée. Ces pauvres femmes, sobres et travailleuses, restaient accroupies sur le seuil de leur demeure, et ne jouissaient de la fête que lorsque le hasard amenait les masques de leur côté. Les enfants des deux sexes, rassemblés en petits groupes, se divertissaient à lancer des fusées, et se réfugiaient silencieusement derrière les massifs à l'approche des promeneurs étrangers. Mon guide me conduisit le long d'un sentier envahi par l'herbe et bordé de cabanes en ruine; nous traversâmes un bois de citronniers, puis un ravin que l'eau remplit à l'époque des orages.

Mon guide, fatigué, s'assit aussitôt sur un tronc d'arbre renversé. Les demeures indiennes sont loin d'être des palais ; mais je n'avais jamais rencontré au Mexique une cabane aussi misérable que celle que j'aperçus à peu de distance de l'endroit où nous venions de nous arrêter. Quatre pieux maladroitement fichés en terre soutenaient un toit d'herbes sèches sous lequel je n'aurais pu me tenir debout. Des fagots d'épines rempla-

çaient les murs absents, et il fallait presque ramper pour pénétrer dans la hutte à travers l'ouverture qui servait de porte.

Une natte de jonc posée sur le seuil et trois pierres couvertes de cendre indiquaient seules une habitation humaine.

Le curé me fit place à son côté et appela doucement :

—Rosario !

Une Indienne, se traînant sur les genoux, se montra à l'étroite ouverture dont j'ai parlé; elle ne parut pas me voir, et, sans se relever, s'approcha du prêtre, dont elle baisa la main, puis s'accroupit sur les talons, la tête penchée vers le sol.

Autant que j'en pus juger, c'était une femme de haute taille, maigre, aux yeux noirs et doux, et dont les traits réguliers et fins devaient avoir été fort beaux. Elle portait le costume des matrones du village ; ses longues nattes, tressées de fil rouge et roulées sur son front, lui formaient comme une épaisse couronne. La propreté de sa chemise à larges manches et de son jupon de laine brune contrastait avec la pauvreté sauvage de sa demeure.

—Quetza est malade, dit le prêtre ; son fils et sa bru sont sur la montagne à récolter la résine des pins. Qui la soignera?

—Moi, répondit Rosario.

—Tu étais ce matin à l'église, et j'ai prié pour toi.

—Dieu me pardonnera-t-il?

—Il t'a pardonné.

—Non, car je vis encore.

—Tu te plains à tort ; Dieu t'a pardonné, puisqu'il

t'accorde de longs jours pour expier tes erreurs.

La vieille femme secoua la tête, et ses mains arrachèrent machinalement plusieurs touffes d'herbe.

—Rosario est la providence du village, continua le curé en s'adressant à moi; depuis quarante ans, elle soigne les malades, ensevelit les morts, et abandonne aux pauvres tout ce qu'elle possède. Elle est la fille d'un chef qui lui a laissé la plus grande cabane de Tilapa, et, si elle habite cette hutte informe, c'est qu'elle met Dieu avant tout.

—Dis donc aussi, interrompit la vieille femme d'une voix sourde, mais distincte, que, jour et nuit, trois spectres livides viennent reprocher à Rosario de les avoir assassinés.

Bien que ses yeux restassent secs, des sanglots convulsifs agitèrent le corps de la malheureuse créature, qui se jeta la face contre terre.

Le curé me fit signe de m'éloigner, puis il tendit la main à l'Indienne qui se releva. Je m'enfonçai dans le bois, où mon compagnon me rejoignit un quart d'heure après. Il passa son bras sous le mien sans prononcer une parole, m'entraîna par un autre chemin que celui que nous avions suivi, et je me retrouvai soudain au bord de la rivière, profonde, encaissée, dont les flots rapides se brisaient contre d'énormes rochers. Nous atteignîmes le pont suspendu, et le curé alla s'asseoir près de la croix. Je remarquai alors que les deux couronnes de soucis jaunes étaient liées l'une à l'autre par un fil d'aloès auquel pendait une rose blanche, symbole mortuaire qui indiquait qu'un enfant avait péri en cet endroit.

Le bon prêtre demeura pensif. Le ciel se couvrait de nuages floconneux que le soleil à son déclin allait teindre d'un rouge de pourpre, annonçant ainsi un de ces vents du sud qui, dans la Terre Tempérée, détruisent les récoltes, déracinent les arbres et asphyxient les bestiaux. Des moineaux bleus et des tourterelles dont le plumage brillait de reflets métalliques, voletaient autour de nous comme des oiseaux familiers. De loin, nous arrivait le bruit des fusées que les Indiens aiment à lancer en plein jour, égayés, je crois, plutôt par les détonations que par les lignes de feu qu'elles tracent dans l'air.

—Rosario ne se trompe pas, murmura tout à coup mon compagnon, il y aura bientôt quarante ans...

Là-bas, continua-t-il en me désignant un groupe de lélés à fleurs rouges, on voyait, à cette époque, une cabane habitée par une veuve indienne et son fils. Je venais d'être appelé à la cure de Tilapa, où j'avais trouvé le jeune Nautli installé comme second cacique du village, bien qu'il eût à peine vingt ans. Vif, robuste, intelligent, il avait été élevé sous les yeux du vieux chef Chicontla, qui ne voulait pas d'autre appui que son bras pour se rendre au conseil, et qui répétait avec complaisance que le fils de la veuve était l'aîné de ses enfants. Le vieillard déclarait souvent qu'il attendait pour mourir que Nautli fût l'époux de sa fille Rosario. Je me reporte en arrière, et je vois encore la charmante Indienne qui me servit chez son père le jour où je vins prendre possession de ma cure. Agée de seize ans, belle comme une Grecque malgré sa peau cuivrée, Rosario possédait toutes les grâces d'une créole. On ne

la rencontrait guère sans sa cousine Maria, douce enfant recueillie et élevée par le vieux chef. Maria, frêle et d'une nature mélancolique, passait inaperçue à côté de Rosario; mais, à la longue, sa beauté moins rayonnante produisait une impression plus durable.

On s'étonnait dans le village que Nautli n'eût pas encore demandé la main de Rosario. Un soir, la mère du jeune homme vint frapper à la porte du chef. Elle avait revêtu sa longue robe de coton blanc, ornée de passementeries rouges; des brins de corail enfilés pendaient à ses oreilles, et un magnifique collier de perles faisait trois fois le tour de son cou. Déposant dans l'âtre une branche enflammée qu'elle tenait à la main, elle invita la famille à se réunir. On étendit sur le sol une large natte. Le chef, sa femme et ses deux fils s'assirent; ce fut en rougissant que Rosario vint prendre place à côté de ses parents.

—Toute ta famille doit entendre mes paroles, dit la mère de Nautli.

—Toute ma famille t'écoute.

—Maria n'est-elle plus ta fille?

—Qu'on appelle Maria, dit le vieux chef.

La jeune fille accourut et se rangea auprès de sa cousine.

—Mon fils est Nautli, reprit alors la matrone; il est venu me trouver hier; il a caché sa tête entre mes genoux, comme lorsqu'il était petit, et il m'a dit : « Je veux devenir le fils de Chicontla. »

Le vieillard hocha la tête en souriant, puis il jeta sur sa fille un regard plein d'orgueil. Après un silence aussi long que pouvait l'exiger sa dignité, il répliqua :

—Que Nautli vienne demain, après le coucher du soleil ; il entrera comme un étranger ; nous lui offrirons l'eau et les gâteaux de maïs ; il désignera celle qu'il aime, et il s'éloignera en me nommant son père.

La matrone s'inclina et sortit. Le lendemain soir, Nautli, au lieu de pénétrer sans cérémonie dans la cabane, selon sa coutume, frappait trois fois à la porte.

—Le feu brille encore, cria une voix.

Le jeune homme entra et trouva toute la famille assise. La branche apportée la veille, et qu'on avait eu soin d'éteindre après le départ de l'ambassadrice, brûlait de nouveau dans le foyer. On offrit au visiteur un gâteau de blé de Turquie, qu'il mangea, une calebasse pleine d'eau dans laquelle il trempa ses lèvres, puis il resta immobile.

— Que l'étranger parle, afin que je sache comment le nommer, dit le vieux chef.

Alors Nautli découvrit un pigeon qu'il tenait caché sur sa poitrine et le déposa sur les genoux de Maria ; puis se prosternant aux pieds du vieillard :

— Suis-je ton fils ? demanda-t-il.

Le père regarda sa nièce, puis sa fille. Celle-ci s'était levée, pâle et le sein agité ; des larmes coulaient le long de ses joues, mais elle se rassit près de sa cousine.

Chicontla fit un effort pour parler.

— Ce que Dieu ordonne est souvent contraire à ce que les hommes ont rêvé, dit-il d'une voix lente, tu es mon fils. Reviens lorsque tu seras prêt à emmener ta compagne.

Nautli sortit, et, deux mois après, je bénissais son

mariage auquel assistaient tous les caciques des environs. Ce jour-là Rosario, assez triste jusqu'alors, sembla retrouver sa gaieté. Ce fut elle qui conduisit la nouvelle épouse dans son nouveau logis. Vers deux heures du matin, j'allais me retirer, laissant les chefs continuer une veillée où ils n'épargnaient ni l'eau-de-vie de canne, ni les boissons fermentées, quand une lueur sinistre éclaira l'horizon. Un Indien, s'élançant au faîte d'un arbre, nous cria que la cabane du jeune ménage brûlait. Chacun s'empressa de courir dans cette direction, et nous rencontrâmes Nautli qui emportait dans ses bras sa femme évanouie. L'incendie qui venait de dévorer une demeure encore sans foyer resta inexpliqué.

Un an plus tard, Maria devenait mère. Dans la soirée qui suivit ses couches, le feu embrasa de nouveau sa cabane. Cette fois encore Nautli eut le bonheur de sauver en même temps sa femme et son fils.

Rosario avait perdu un peu de sa vivacité enfantine et de ses jolies couleurs, si visibles même sous les peaux cuivrées ; mais elle se plaisait à être courtisée par les jeunes gens du village qui, n'ayant plus à redouter la rivalité de Nautli, la souhaitaient pour femme. Plusieurs d'entre eux se mirent sur les rangs. Elle refusa toutes les offres, malgré les instances de son père qui eût voulu l'établir.

Chicontla maria ses deux fils et ne tarda guère à mourir ; sa vieille compagne le suivit de près, et Rosario, demeurée seule dans l'immense cabane, au lieu d'aller habiter près de ses frères, se rendit chez sa cousine.

Elle restait belle. Maria, toujours languissante et retenue par son enfant, ne pouvait faire de longues marches. Rosario partageait les travaux de Nautli, l'accompagnait dans les bois lorsqu'il allait surveiller les bûcherons, l'aidait à porter ses fardeaux et préparait son repas.

Rosario vint un jour s'asseoir près de Nautli, sur le sommet d'une colline où il récoltait de l'encens. La jeune fille avait cueilli des fleurs et les mêlait à ses cheveux; ses bras s'arrondissaient avec une grâce naturelle au-dessus de sa tête ; Nautli la contempla longtemps avec attention, puis son regard s'enflamma, comme si, pour la première fois, il s'apercevait de la beauté de sa compagne.

— Je t'ai aimé, dit tout à coup Rosario en plongeant son regard dans celui du jeune homme.

— Et moi je t'aime, répliqua Nautli qui voulut la serrer dans ses bras.

— Et Maria?

— Je me suis trompé ; c'est toi que j'aimais !

Rosario s'enfuit et regagna la cabane. A dater de ce jour, elle évita de se trouver seule avec Nautli, qui devint triste et dont la pauvre Maria eut à supporter la mauvaise humeur.

Un soir, vers la saison des pluies, la jeune mère se rendit au village de Tenejapa, portant son fils sur son dos à la manière indienne. Nautli devait aller la chercher. Il faisait presque nuit quand il arriva sur le bord du torrent qui, gonflé outre mesure, bondissait comme une immense cascade. De pâles rayons éclairaient vaguement le pont de lianes. Nautli allait le traverser

lorsque Rosario surgit devant lui et l'engagea à s'asseoir sur le monticule que nous occupons. C'était la première fois depuis plusieurs semaines que le jeune homme se trouvait seul avec elle. Il l'enlaça dans ses bras ; mais une ombre s'avançait sur l'autre rive. La fille de Chicontla se dégagea et courut jusqu'à l'entrée du pont.

— Qui vient là? cria-t-elle d'une voix retentissante.

— Moi, Quetzocatl, répondit un bûcheron..

— Retourne sur tes pas, reprit Rosario d'un ton impérieux ; on dit que mon frère est malade ; va t'en assurer ; je t'attends.

Quetzocatl avait reconnu la fille d'un ancien chef; il déposa son fardeau et obéit.

Nautli s'était rapproché de la jeune fille.

— Tu m'as aimé, disait-il.

— Je t'aime encore.

— Sois à moi,

— Je suis la fille d'un chef.

— Ah ! pourquoi suis-je marié ?

— Tu m'épouserais donc?

Pour la seconde fois la jeune fille repoussa les bras qui allaient l'étreindre, sonda du regard la rive opposée, et se pencha pour écouter. L'eau mugissait avec fureur. Tout à coup une silhouette se dessina sur la fragile passerelle. On entendit un cri d'angoisse, couvert presque aussitôt par un bruit semblable à celui d'un arbre séculaire qui s'écroule dans les forêts : le pont venait de disparaître dans l'abîme.

Rosario, pâle d'effroi ou saisie de remords, voulut se presser contre Nautli; mais déjà le jeune homme s'é-

lançait le long de la berge pour tenter de secourir la victime qui se débattait sans doute au fond du torrent. En vain son regard sonda l'eau bouillonnante; il dut remonter afin de ne pas être entraîné lui-même.

Il trouva Rosario en proie à un tremblement convulsif.

—Calme-toi, lui dit-il.

—Tu m'épouseras?

—Songeons au malheureux qui vient de périr.

—Tu m'épouseras?

—Ne sais-tu pas que c'est impossible?

—C'est possible.

Nautli l'interrogea du regard, comme pour lui demander le sens de cette réponse.

—Maria! cria-t-il tout à coup en se pressant le front.

—Je lui avais fait dire que tu l'attendais, murmura Rosario en désignant le gouffre.

—Et mon fils?

La jeune fille demeura muette d'épouvante; elle aussi, elle aimait l'enfant. Elle s'affaissa devant le bras qui la menaçait.

—Démon! s'écria Nautli, je comprends tout.

Puis il ajouta d'une voix lente:

—Je te pardonne.

Et il se précipita tête baissée dans le torrent.

Le soir même, deux de mes paroissiens aperçurent Rosario évanouie et la transportèrent chez eux. Le lendemain, j'enterrai ici Maria et son enfant. Trois jours après, on retrouva le corps de Nautli, et je fis rouvrir la fosse pour réunir les deux époux. Durant la cérémonie, Rosario, en proie à la fièvre, vint s'accuser

d'être la cause de leur mort. Avec un art infernal, elle avait détruit les appuis du pont qui devait s'effondrer sous le pas de sa rivale. Depuis lors, elle habite l'espèce de tanière que vous avez vue. Sa charité, son repentir, ses remords ont peut-être racheté, aux yeux de Dieu, son triple homicide.

Le bon curé se tut ; la nuit venait, mais si belle, si transparente, que ni lui ni moi ne songions à regagner le village.

Je renonçai aux splendeurs du feu d'artifice, et je priai mon compagnon de me conduire près de sa malade dont les jours, par bonheur, n'étaient pas en danger. Je trouvai la fille du chef à son chevet ; son empressement, ses soins de sœur de charité, me touchèrent. Loin de soulever en moi cette horreur instinctive qu'on ressent à la vue de ceux qui ont versé le sang de leurs semblables, elle m'inspira, je l'avoue, une vive commisération.

—Rosario, lui dis-je, je connais votre histoire et je vous tends la main.

La fille du vieux chef de Tilapa retrouva des larmes et ne put me répondre que par un sanglot étouffé.

Deux mois plus tard, pour accomplir une promesse faite à mon digne hôte, je revins au village émerveiller l'hercule et ses amis par des expériences de physique. Depuis trois jours déjà, Rosario reposait dans la même tombe que ses victimes. Une couronne noire s'enlaçait aux deux couronnes de soucis jaunes suspendues à l'humble croix qui domine le torrent de Tilapa.

VI

COSCOMATEPEC

Omne vitium semper habet patrocinium suum.
P. Syrus.

Au Mexique, à moins d'être Indien et de porter des caleçons courts, personne ne voyage à pied. Pour se servir de ses jambes dans une contrée où un cheval d'un embonpoint passable, assez robuste pour parcourir une douzaine de lieues par jour, ne coûte guère plus de quinze piastres (75 francs), il faut être bien misérable ou bien philosophe. Cheminer à pied, c'est renoncer d'avance à toute considération, c'est s'exposer au tutoiement de ceux qu'on rencontre, et s'avouer indigne de figurer à la table des maîtres dans les habitations où l'on reçoit l'hospitalité. On ne passe pour un homme au Mexique qu'à la condition d'avoir un cheval, et l'apparence de la monture sert avant tout à classer le voyageur. Libre à vous de porter des haillons; mais qu'un cheval au mors d'argent indique votre rang social, si vous tenez à ce titre de caballero qui, malgré l'habitude que j'ai de me

l'entendre appliquer, me fait toujours un peu sourire lorsqu'on me l'adresse dans la langue de don Quichotte.

Par une belle journée d'hiver, en dépit du préjugé que je viens de rappeler, je foulais avec lenteur les verts sentiers qui conduisent de Cordova à San Juan Coscomatepec. Le mois de janvier, dans la partie du Mexique dite tempérée, ne ressemble guère au mois brumeux et glacé qui lui correspond sous nos climats. Je m'étais d'abord avancé entre des haies formées de plantes que nos serres les plus riches pourraient envier. Des *floripondios* aux énormes campanules blanches et parfumées suspendaient leurs guirlandes aux branches nues des équimites, de façon à leur prêter un feuillage. De distance en distance, ces arbres semaient le sol de leurs fleurs couleur de sang, et on voyait s'épanouir sur leurs troncs légers comme le liége des orchidées ou des fougères aux racines gonflées de suc ou couvertes de mousse. Des cactus, des aloès, de gracieux yucas à feuilles aiguës, dont les grappes de fleurs, récoltées avant l'épanouissement, rappellent à l'Européen la forme et le goût de l'asperge, opposaient un obstacle formidable aux animaux tentés de pénétrer dans les fourrés. Des oiseaux-mouches à gorge dorée bourdonnaient de tous les côtés, dardant leur langue dans les corolles sans suspendre leur vol, puis fuyaient vers les orangers qui abritaient leurs nids. Enfin, des bois de caféiers, — la grande richesse de Cordova, — m'entourèrent de leurs sombres rameaux chargés de fruits rouges. Bientôt toute culture disparut; les chiens qu'on rencontre aux abords des villages mexicains

cessèrent de me poursuivre, et d'épais taillis rétrécirent l'horizon.

Ma première rencontre fut celle d'une famille indienne. Le père, la mère, les enfants, portaient un fardeau retenu sur les épaules à l'aide d'une courroie de jonc, appuyée sur la poitrine ou sur le front. Nous échangeâmes un salut ; puis, après m'avoir dépassé d'une vingtaine de pas, la bande s'arrêta pour me regarder, intriguée sans doute de voir un homme blanc voyager à pied. Un peu plus loin, des métis coiffés de chapeaux à larges bords, conduisant des ânes chargés de fruits, me saluèrent de quolibets.

—Vois donc, dit l'un, le beau cheval que monte Son Excellence !

—Offre-lui un de tes ânes en échange, et demande du retour.

Ces paroles, suivies d'autres plaisanteries, étaient prononcées à haute voix, d'un ton de bonne humeur; et, selon leur coutume, les métis qui m'adressaient ces compliments feignaient de ne pas m'avoir aperçu. Si j'avais commis la maladresse de me fâcher, on m'eût répondu d'un ton sournois et tant soit peu insolent :

—Señor, nous sommes de pauvres gens, et nous causons de nos ânes sans songer à vous.

Trop initié aux coutumes du pays pour m'exposer à de nouvelles railleries, je m'approchai d'un des âniers pour lui demander du feu ; il se découvrit et m'offrit son cigare de cette façon commode et courtoise qui nous laisse bien en arrière, nous autres Français, qui ne savons guère nous rendre ce service qu'en fumant nez à nez. Mon cigare allumé, je saluai à mon tour ;

l'ânier se déclara mon serviteur, et nous continuâmes notre route en nous souhaitant tous les bonheurs possibles.

Le chemin se composait de trois ou quatre sentiers tracés par des piétons, coupés çà et là par des mares infectes, au-dessus desquelles voltigeaient des centaines de papillons. Le paysage, très-borné, n'avait rien d'égayant : des taillis de hièbles, quelques aloès chétifs ; puis, de loin en loin, un chêne rabougri à l'ombre duquel des myriades de mouches semblaient guetter le voyageur au passage pour l'envelopper de leurs essaims. En dépit de la verdure, le soleil me fatiguait les yeux, et ses rayons me brûlaient la peau, bien que l'air parût sec et froid. J'attribuai cette sensation au manque de transpiration ; car il est à remarquer qu'au Mexique le hâle est d'autant plus intense que les régions qu'on parcourt sont plus tempérées.

Pendant deux heures, je marchai seul, glanant à droite et à gauche de beaux scarabées aux élytres dorés, et dont le front était armé d'une corne aiguë. Ce sol ingrat n'offrait pas d'autre récolte au naturaliste. Enfin, j'atteignis des prairies où paissaient d'innombrables troupeaux de bœufs. Des montagnes m'entouraient, assez rapprochées pour qu'il me fût facile de distinguer les arbres qui les couvraient. Après avoir gravi une hauteur d'où mes regards plongeaient sur la route que je venais de franchir et sur celle que je devais suivre, je choisis un point culminant pour me reposer et satisfaire mon appétit.

A peine venais-je d'avaler la première bouchée de mes *sandwiches* mexicains (composés de fromage, d'o-

lives, d'ognons crus et de piments,—le tout aplati entre deux tranches de pain), qu'un jeune Indien, tenant un bâton dont l'autre extrémité reposait dans la main d'un vieillard, déboucha par la route que j'avais parcourue. Le vieillard menait en laisse un chien noir crotté jusqu'à l'échine, qui, loin d'aboyer en m'apercevant, tira son maître de mon côté. C'était un aveugle accompagné de ses deux guides. Il y eut, à une dizaine de pas de moi, un moment d'arrêt. Le jeune garçon, remplacé par le chien, resta en arrière, tandis que le vieillard tâtonnant avec son bâton devenu libre, entonnait une véritable litanie.

—Au nom de saint Jean, de saint Pierre, de saint Paul, du bienheureux saint François et du Saint-Esprit, amen. Que le Dieu du ciel et de la terre, qui, dans sa munificence, a fourni de si bonnes *tortas* (mes pauvres sandwiches!) à Sa Grandeur, que ce Dieu lui donne aussi un cœur généreux, compatissant...

Je m'empressai d'interrompre la requête nasillarde de mon interlocuteur en lui offrant une partie de mes provisions. Mon obligé allait m'accabler de ces remerciements sans fin, dont le mendiant mexicain se montre si prodigue à l'occasion, bien qu'il soit toujours prêt à accabler d'injures quiconque ne cède pas à ses importunités; mais je l'engageai à s'asseoir près de moi. Il échangea quelques paroles aztèques avec son guide.

—Je vous répète que c'est un caballero, disait celui-ci.

—Vois-tu son cheval ou son domestique?

—Non; mais je vous répète que ses tortas sont faites avec du pain.

Aux yeux du jeune Indien, c'était là un luxe inusité

qui rachetait l'absence d'une monture et d'un domestique.

En fort peu de temps, le mendiant devint mon ami, et j'eus toutes les peines du monde à repousser l'offre qu'il me fit de boire à sa gourde, qui contenait une eau-de-vie de canne dont il me vanta l'excellente qualité. Comme moi, il se rendait à Coscomatepec, et une demi-heure plus tard nous cheminions côte à côte sur le pied de la plus parfaite égalité.

Pendant près de deux heures nous restâmes silencieux, vaincus par la chaleur et par la poussière. Je m'arrêtais parfois près d'un tronc d'arbre renversé, cherchant sous l'écorce des coléoptères ou des scolopendres. Mon compagnon m'attendait, appuyé sur son bâton, et poussait ce sifflement particulier à l'Indien qui veut reprendre haleine. Son guide lui expliquait le but de ma halte, et, selon la coutume de ses compatriotes, le vieillard me décrivait alors des insectes fantastiques en me citant les lieux où je pourrais les rencontrer.

Nous nous croisions de temps à autre avec des cavaliers ou des piétons, et je ne pouvais m'empêcher de rire de la mine étonnée de ces braves gens auxquels je présentais cette insoluble énigme d'un blanc voyagëant à pied en compagnie d'un mendiant.

Côtoyant les villages indiens de Chocaman et de Tomatlan, nous atteignîmes les bords de l'immense ravin qui porte ce dernier nom. Un étroit sentier, taillé dans le roc à certains endroits et décrivant mille courbes, nous conduisit au fond d'un précipice tapissé de verdure. Un torrent roulait avec fracas sur d'énormes

rochers détachés du flanc des montagnes. Un pont de pierre des plus pittoresques nous ayant permis de franchir cet obstacle, nous commençâmes à gravir péniblement la pente opposée. L'aveugle semblait deviner toutes les difficultés du chemin ; sa main s'étendait avec une précision merveilleuse vers les branches d'arbre et les anfractuosités qui pouvaient l'aider dans son ascension. Dans un endroit où le sentier éboulé l'obligea à faire une enjambée, il se tira d'embarras de façon à m'arracher un cri de surprise :

—Par le ciel, mon compère, vos yeux valent les miens !

—Je le voudrais de toute mon âme, répondit le vieillard, je ne vois que l'ombre, si cela peut s'appeler voir.

Et, secouant tristement la tête, il reprit :

—Je suis de Coscomatepec. Il y a déjà trente ans qu'une fusée m'a brûlé les yeux, au moment où j'entrais dans une église pour assister à une fête religieuse[1]. Depuis trente ans je parcours deux fois par semaine la route où vous m'avez rencontré, et je la connais assez bien pour m'y risquer sans guide.

Précédé par l'aveugle, j'atteignis enfin le sommet du ravin et nous nous assîmes pour reprendre haleine. Mes regards plongeaient dans le gouffre tapissé d'orchidées et de fougères ; de cette hauteur, je distinguais à peine le torrent qui gronde au fond du précipice. De petits oiseaux bleus (*cyanaloxia cyanea*) voltigeaient autour de nous, ou se lançaient comme pour se jouer

1. Les accidents de ce genre sont assez fréquents au Mexique, où les feux d'artifices jouent un grand rôle dans les fêtes religieuses.

au milieu d'essaims de grands papillons aux ailes argentées. Sur le sol, des régiments de petites fourmis rouges, ardentes à l'œuvre, creusaient une série d'entonnoirs que devaient combler les premières pluies. Devant nous et à notre gauche, s'étendaient des plaines où paissaient des vaches et des taureaux; plus loin, des montagnes se dessinaient en bleu sur le ciel clair; à notre droite, un cône immense nous montrait distinctement les cactus qui fleurissaient à sa base et les sapins qui couronnaient son sommet.

—Ceux qui dorment là sont-ils morts en tombant dans le ravin? demandai-je au jeune Indien, en lui indiquant une série de croix façonnées avec des branches d'arbres et qui se dressaient non loin de l'endroit où nous étions assis.

—Non, me dit l'aveugle, ils ont péri sous les balles il y a déjà bien des mois. Les *prononcés*[1] occupaient la place où nous nous trouvons, quand les soldats vinrent à passer. Le 11e, un beau régiment, s'engagea dans le ravin sans se douter que l'ennemi campait en force sur l'autre bord. Les *prononcés* commencèrent le feu lorsqu'ils virent les troupes s'éparpiller le long du torrent pour se désaltérer. Ces dernières, enfermées dans la gorge, furent presque toutes massacrées, et pendant un mois les vautours devinrent plus nombreux ici que les mouches qui nous tourmentent.

Le vieillard se leva et nous reprîmes notre marche, traversant des champs de maïs ou des prairies incultes émaillées des fleurs jaunes de l'argémone. Nous ne

1. C'est ainsi que l'on désigne les mécontents qui, au nom de la politique, se réunissaient pour piller leurs voisins.

tardâmes guère à découvrir au loin la ville de Coscomatepec, posée en étagère sur le flanc d'une colline. Presque à chaque pas, nous effarouchions des troupes de petites tourterelles (*zenaïdura*), qui se plaisent dans les champs où croît le chicalote (*argemona*), auquel ces oiseaux doivent leur nom vulgaire de *chicaloteras*. Nous vîmes se dresser autour de nous des chardons gigantesques et des touffes de chiendent; quelques rares yucas rappelaient seuls la végétation tropicale, qui semblait nous avoir abandonnés depuis que nous avions traversé le ravin.

Un sifflement prolongé, appel en usage parmi les muletiers, nous fit tressaillir et nous engagea à nous arrêter.

—Est-ce à nous qu'on s'adresse? demanda l'aveugle.

—Oui; c'est Nana Gertrudis, répliqua le jeune Indien d'une voix dolente.

Je suivis mes deux compagnons vers une petite chaumière sur le seuil de laquelle une femme agitait les bras.

—Bonjour, tio Barnabé et la compagnie, dit-elle en m'enveloppant d'un regard curieux.

—Que le ciel vous bénisse, Nana; où est l'homme, où sont les petits?

—Juan est à Coscomatepec avec les enfants. Son frère est mort!

L'aveugle laissa tomber son bâton, leva les mains au ciel et s'écria :

—Mort subitement?

—Peu s'en faut; mais rassurez-vous, il a reçu l'extrême-onction.

La consternation peinte sur le visage du mendiant fit place à la joie.

—Oh! dit-il avec un soupir de soulagement, vous m'avez effrayé. Il a reçu l'extrême-onction! Il va prendre place à la droite de Dieu!

—Et il intercédera pour vous, tio Barnabé; car il vous aimait de tout son cœur.

Si le malheureux dont on parlait n'eût pas reçu le dernier sacrement, j'aurais assisté à une scène de désespoir et de lamentations. Pendant bien des mois, on eût brûlé des cierges pour le repos de son âme, et plus d'une somme, bien ou mal acquise, serait tombée dans l'escarcelle du curé. Mais loin d'avoir besoin d'intercession, le défunt, mort en paix avec l'Église, était devenu lui-même un intercesseur placé près du trône de Dieu. Cette croyance, enracinée dans le cœur du peuple mexicain, lui vaut mainte accusation d'indifférence de la part des Européens, qui ne comprennent pas chez une nation étrangère les sentiments auxquels donne naissance une foi moins tiède que la leur.

Nana Gertrudis, ou la mère Gertrude, comme on dirait familièrement en français, était une femme d'une quarantaine d'années. Une chemisette laissant la poitrine et les bras nus, un jupon rouge bordé de jaune, formaient tout son accoutrement. Ses cheveux retombaient jusqu'à sa ceinture en deux nattes épaisses et d'énormes boucles d'oreilles, composées d'anneaux ouvragés et entrelacés, effleuraient ses épaules. La chaumière, couverte en paille de maïs, ne se composait que d'une seule pièce, selon la coutume des Terres Tempé-

rées. Un dressoir en bois portait sur ses étagères plusieurs rangées de pots rouges et de casseroles en terre séparés par des assiettes en faïence ornées de fleurs de fantaisie. Un plancher de bois servait de couche commune. D'affreuses images de saints, coloriées à Puebla (l'Épinal du Mexique) et fixées dans des cadres de ferblanc garnis de roses artificielles, décoraient les murs de la salle. Rien de plus misérable que l'aspect d'une semblable demeure, où l'on ne voit ni lits, ni tables, ni chaises; et pourtant le propriétaire d'une de ces huttes est souvent un riche fermier, qui vit dans un complet mépris du confort, non par avarice, mais par coutume ou pour ne pas agir autrement que ses pères.

Ce trait distinctif du caractère indien, qui se retrouve chez le métis, explique l'état de pauvreté apparente des populations mexicaines. Je dis apparente, car la misère réelle et dégradante, telle qu'on la rencontre si souvent dans notre Europe trop enviée, n'existe pas au Mexique. La faim, ce terrible ennemi du pauvre dans les grandes villes du vieux monde, est un spectre ignoré sous un climat où les arbres donnent plus de fruits que la population n'en peut consommer. Et quels fruits! La banane, par exemple, qu'on mange en guise de pain et qui l'emporte sur la pomme de terre par les mille façons dont on peut l'accommoder. Ici, d'ailleurs, le besoin de se vêtir ne cause aucune préoccupation ; l'hiver n'est qu'un mot, et on n'a point, comme chez nous, à redouter ses rigueurs. La sobriété du Mexicain, qui n'a d'égale que celle de l'Arabe, limite ses besoins au strict nécessaire et lui rend douce une indolence dont on aura de la peine à le guérir. Orner sa demeure? A

quoi bon, puisqu'il vit en plein air? Se vêtir? Le soleil est là, qui ne le réchauffe que trop. Se dresser un lit, le garnir d'un matelas? Mais habitué dès l'enfance à dormir sur le sol, il ne saurait s'accoutumer au moelleux d'un oreiller. Quant à l'argent, il ne l'aime que pour le dépenser, et cela d'un seul coup, soit pour contenter une fantaisie, soit en le risquant sur une carte. Ses enfants ne lui causent pas d'inquiétudes, ils vont nus. Puis Dieu et les saints sont là; lorsque la famille a besoin de quelque chose, elle prie et attend. Par malheur cette félicité individuelle du Mexicain ruine son pays comme nation. Ce n'est point une exagération d'affirmer que, sur sept milions d'habitants, six ne produisent ni ne consomment. De là un déficit perpétuel dans les finances de l'Etat, si bien qu'il devient presque impossible d'équilibrer le budget des recettes et des dépenses. Ces dernières, en raison de l'immense étendue de ce pays trop peu peuplé, empêcheront longtemps d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique. L'émigration seule pourrait contribuer à la prospérité du Mexique; mais l'Europe semble ignorer que cette vaste contrée est la plus riche du globe. Mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb; sol propre à toutes les cultures : coton, café, indigo, blé; climat sain, sauf sur les côtes de l'Atlantique, qu'il serait facile d'assainir; on y trouve réuni ce que l'on va chercher en détail en Australie, en Algérie, dans la Californie, simple fleuron détaché de la couronne mexicaine. Le contact de l'Européen arracherait infailliblement le créole à ses habitudes paresseuses et lui inspirerait l'amour du progrès. Jetez

plusieurs milions d'hommes au Mexique, — il peut les nourrir, — et je ne sais à quelle limite de grandeur et de puissance s'arrêterait ce pays si mal gouverné jusqu'à ce jour [1].

Derrière la chaumière, dans un petit enclos, croissaient des abricotiers et des cerisiers que je me donnai le plaisir d'aller contempler de près. Ces arbres sont rares dans ces parages, et il me semblait retrouver à l'improviste de vieux amis d'enfance. Un peu plus loin, un Indien creusait le sol; je le voyais, de temps à autre, sortir à la hâte de son trou pour y jeter des herbes sèches enflammées. M'étant approché, je n'eus plus besoin d'explication; je fus bientôt couvert de grosses fourmis à tête énorme nommées *arrieras* (muletières), assez fortes pour charger sur leur dos un grain de maïs, — ce qui leur a valu leur nom, — et assez diligentes pour vider un grenier en une nuit. Après m'être débarrassé, au grand dommage de ma peau, de ces hôtes redoutables par la force de leurs mandibules, je pris mes mesures pour assister sans danger à la destruction de la fourmilière. Chaque coup de pioche mettait à découvert des miliers d'œufs blancs semblables à des grains de riz, qui, emportés par les fourmis travailleuses, disparaissaient comme par enchantement dans les profondeurs de leur palais. La pelle, rejetant la terre de tous les côtés, éparpillait la colonie et la plongeait dans la plus grande confusion. C'est alors que l'Indien secouait des herbes enflammées sur les in-

1. Je crois devoir rappeler que ces études ont été écrites bien avant l'établissement du nouvel ordre de choses au Mexique.

trépides ennemis qui se ruaient sur lui avec un courage inutile, car les jambes nues du travailleur étaient enduites de goudron. La fosse avait environ un mètre et demi de profondeur, quand un coup de pioche fit surgir un beau serpent corail. L'Indien battit en retraite, et je me lançai à la poursuite du fugitif sans pouvoir l'atteindre. Je ne sais si le serpent corail du Brésil est aussi terrible qu'on le dit; — quant aux espèces mexicaines, je puis affirmer qu'elles n'ont jamais causé la mort de personne. Un léger gonflement, un engourdissement partiel, voilà les seuls phénomènes que produisent leurs morsures. Néanmoins les Mexicains les redoutent à l'égal du serpent à sonnettes. Du reste, s'il fallait les en croire, le *basiliscus vittatus,* reptile des plus bénins qu'ils ont baptisé du nom terrible de scorpion, causerait en quelques minutes la mort de ceux qu'il aurait simplement touchés. J'ai émerveillé plus d'une fois les Indiens en maniant sous leurs yeux ces jolis animaux. Je me hâte d'ajouter que, loin de détruire un préjugé, ma hardiesse me valut une réputation de sorcier.

L'Indien, reprenant son travail, mit à découvert quatre œufs mous et jaunâtres. J'en ouvris un; le petit serpent qu'il contenait était déjà formé, et les anneaux rouges et noirs de sa peau se distinguaient parfaitement. J'ignore quel service rendent aux fourmis les reptiles en général, pour que celles-ci leur permettent de s'établir en paix au milieu d'elles. Plusieurs fois j'ai trouvé des crapauds et des œufs de serpent dans une fourmilière, et deux fois sur trois des œufs de serpent corail.

Un grand bruit de voix me ramena vers l'habitation.

On débarrassait plusieurs petits ânes d'une cargaison de meubles et d'enfants. Les petits nouveaux venus, au nombre de cinq, semblaient honteux et dépaysés. Ils furent bientôt entraînés par leurs cousins, arrivés avec eux et plus âgés. La veuve, vêtue d'une jupe noire, s'était accroupie sur le sol et causait avec sa belle-sœur, tandis que son beau-frère, un métis de cinquante ans dont la physionomie ouverte annonçait beaucoup de bonhomie, s'entrenait avec l'aveugle tout en transportant dans la chaumière les pauvres meubles épars sur le sol.

— Hier vous aviez trois enfants, aujourd'hui vous en avez huit, disait le mendiant. Mon pauvre Juan, vous n'êtes pas trop riche, et vos neveux ont des parrains qui auraient pu vous aider.

— Ils ont voulu m'aider, répondit Juan avec vivacité ; ils se sont conduits en bons chrétiens ! Mais toute cette marmaille est issue de mon frère ; or, en la recueillant, j'agis comme il aurait agi, si Dieu m'eût appelé avant lui.

— Hum ! murmura l'aveugle ; six bouches nouvelles creuseront un grand trou dans la récolte.

— Aussi sèmerons-nous quelques épis de plus, et, quoi qu'il arrive, tio Barnabé, vous trouverez toujours ici deux ou trois tortillas chaudes au passage.

On ne pleurait pas le défunt ; on ne se parait pas d'habits de deuil ; on ne se parlait pas à voix basse en le nommant ; mais on recueillait sa famille restée sans appui et sans fortune. Un devoir si simplement accompli ne vaut-il pas nos deuils de convention auxquels succèdent trop souvent de monstrueuses disputes d'héri-

tage, et avons-nous bien raison d'accuser les Mexicains d'indifférence?

L'aveugle, convié au repas du soir, accepta l'hospitalité pour la nuit. Bien qu'on m'eût également invité, je désirais coucher à Coscomatepec; je pressai donc la main de Juan, celle de mon vieux compagnon, et, sans demander ma route (car le village où je me rendais se dressait devant moi sur une hauteur), je partis à travers champs.

Déjà le soleil avait disparu derrière les montagnes, dont les masses noires et confuses se dessinaient à l'horizon. Je rencontrai cinq ou six Indiens ivres-morts, étendus en travers du chemin; leurs femmes, accroupies en cercle, attendaient, impassibles, le moment où ces malheureux se trouveraient en état de regagner leur village.

Bientôt après, gravissant une pente assez rapide et laissant à ma gauche une petite église, j'arrivai dans la grande rue du village où je ne tardai guère à découvrir l'hôtellerie, devant laquelle se tenait un groupe de causeurs. Mon entrée au milieu de ces oisifs, tous en costume de cavalier mexicain ou de *charros*, pour employer l'expression consacrée, ne fut pas précisément triomphale. On m'examina avec curiosité, cherchant en vain des éperons à mes pieds ou une cravache à ma ceinture. L'hôte me conduisit vers une chambre sans croisée, dont la porte donnait sur la cour et qui avait pour tout ameublement un lit de planches et un support destiné aux harnais. Plusieurs curieux marchaient derrière nous :

— Faut-il apporter un autre lit pour votre domestique? me demanda l'hôte.

— Non; je suis seul.

— Et votre cheval?

— Mon cheval est à Orizava, je suis venu à pied.

— A pied!

— En me promenant.

Cette réponse, adressée à un Mexicain qui ne comprend pas la promenade à pied, si elle dépasse deux cent mètres, avait l'air d'une plaisanterie de mauvais goût. Mon hôte, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher, tourna brusquement sur ses talons, suivi par les curieux qui n'avaient rien perdu de notre dialogue. Il s'agissait de regagner la considération dont ma qualité de piéton menaçait de me priver. Avant de sortir pour me mettre en quête d'un souper, je pris une petite boîte à insectes, et me dirigeai vers l'aubergiste qui avait repris sa place au milieu des causeurs :

— Voulez-vous me garder cette boîte et la mettre à l'abri des souris? lui dis-je en soulevant le couvercle.

— Voyez! voyez! c'est un médecin! crièrent plusieurs voix, et chacun de se pencher autour de ma boîte. J'avais grandi d'une coudée dans leur estime, et ce fut entre une haie de chapeaux légèrement soulevés que je pénétrai dans la pièce qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

On me servit des plats dont les cuisiniers français ignorent la recette : des œufs brouillés avec de la viande hachée et assaisonnés de tomates, d'oignons, de semence de sésame et de fenouil; des piments vidés, gros comme des concombres, remplis d'une espèce de farce composée d'amandes, de raisins secs, de câpres, de fromage

et d'olives; puis le plat national, d'excellents haricots noirs sautés dans la poêle. Du reste, après une longue marche, avec une appétit aiguillonné par le grand air, j'étais très-disposé à me contenter de ce menu.

Le lendemain, au point du jour, j'avais déjà quitté Coscomatepec, et, bien que je marchasse assez vite, je grelottais comme si j'eusse passé toute ma vie dans la Terre Chaude. Le village, à cheval sur la crête d'une colline, n'offre rien qui vaille la peine d'être décrit. Je continuai ma promenade en suivant des sentiers de chèvres, tracés au pied de montagnes boisées que les Indiens commencent à défricher et qu'ils auront bientôt dépouillées de leur manteau de verdure, à moins qu'une loi forestière ne vienne mettre un terme à leurs déprédations. Armés d'une hache à manche court ou plutôt d'une énorme serpe, ils abattent les gros arbres, mettent le feu aux menues branches qu'un soleil ardent a desséchées, allumant ainsi un vaste incendie qui, pendant une quinzaine de jours, donne au passant le magnifique tableau d'une montagne embrasée. Les troncs restent à moitié calcinés sur le sol d'où le temps et la pourriture les feront disparaître. L'Indien sème du maïs au milieu de ces débris, et, l'année suivante, le tabac, plus productif et non moins nécessaire, étale ses fleurs blanches là où le voyageur a laissé des forêts qu'il pouvait croire aussi vieilles que le monde.

Au sortir d'une gorge étroite, je m'engageai dans une petite vallée, et je gagnai les bords d'un lac encadré d'arbres séculaires. Jamais paysage plus tranquille n'avait frappé mes yeux. D'un côté, se dressait une

masse de rochers, retenus par de fortes racines qui, s'introduisant par toutes les fissures, soulevaient d'énormes blocs, qu'elles tenaient suspendus. En face, des joncs, hauts de plusieurs pieds, à travers lesquels l'eau filtrait presque sans bruit, balançaient leurs épis cotonneux dont le vent emportait les aigrettes. Assis sur une roche calcaire, au pied de laquelle naissait la source qui alimentait le petit lac, je ne tardai guère à voir reparaître les hôtes que j'avais troublés en agitant le feuillage. Des martins-pêcheurs, volant par couples, venaient se poser sur les buissons inclinés au-dessus de l'eau où il plongeaient soudain, puis s'enfuyaient avec leur proie, poursuivis par les cris de leurs compagnons. Une tortue, dont l'écaille ressemblait à une mosaïque, se mit à nager lentement vers les rochers, tandis que la surface de l'eau se hérissait de têtes de couleuvres. Tout le long de la rive, frétillaient des bandes de petits poissons de forme singulière et dont j'ignore le nom. Un héron, oiseau peu commun dans cette région, s'ébattant près des roseaux, troubla toute la colonie. Posé sur une patte, le bec appuyé contre l'estomac, il devint bientôt aussi immobile que les troncs d'arbres renversés qui, çà et là, servaient de perchoirs à d'autres oiseaux. M'arrachant avec peine à cette solitude sauvage, je m'éloignai sans bruit, afin de ne pas troubler le mélancolique pêcheur qui paraissait abîmé dans sa rêverie.

Remontant vers le village par un sentier autre que celui qui m'avait conduit aux bords du lac, je rejoignis un Indien chargé d'épis de maïs retenus par un grossier filet et qu'il s'efforçait en vain de remettre en équili-

bre. Je l'aidai, puis, réglant mon pas sur le sien, je tentai de le faire causer.

— D'où viens-tu ?

— De Chocaman.

— Où vas-tu ?

— A Coscomatepec.

— Combien espères-tu vendre ta charge?

L'Indien jeta sur moi un regard scrutateur, se demandant sans doute si le hasard lui envoyait un chaland. Ce ne fut qu'après avoir sifflé qu'il répliqua :

— Quatre réaux.

— Et si tu n'en trouves que trois?

— Je la céderai, répliqua-t-il avec un empressement qui prouvait qu'il prenait ma demande pour une offre.

— Que feras-tu de ton argent ?

— J'achèterai des tortillas.

— Tu plaisantes; si tu vends une partie de ta récolte, c'est qu'il reste dans ta cabane assez de maïs pour te nourrir, toi et les tiens, jusqu'à la saison prochaine.

Il se mit à rire; puis, frappant une gourde vide, suspendue à son épaule par un fil d'aloès, il répondit :

— J'achèterai de l'eau-de-vie.

— Comment emploieras-tu le surplus ?

Il parut importuné de mes questions, et me lâcha le fameux « quien sabe » (qui sait ?), l'*ultima ratio* des Mexicains. Je vis qu'il me faudrait changer de conversation si je voulais qu'il continuât à me répondre.

— Sèmes-tu du tabac? demandai-je.

— Oui.

— De quelle façon prépares-tu ta récolte?

Il s'arrêta pour reprendre haleine, s'appuya sur son bâton et me regardant en face :

— Tout le monde sait cela. Pourquoi te moquer d'un Indien?

— Je ne suis ni Espagnol, ni créole, et j'ignore si le tabac se cultive ici de la même manière que dans mon pays.

— Quel est ton pays?

— La France.

— Y sème-t-on le tabac autre part que dans la terre ?

— Non ; mais, pendant plusieurs mois de l'année, le sol de mon village reste aussi blanc que le sommet de ce volcan.

Je désignai de la main les hauteurs du mont Orizava. Mon interlocuteur secoua la tête. Ce que je venais de dire lui paraissait peu croyable. Je repris mon interrogatoire, car un Indien ne parle pas à moins qu'on ne lui adresse une question.

— Je bêche un coin de terre, me dit-il, et je répands la semence à pleine poignée. Quand le tabac à un pouce de hauteur, je transplante en laissant une petite distance entre chaque pied. Puis je demande à Dieu tantôt du soleil et tantôt de la pluie pour mûrir mes plantes.

— Et lorsqu'elles sont mûres?

— Je coupe les feuilles avec mon ongle, de manière à ne pas les briser, je les enfile par la nervure du milieu, et je les suspends à mon toit, afin qu'elles puissent sécher.

— Et ensuite ?

— J'attends un jour de pluie qui me permette de les manier sans les mettre en morceaux, et je les réunis par bottes que je lie avec le jonote [1].

— Combien de livres comptes-tu récolter cette année ?

— Quatre cents, s'il ne m'arrive pas malheur.

— Quel malheur as-tu à redouter ?

— Lorsque le vent du sud souffle avec violence, il brise les feuilles; puis, on a beau être un pauvre homme, on a toujours des ennemis.

— Si tes ennemis ravagent ton champ, tu les verras, et ton juge saura les punir.

— Oui, mais ils se garderont bien de venir en personne : ils auront soin d'envoyer le diable, et alors mon tabac sèchera sans que je puisse accuser personne.

— Et où trouveront-ils le diable pour le charger de cette belle commission ?

— Vous le savez mieux que moi.

— Non, je te le jure; si je savais où le rencontrer, je l'irais voir tout de suite, car je n'ai pas peur de lui.

L'Indien me considéra avec méfiance. Ne pouvant rien tirer de lui touchant le moyen à employer pour obtenir une audience du diable, je revins au tabac.

— A qui vendras-tu ta récolte ?

— Aux gens de San-Juan, de Cordova, d'Orizava, à ceux qui me la payeront le mieux.

— Elle te rapportera une grosse somme; qu'en feras-tu ?

1. Lanière préparée avec l'écorce du bananier.

— Quien sabe !

— Tu l'enterreras ?

— Quien sabe !

Nous atteignions le village. Mon compagnon ne m'avait pas appris grand'chose ; je lui donnai néanmoins un réal afin qu'il pût boire à ma santé. Une telle libéralité est si rare que j'étais déjà loin avant qu'il eût songé à me remercier.

J'approchais de l'hôtel, quand je me sentis saisir par deux bras robustes qui me donnaient l'accolade mexicaine, tandis qu'une voix familière s'écriait :

— Amigo don Luciano, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici !

— Don José Cobos ! m'écriai-je à mon tour, en rendant l'accolade que je venais de recevoir.

Le célèbre guerrillero espagnol portait une veste et un pantalon de drap bleu foncé, garni de petits boutons d'argent sur toutes les coutures. Un chapeau à larges bords, orné de galons d'or et enrichi de perles, encadrait sa grosse figure joviale et colorée, remarquable seulement par un regard d'une grande dureté dont on avait de la peine à soutenir l'éclat. Robuste et actif, en dépit de sa petite taille, il avait mérité le surnom de « Corps de fer » que lui donnaient les Mexicains enrôlés sous ses ordres. Ses cheveux châtains, taillés en brosse, laissaient à découvert un front bas et étroit. Peu d'années auparavant, je l'avais vu exerçant l'humble métier d'épicier et de cosechero (acheteur de tabac) dans ce même village de Coscomatepec. Depuis lors, en compagnie d'un riche propriétaire nommé Vargas, il s'était mis à la tête d'une bande de mécon-

tents qui venaient de se *prononcer* contre un décret abolissant le monopole du tabac. Après avoir exercé le brigandage pour son propre compte, il avait jugé à propos de se rallier au gouvernement conservateur. Ses exactions et ses cruautés lui ont valu une funèbre renommée. Le premier au Mexique, il mit ses captifs à rançon, fusillant sans pitié ceux dont les familles ne s'empressaient pas de verser les sommes exigées par lui. Et je dois ajouter que ses victimes n'étaient pas des prisonniers de guerre, mais des voyageurs arrêtés sur les routes, de riches propriétaires enlevés sur leurs domaines ou au milieu des villes qu'ils habitaient.

— Vous allez déjeuner avec moi? me dit-il.

— Volontiers.

— Que faites-vous de votre vie? (*Que hace usted de su vida?*)

— Je la laisse couler un peu plus innocemment que la vôtre, répondis-je en riant.

— Vous appelez vivre innocemment mettre à mort des centaines d'insectes, et fouiller toutes les vieilles tombes indiennes pour ravir aux morts ce qu'on a enterré avec eux?

— Ces morts-là dorment depuis si longtemps qu'il y a prescription.

— Et ceux que vous enterrez à l'aide de purges et de pilules?

— Ceux-là ne se plaignent pas plus que les premiers.

— Ah! dit-il, en poussant un soupir, ils ne ressemblent guère à ceux qui me passent par les mains. Si vous saviez comme les drôles geignent et se plaignent!

— Avouez aussi que vous les traitez par trop brutalement.

— Plus aujourd'hui ; dans le commencement, j'ai fait manger du plomb par les oreilles à certains d'entre eux, parce que j'avais ma réputation à établir. Maintenant qu'il me suffit de parler pour qu'on m'obéisse, je ne fusille que ceux qui m'y forcent.

— Il y a donc des gens qui vous forcent à les fusiller ?

— Mais certainement...

Un soldat vêtu de cuir vint nous interrompre pour demander un ordre à son chef.

— Très-bien ! s'écria celui-ci, il refuse de verser cinq cents piastres, sous prétexte qu'il est mon compère[1], et il demande à me parler ?

— Oui, mon colonel.

— Et qui est chez lui ?

— Le commandant avec dix hommes.

— Retourne auprès du commandant. Tu lui diras d'avoir pour mon compère tous les égards possibles, et de ne pas exiger de lui plus de cinq cents piastres. Quant à mon compère, s'il tient absolument à me voir, qu'on l'amène ; mais explique-lui bien que je suis très-occupé, et qu'il aura cinq cents piastres de plus à payer pour le temps qu'il me fera perdre.

Nous entrâmes dans l'hôtellerie que j'avais laissée si paisible le matin ; je la trouvai pleine de soldats déguenillés, à faces patibulaires, et d'une saleté repoussante. Des chevaux tout sellés mangeaient dans la

1. Au Mexique, le père et le parrain d'un enfant deviennent compères (*compadres*).

cour, d'autres erraient en liberté. Au fond, près d'un bassin, une trentaine de métis et d'Indiens accroupis regardaient autour d'eux avec l'air farouche d'animaux sauvages pris dans un piége. Cobos m'entraîna vers eux.

— Voilà le produit de ma chasse de ce matin, dit-il en se frottant les mains, sans compter ceux qu'on doit avoir pris à l'heure qu'il est. Nous aurons là d'excellents soldats, d'ici à huit jours. — Holà! Rodriguez, qu'on donne de l'eau-de-vie à cette canaille... Tenez, je me suis procuré de fameuses montures pour mes hommes, et elles ne coûteront pas un medio au gouvernement, ajouta-t-il en désignant les chevaux libres.

— Où avez-vous ramassé ces animaux? — dans la plaine?

— Vous n'êtes pas conaisseur, mon cher; sans cela, vous devineriez que ces chevaux sortent de l'écurie.

En ce moment, un homme, vêtu d'une veste blanche, s'avança humblement, saluant les soldats à droite et à gauche. Cobos l'aperçut, courut à lui et l'enleva dans ses bras.

— Cher, comment vous portez-vous? Que je suis charmé de vous voir! Je pars dans une heure, et j'aurais regretté de n'avoir pas pressé dans mes bras un aussi vieil ami.

Le personnage ainsi accueilli trouvait à peine des mots pour répondre. Cependant, enhardi sans doute par la cordialité du guerrillero, il balbutia :

— Je suis heureux aussi... heureux de voir que vous

ne reniez pas vos anciens amis... Je désirais vous parler à propos de mon cheval... on l'a enlevé ce matin de mon écurie... en se servant de votre nom.

— Ami, dit Cobos, en saisissant la main du nouveau venu, mieux que personne vous connaissez mes principes, car j'ai longtemps habité ce village. Pour assurer le triomphe de la religion dont j'ai adopté la cause, ainsi que doit le faire tout bon Mexicain, je ne recule devant aucune considération. Vous tenez à votre cheval ?

— Pouvez-vous le demander ?

— Eh bien, amenez-m'en un autre qui le vaille, et je vous rendrai celui-là.

— Vous devez savoir que je ne possède pas une seconde monture.

— Alors n'en parlons plus.

— Mais...

— Vous rendre votre cheval, quand je suis décidé à garder ceux de vos voisins ! Ce serait commettre une injustice, et je suis sûr que vous m'estimez trop pour m'en juger capable. Pas un mot de plus, ou je croirai que vous êtes mon ennemi et que vous voulez me déshonorer.

Et reprenant mon bras, sans rien perdre de sa jovialité, le guerrillero m'entraîna vers la salle à manger.

— Peste ! lui dis-je, je me félicite d'être venu à pied ; car avec vos principes...

— Vous n'avez pas de cheval? s'écria-t-il ; sur mon âme, je savais bien que votre métier de guérisseur ne pouvait vous enrichir, mais je n'aurais jamais cru qu'il vous réduisît à une telle extrémité.

Faisant aussitôt volte-face, et me désignant les chevaux libres :

— Choisissez.

— Merci, je voyage à pied pour mon plaisir ; mon cheval est à Orizava.

Cobos se mit à rire.

— Il ne doit plus y être ; j'ai confisqué hier tous les chevaux d'Orizava. Acceptez donc sans scrupule.

— Vous avez confisqué tous les chevaux d'Orizava ?

— Hier à midi.

— Sans rencontrer de résistance ?

— Mon cher, dit le guerrillero en haussant les épaules, quoique vous habitiez le pays depuis bien des années, vous ne connaissez pas encore les Mexicains.

Nous pénétrâmes dans la salle à manger. Je me dispensai d'annoncer au colonel que mon cheval était chez le vice-consul de France, où je le savais en sûreté. On nous servit un repas assez semblable à mon dîner de la veille ; — seulement, une bouteille de vin catalan répandait à la ronde une odeur de bouc. Mon hôte savourait l'infecte boisson, que je noyai dans un grand verre d'eau pour affaiblir, autant que possible, une odeur répugnante pour quiconque n'est pas accoutumé au parfum des outres espagnoles.

— Diable ! me dit le guerrillero, vous n'imitez pas l'exemple du curé de mon village.

— En quoi ? demandai-je.

— Le brave homme, lorsqu'on l'invite à dîner, s'écrie à l'apparition de chaque plat : « Mes enfants, ceci doit se manger en buvant du vin ; » quand vient le

dessert, le bon curé répète encore son précepte, et ne manque jamais de prêcher d'exemple. — « Padre, lui demanda un jour un des convives, avec quoi donc ne buvez-vous pas de vin ? — Avec de l'eau, mon fils ! »...

Et le visage de mon hôte s'épanouit sous un large rire ; je ne pus m'empêcher de partager sa gaieté, car son histoire avait été très-drôlement contée.

De temps à autre, je voyais entrer dans la salle un soldat qui, sous la conduite d'un sergent, déposait dans un coin des poches de jonc pleines d'argent. Le commandant parut à son tour; je reconnus en lui un Espagnol que j'avais vu garçon épicier à Orizava.

— Mon compère s'est-il exécuté ? demanda Cobos.

— Oui ; mais non sans peine ; il m'a fallu mettre un terme à ses insolences par quelques coups de plat de sabre.

— Pauvre compère, j'en suis fâché !

Puis il reprit en se tournant vers moi :

— Ces gens-là semblent prendre plaisir à nous tourmenter.

Je me contentai de sourire.

Cobos ordonna au trompette de sonner le boute-selle; sa troupe se composait d'environ deux cents hommes, portant la lance et le mousqueton, comme toute la cavalerie mexicaine. Les chevaux étaient superbes, ce qui s'explique par le système de remonte adopté par le colonel. Les malheureux ramassés dans les villages, et qu'on emmenait pour les transformer en soldats, furent attachés deux par deux à une longue corde d'aloès. Enfin, le chef sauta en selle ; l'argent extorqué

avait été chargé sur des mulets, et confié à une escorte spéciale.

Tandis que les Indiens défilaient, je reconnus mon planteur de tabac, qui tendit vers moi des bras suppliants :

— Vous m'avez offert un cheval, donnez-moi cet homme pour domestique, dis-je à Cobos.

— Vous aussi, vous me demandez de commettre une injustice ? s'écria-t-il avec un nouvel éclat de rire. Mon cher, si je vous retrouve jamais sur ma route, je vous emmènerai et vous soignerez mes gens, jusqu'à ce que vos amis d'Orizava aient fourni votre rançon.

Et, piquant des deux, il partit au galop. Je devais revoir plus d'une fois encore l'étrange personnage que le gouvernement créa général deux ou trois semaines plus tard, et qui venait de traiter en peuple conquis les paisibles habitants d'un gros village.

On se familiarise avec tout; ces scènes brutales et cyniques, dont je m'indignais autrefois, ne me causaient plus la moindre surprise. La docilité avec laquelle les Mexicains supportaient de telles avanies m'indisposait aussi contre eux. Ces populations atterrées, qui courbaient le front devant un bandit, avaient fini par m'inspirer tant de mépris que je me disais : « Ils n'ont que ce qu'ils méritent. »

— Canaille, voleur, bandit, Gachupin (Espagnol) maudit, puisse la première pierre que tu rencontreras te casser bras et jambes ! Que le diable t'emporte et te couche sur son gril le plus ardent ! Puissent tes os et ceux de ta mère être dispersés ! Puisses-tu mourir comme un chien et n'avoir jamais de tombe !

C'était l'homme en veste blanche, venu pour réclamer son cheval et si joyeusement éconduit, qui exhalait ainsi sa colère en montrant le poing au guerrillero trop éloigné pour l'entendre. La porte cochère de l'hôtel fut bientôt encombrée de gens accablant d'injures « le Gachupin maudit » et se racontant l'un à l'autre les violences qu'ils venaient de subir. Celui-ci avait perdu une somme d'argent ; celui-là son cheval, un troisième ses écus et sa monture.

En tout autre pays, mon intimité avec le guerrillero. contre lequel chacun se déchaînait eût pu me devenir fatale ; mais nul ne songea à m'adresser le moindre reproche ; au contraire; on m'énumérait avec complaisance les infamies commises par Cobos ou par ses soldats.

Je ne pus m'empêcher de répondre aux victimes que je m'étonnais de leurs plaintes ; que la complaisance avec laquelle elles se laissaient dépouiller encourageait nécessairement les chefs de bande, et que, loin de se plaindre, elles devaient remercier Cobos de ne pas avoir confisqué le village tout entier.

— Vous en parlez bien à votre aise, dit l'homme à la veste blanche ; que voulez-vous que nous fassions ?

— Il faut obéir aux lois, mais aussi obliger les autres à les respecter. Vous étiez de beaucoup les plus nombreux.

— Oui; la chose serait possible si les opprimés savaient s'unir, si chaque ville se soulevait pour exterminer les bandits qui nous pillent au nom du gouvernement. Mais, supposez que nous ayons résisté aujourd'hui, que nous ayons repoussé Cobos; huit jours

après, il serait revenu, trainant à sa suite des voleurs pires que les siens, — ceux de Cuellar et de Carvajal, par exemple, qui nous auraient exterminés sans qu'une seule voix s'élevât pour prendre notre défense. D'ailleurs, continua mon interlocuteur, nous mettons en pratique le dicton espagnol : « Il vaut mieux qu'on dise : C'est ici que Pierre a cédé ou fui, que : C'est ici que Pierre a été bâtonné ou tué. »

Cette sortie me fit rire. La première indignation s'étant évaporée, l'attention des victimes de Cobos fut attirée par les discours d'un maquignon qui se présentait fort à propos. Aussi se vit-il entouré et interpellé sur tous les tons. Les deux chevaux qu'il voulait vendre avaient bonne apparence ; on les examina des pieds à la tête. En général, le Mexicain s'inquiète peu des formes d'un cheval; il le juge en le montant. Le maquignon mit bas sa veste, roula son mouchoir autour de son front, et sauta en selle d'un seul bond. Il lança alors sa monture, l'arrêta court au bout de cinquante mètres, puis revint en caracolant.

— Combien le cheval? dit une voix.

— Cent piastres.

— Nous prends-tu pour des niais?

— Vous êtes libres de ne pas l'acheter.

— Est-il ombrageux?

— Doux comme une brebis.

— A-t-il des manies?

— Il tient à boire et à manger, voilà tout.

Sans se formaliser de cette réponse ironique, l'amateur tourna autour de la bête; puis, le maquignon ayant mis pied à terre, il sauta en selle à son tour,

lança l'animal à fond de train dans la direction d'une muraille, l'arrêta soudain au moment où l'on pouvait croire qu'il allait s'y heurter, et le ramena au galop auprès du marchand :

— Combien le cheval? demanda-t-il de nouveau.

— Cent piastres ou rien.

— Rien, c'est trop cher; cent piastres, ce n'est pas assez bon marché. Combien le cheval?

— Pour tout le monde, cent piastres; mais je vois, à votre manière de monter, que vous êtes un vrai cavalier. J'aime à ce que les chevaux que je vends tombent en bonnes mains; pour vous, ce sera donc quatre-vingt-dix piastres.

— J'en donne trente.

— Vous croyez sans doute que je l'ai volé?

— Je l'ignore, et du reste cela ne me regarde pas; trente piastres.

— Vous me prenez pour un enfant; sachez que je porte une culotte aussi solidement attachée que la vôtre. Croyez-vous, parce que vos habits sont en meilleur état que les miens, que vous avez le droit de me vexer en m'offrant une somme dérisoire? Je n'ai peur de personne. Sale et déchiré comme je suis, je vaux autant que le premier d'entre vous. Montez sur ce cheval, je vais monter sur l'autre, et nous saurons bien vite qui de vous ou de moi a les plus longues culottes.

— Tu parles plus qu'une pie; dis oui ou non, cela vaudra mieux que de débiter toutes ces vanteries. Trente piastres.

— C'est cela! je vais dire oui à Son Excellence, afin qu'elle aille vendre mon cheval cent piastres à dix pas

d'ici. Tenez, je vais être franc avec vous; à un cavalier de votre force, il faut une bête digne de lui, et la mienne est votre affaire. Voilà pourquoi je suis prêt à vous la céder.

Ce compliment parut toucher l'acheteur.

— Je donne quarante piastres, dit-il ; mais pas une parole de plus.

— Écoutez-moi une dernière fois, ce cheval a appartenu à Solis [1], c'est tout dire. Vous pouvez le lancer contre une diligence sans qu'il s'effraye; si vous êtes poursuivi, il saura descendre les pentes au galop et franchir les fossés. Au bruit des coups de feu, il relève la tête pour préserver son cavalier. Vous savez maintenant ce qu'est le cheval. Cinquante piastres et tout sera dit.

— Non, quarante ou adieu.

Personne ne se présentait pour renchérir et l'acheteur s'éloignait.

— Allons, cria le maquignon, prenez-le.

— Ce mors est-il bien le sien ?

— Je vous en réponds, c'est celui avec lequel il a été dressé. Vous voyez que la bride a des rondelles d'argent; elle vaut au moins dix piastres.

— Non, trois piastres.

— Soit; mais vous payerez un verre d'anisette.

Des scènes de ce genre se reproduisent au Mexique chaque fois qu'on vend un cheval.

— Il me faut un papier de vente, dit l'acheteur, après avoir essayé le mors.

— A quoi bon ? l'animal est bien à moi.

1. Bandit célèbre.

— Celui qui te l'a vendu peut l'avoir volé.

— C'est-à-dire que vous vous méfiez de moi?

— Je ne me fie à la parole de personne; je veux un papier de vente, ou il n'y a rien de conclu.

Le maquignon, après avoir haussé les épaules avec mépris, remit une piastre à un Indien, en lui disant :

— Va me chercher un papier timbré de deux réaux.

L'Indien ne tarda pas à revenir.

— Rédigez l'acte de vente, dit le maquignon, afin qu'il soit à votre goût.

— Rédige-le toi-même.

— Si je savais écrire, je ne vendrais pas de chevaux.

— Et moi, me prends-tu pour un notaire?

— Qui sait écrire ici? cria le maquignon.

L'hôte me désigna du doigt.

— Seigneur, rendez-nous ce service, et vous boirez un peu d'anisette avec nous.

Nous entrâmes dans une chambre où l'on m'apporta une vieille plume plantée dans un encrier à sec; quelques gouttes d'eau, versées dans le godet, donnèrent une encre presque blanche; mais l'hôte affirma qu'elle noircissait avec le temps et qu'il connaissait bien son encrier.

— Que faut-il écrire? demandai-je?

— Que moi, Jean-Baptiste Thomas du Cœur de Jésus, courtier de chevaux, j'ai vendu à... quel est le nom de Votre Grâce? poursuivit-il en s'adressant au nouveau propriétaire du cheval.

— Francisco Isidoro Contreras de la Luz, serviteur de toute l'honorable compagnie.

Chacun s'inclina pour remercier de cette phrase cour-

toise, tandis que le maquignon continuait sa dictée :

— J'ai vendu à don Francisco Isidoro Contreras de la Luz un cheval bai, portant sur la cuisse gauche l'empreinte du fer de l'hacienda del Valle, et je réponds de tout ce qui peut arriver.

— Signez, lui dis-je.

Il posa son chapeau sur le sol, retroussa les manches de sa chemise et traça lourdement une croix encadrée d'un parafe. Deux témoins l'imitèrent, et l'acheteur, content à peu de frais, empocha son contrat et enfourcha sa monture. Le maquignon noua les pièces d'or qu'il venait de recevoir dans un bout de la ceinture de crêpe de Chine qui lui serrait la taille.

Je me disposais à sortir, quand l'homme à la veste blanche se précipita dans ma chambre, suivi de trois compagnons qui, comme lui, portaient le costume des gens aisés de la Terre Tempérée :

— Je suis José Fernandez, serviteur de Votre Grâce, me dit-il tout essoufflé.

— C'est moi qui suis le vôtre, répondis-je, tout surpris de cette irruption.

— Caballero, excusez-moi si j'entre brusquement en matière; il s'agit d'une question de vie ou de mort, et nous venons réclamer vos bons offices au nom de l'humanité. Le frère de mon compère, ici présent, a été emmené par Cobos, qui exige une rançon de dix mille piastres, et menace de faire fusiller son prisonnier demain matin, à moins qu'on ne lui ait livré la rançon avant une certaine heure. Or, même en empruntant, il nous serait impossible de réunir cette somme d'ici à deux ou trois jours, et le temps presse.

— Je suis tout disposé à vous rendre service, messieurs, si je puis vous être utile.

— Nous allons nous mettre en route pour rejoindre le bandit (pardonnez l'expression), afin de tâcher d'obtenir un sursis; — au nom de votre mère, accompagnez-nous!

— Mais je ne possède pas la moindre influence sur Cobos; je le connais à peine, et je crains même que ma démarche ne vous soit nuisible.

— Vous êtes Européen comme lui, me dit le frère du prisonnier; de plus, vous êtes Français; il écoutera nos propositions, si vous voulez bien vous charger de les lui transmettre. C'est là tout ce que j'implore de votre bonté. Je payerai les dix mille piastres, puisqu'il le faut; seulement je ne saurais les réunir d'ici à demain, et c'est à six heures que mon frère doit être fusillé. Au nom du ciel, caballero, venez avec nous!

— Soit; mais je n'ai pas de monture.

— Qu'à cela ne tienne! cria le frère tout joyeux; nous vous en fournirons une.

Dix minutes après je galopais avec mes quatre compagnons sur les traces de Cobos.

C'est à regret que je me voyais lancé dans cette aventure. Je ne pouvais invoquer auprès du guerrillero aucun souvenir d'amitié, aucun service rendu, qui me semblât de nature à l'engager à m'écouter avec bienveillance. D'un autre côté, je me serais reproché de n'avoir pas fait ce qui dépendait de moi, lorsqu'il s'agissait de sauver la vie d'un homme. Nous galopions depuis deux heures; déjà nous avions traversé le grand ravin et nos chevaux commençaient à se fati-

guer, quand nous aperçûmes les guidons des cavaliers commandés par Cobos. Le moment critique approchait; je me décidai à traiter la question en riant et à lutter de bonne humeur avec le jovial Espagnol,

Les trompettes sonnèrent la halte, et, lorsque nous atteignîmes la tête de la petite colonne, nous trouvâmes le colonel entouré de cinq ou six officiers. Il venait de mettre pied à terre et causait avec le pauvre diable que nous voulions délivrer.

Je m'avançai le sourire aux lèvres, suivi de mes compagnons.

— Vous m'apportez les dix mille piastres? demanda le guerrillero, qui feignit de ne pas m'apercevoir.

— Pas encore, m'empressai-je de répondre, — vous les aurez bientôt; on vous supplie seulement d'accorder...

— Ah! ah! interrompit Cobos d'un ton ironique; il paraît que ces imbéciles vous ont mis à leur tête? Mon cher, de quoi diable vous mêlez-vous?

— De mon métier, répondis-je gaiement; vous avez entre les mains un malade en danger de mort, et je tiendrais à le sauver.

— Et quels sont vos pouvoirs pour cela?

— Ceux de l'humanité, répliquai-je avec force, car le regard irrité et la parole brève du guerrillero m'apprenaient qu'il fallait parler sérieusement.

— Monsieur serait-il votre compatriote, votre ami ou votre parent? reprit le colonel, en frappant légèrement l'épaule du prisonnier du bout de sa cravache.

— Vous savez bien que non; mais il est, comme vous et moi, une créature de Dieu...

Cobos, sans écouter la fin de ma phrase, se dirigea vers un des officiers de sa troupe avec lequel il échangea quelques paroles, puis revint vers moi en fouettant les touffes d'herbes. Mes compagnons, pâles et tremblants, n'osaient ouvrir la bouche.

— Le prisonnier devait subir son sort demain matin, dit le guerrillero ; grâce à votre aimable intervention, on va le fusiller sur l'heure.

— Vous n'exécuterez pas cette menace ! m'écriai-je.

— Et qui donc m'en empêchera ?

Au même instant, je me sentis saisir par plusieurs hommes qui appuyèrent le canon de leurs pistolets sur ma poitrine.

— Ne bougez pas, dit Cobos ; je ne voudrais pas qu'il vous arrivât malheur; mais les brutes qui vous tiennent vous brûleront la cervelle si vous tentez de fuir. Ce matin, je vous ai promis de vous emmener dans le cas où je vous retrouverais sur ma route, et je suis tenté d'accomplir ma promesse.

J'allais répondre.

— Pas un mot de plus ! s'écria-t-il, ou je vais ordonner à mes gens de vous bâtonner pour vous ôter à jamais l'envie de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce.

Bien que le rouge me montât au visage, je compris que ma colère ne servirait qu'à aggraver la position de celui que je voulais délivrer. Ma liberté me semblait fort compromise; car je savais que les soldats qui m'avaient saisi obéiraient sans hésiter à l'ordre de leur chef. Je me tins donc coi ; mais mon cœur battait à rompre ma poitrine, tandis qu'on se livrait en face de moi à de sinistres apprêts.

Huit hommes déchargèrent leurs armes en l'air, puis les chargèrent de nouveau, et vinrent se placer, avec celui qui les commandait, à peu de distance du prisonnier. L'un d'eux tenait sur son bras un mouchoir plié qui semblait destiné à servir de bandeau.

— Qu'avez-vous à me dire, vous autres? demanda le guerrillero en s'approchant de mes compagnons.

— Je n'ai pu trouver les dix mille piastres, répliqua le frère du prisonnier, et il m'est impossible de les réunir dans le court délai que vous avez accordé. Par l'âme de votre mère, Cobos, prenez mes biens et ceux de mon frère et rendez-lui la liberté.

— Vous moquez-vous de moi? que voulez-vous que je fasse de vos terres? C'est de l'argent qu'il me faut. Vendez vos propriétés.

— Le puis-je d'ici à demain?

— Empruntez.

— Vous savez bien qu'il faut du temps pour réunir une somme aussi forte.

— Du temps! je suis pressé; ainsi donc n'en parlons plus.

Et, avec un sang-froid qui m'épouvanta, le guerrillero ordonna à ses hommes d'apprêter leurs armes.

Frappé de terreur, le malheureux tomba à genoux.

— Grâce! grâce! s'écria-t-il, prenez tous mes biens; mais grâce de la vie!

— C'est un assassinat! criai-je.

Je faillis recevoir un coup de crosse heureusement détourné par un officier qui se tenait près de moi. Les soldats contemplaient cette scène avec une avide curiosité.

— Votre dernier mot, dit Cobos en s'adressant au frère du prisonnier.

— Je ne possède pas même trois mille piastres ! Je vous abandonne mes propriétés, que voulez-vous de plus ?

— Est-ce que je puis emporter vos propriétés à Puebla, où je dois me trouver dans trois jours?... Mais je vais vous démontrer que vous pouvez trouver la somme. Vous avez des amis, que diable ! Holà ! de l'encre et du papier.

Écrivez ce que je vais dicter, dit-il à un de ses officiers :

« Nous, soussignés, prions MM. Lopez et Cº de payer à vue à don José Maria Cobos, colonel au service du gouvernement, la somme de quinze mille piastres en or ou en argent. Nous rembourserons cette somme auxdits sieurs Lopez dans un délai de huit jours au plus. »

Messieurs, signez, continua Cobos, en présentant la plume à mes compagnons.

Ceux-ci, consternés, se parlaient à voix basse.

— Décidez-vous, cria le guerrillero en consultant sa montre ; je vous donne une minute.

Mes quatre compagnons signèrent.

— Délivrez le prisonnier, dit Cobos à ses soldats, et à cheval !

On releva le malheureux, qui était resté agenouillé pendant toute cette scène.

— Ses cheveux ont blanchi, s'écria le frère.

— Bah ! il n'a qu'à les faire teindre. Sans rancune et au revoir ! répliqua le chef. — Merci, mon cher, ajouta-

t-il en s'adressant à moi; c'est à vous que je dois de posséder cinq mille piastres de plus. Ils n'auraient jamais osé venir me trouver seuls... En selle, en selle, mes enfants! Il y aura double paye demain.

— Vive Cobos! vive la religion! Meurent les traîtres! hurlèrent les cavaliers.

Mes quatre compagnons s'éloignaient à toute bride, emmenant leur ami monté sur le cheval qu'ils m'avaient prêté.

— Bon! m'écriai-je naïvement, comment partirai-je!

Cobos se mit à rire de si bon cœur que je l'imitai.

— Mon cher, je vous le répète, vous ne connaissez pas les Mexicains. Ces gaillards ne songent pas plus à vous que si vous n'existiez pas. Bon voyage! Ils me laissent quinze mille de leurs plumes, au lieu des dix mille que je leur demandais. Nous sommes plus près d'Orizava que de Coscomatepec; accompagnez-moi. Je vais vous prêter un cheval, et j'espère que la leçon vous profitera.

— Vous pensez donc que Lopez payera le mandat que vous avez en main?

— Sans observation. J'aurais même dû leur demander vingt mille piastres. Oui, j'ai été bien sot de les laisser quittes à si bon marché.

La troupe se disposait à partir.

— Après tout, dit le guerrillero, je vous dois un dédommagement; ce matin, vous m'avez demandé la liberté d'un homme; désignez-moi celui auquel vous vous intéressez.

Je n'eus pas de peine à retrouver mon Indien, qu'on débarrassa de ses liens.

— Sauve-toi, canaille ! lui dit Cobos en le gratifiant d'un coup de cravache, et ne te laisse pas reprendre.

Cette grâce inespérée me consola de mon voyage forcé à Orizava ; — je n'avais pas complétement perdu ma journée.

VII

UN COMBAT DE COQS

¿ Quien es ella?

Entre Orizava et le village d'Aculcingo s'étend une ferme considérable nommée Tecamaluca, dont le propriétaire m'avait engagé plusieurs fois à lui rendre visite. Comme il me promettait une ample récolte d'insectes dans une forêt exploitée par les Indiens pour les besoins d'une scierie mécanique, j'acceptai un jour son offre. Bien que don Antonio — ainsi se nommait mon hôte futur — eût mis à ma disposition ses chevaux et sa calèche, je me décidai à franchir à pied la distance qui me séparait de son domaine. La route que je devais suivre sépare brusquement la Terre Tempérée de la Terre Froide, et je désirais juger de la différence de climat et de végétation qui marque le passage d'une zone à l'autre.

Je partis un matin, à cinq heures, accompagné d'un Indien chargé de provisions. Je n'avais guère plus de quatre lieues à franchir; mais, grâce à mes allures de

collectionneur, il m'arrivait sans cesse de dévier de la ligne droite, si bien qu'à la fin d'une journée de marche je me trouvais souvent plus éloigné du but de mon voyage qu'au moment du départ. A l'encontre de la plupart des touristes, je préfère, aux routes banales que tout le monde a parcourues, une voie à peine tracée ; je m'aventure d'autant plus volontiers dans un sentier, qu'il me paraît plus sauvage. J'impose alors silence à ma raison, qui me rappelle plus d'une nuit passée à la belle étoile, et je me dirige vers l'inconnu avec un sentiment de satisfaction qui m'a valu de rudes mécomptes sans jamais me corriger.

D'Orizava au village de l'Ingenio, que je devais traverser, la distance est d'environ une lieue et demie. Je tournai la montagne du Borrego pour m'engager dans une gorge semée de maïs et de tabac. Bientôt je longeai le Saint-Christophe, un des contre-forts de la Cordillère ; puis, quittant la grande route, je suivis les sinuosités de la rivière, que je franchis sur deux troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre. Cette première déviation de la ligne droite me porta bonheur; je tombai dans un champ fraîchement labouré, où six monticules couverts de taillis attirèrent aussitôt mon attention. M'ouvrant un passage à travers les broussailles, je gravis jusqu'au sommet du plus élevé. Là, je fus récompensé de ma peine par une perspective splendide. Après avoir admiré le paysage, je concentrai mes regards sur les collines symétriques qui se dressaient autour de la plaine. Évidemment, ces hauteurs artificielles avaient autrefois servi à protéger un village aztèque. Du pied de la montagne à la rivière, le terrain allait s'abaissant,

et je comptai cinq immenses degrés taillés de main d'homme sur une longueur d'un demi-kilomètre. Descendu de mon observatoire, j'eus la satisfaction de recueillir, dans un sillon récemment ouvert, quelques débris d'obsidienne et de poteries antiques; mais, n'ayant ni le temps ni les moyens de me livrer à des recherches archéologiques, je m'éloignai, non sans jeter un coup d'œil de regret sur ce champ qui eût mérité d'être fouillé.

Tous les bestiaux qui se consomment dans la Terre Tempérée sont amenés des savanes. J'atteignis une prairie où paissait un troupeau de taureaux sauvages. L'inquiétude des animaux, leurs regards farouches, leurs bonds désordonnés annonçaient des nouveaux venus. Il s'agissait de traverser le pâturage; à la vue des hôtes formidables qui le peuplaient, je m'assis au bord d'un fossé pour réfléchir. Trois alternatives s'offraient à moi : continuer à côtoyer la rivière, longer le fossé jusqu'à la montagne, ou rétrograder. Le premier de ces partis présentait un certain danger, mais les deux autres m'auraient fait perdre une heure. A ce moment, je l'avoue, je me désolai d'être à pied. Enfin je coupai court à mes regrets tardifs en sautant pardessus le fossé. Mon Indien me suivit en marmottant :

— Ils vont nous mettre en morceaux.

Des buissons abritèrent nos premiers pas. Les taureaux continuèrent à paître sans s'occuper de nous. A moitié chemin, mon compagnon me pria de rattacher la courroie qui soutenait sur ses épaules la corbeille aux provisions. Rassurés par la contenance de nos hôtes, nous nous arrêtâmes. Quand nous reprîmes notre

marche, les taureaux nous observaient, et l'Indien répéta :

— Ils vont nous mettre en morceaux.

En effet, les deux cents animaux commençaient à s'avancer dans notre direction de tous les points de la prairie. Leur allure n'avait rien d'hostile ; mais nous savions que s'il prenait fantaisie à un seul d'entre eux de fondre sur nous, toute la bande s'empresserait de l'imiter. Le cercle périlleux se rétrécit peu à peu ; bientôt il fallut marcher en frôlant ces mufles baveux, sous ces regards stupides, à portée de ces cornes redoutables. Nous nous gardâmes bien de prendre la fuite : c'eût été courir à une mort certaine. Au moment de franchir le petit ravin qui devait nous mettre à l'abri, je ne sais quelle panique s'empara de nous et nous précipita dans le fossé. Les provisions souffrirent un peu de cette hâte inopportune, mais nous continuâmes notre route sains et saufs.

Au delà de la savane, nous rejoignîmes la rivière de l'Ingenio, et j'admirai au passage ses flots clairs, qui couraient tantôt en larges nappes, tantôt se brisaient en bouillonnant sur des roches couvertes de plantes. Parfois les arbres allongeaient leurs branches d'une rive à l'autre et les entremêlaient de façon à former des berceaux fleuris où une colonie de martins-pêcheurs semblait avoir élu domicile. Le soleil, pénétrant par échappées et comme à l'improviste sous ces ombrages, découpait sur l'onde des cercles lumineux, au milieu desquels tournoyaient sans cesse des myriades d'araignées aquatiques.

Les détours de la rivière nous ramenèrent au pied du

Saint-Cristóphe, sous une muraille calcaire haute de plus de trois cents mètres et taillée à pic. Des milliers de martinets au plumage brun avaient construit leurs nids sur la paroi verticale, mais pleine d'aspérités, de ce mur naturel, et ces gentils oiseaux peuplaient l'air au-dessus de nos têtes. Un sentier de chèvres, que suivent les Indiens d'Cluapam pour se rendre dans la vallée, s'offrit à nous. Il nous fallut monter, descendre, tourner des blocs, ramper, nous suspendre aux flancs de la montagne. Le point culminant de la route atteint, nous fîmes halte pour reprendre haleine. Mon compagnon, peu amoureux du pittoresque, se coucha sans façon, et je dus jouir seul du merveilleux panorama qui se déroulait devant moi.

A ma gauche, presque à mes pieds, brillaient les toits rouges du petit village de l'Ingenio; au delà, on n'apercevait que de vastes plaines nues, des montagnes sans verdure, des arbustes épineux, un sol poudreux et blanchâtre. Çà et là des champs d'orge, de luzerne, des semis de fèves et de pois chiches. A ma droite, au contraire, des hauteurs boisées au pied desquelles mûrissaient des plantations de canne à sucre, de caféiers, d'orangers et de bananiers. D'un côté la Terre Froide, de l'autre la Terre Tempérée. En aucun lieu du monde, je crois, on ne rencontrera un semblable contraste. Sur le même sol, sous le même ciel, on embrasse d'un seul regard les productions de l'Europe et celles des Tropiques, que sépare une ligne invisible tracée entre deux collines.

Je voulus continuer mon ascension; mais comme mon Indien aurait eu de la peine à me suivre parmi les

broussailles avec sa charge, je lui ordonnai de se rendre directement au village, tandis qu'en franchissant la montagne, je devais arriver un peu plus tard au même but. Je m'engageai dans un de ces sillons que creusent les bûcherons, afin d'amener rapidement dans la plaine les arbres qu'ils abattent au sommet de la montagne. Les troncs séculaires, dépouillés de leurs branches et lancés sur la pente rapide, glissent, bondissent, déchirent le sol, rebondissent encore, entraînent tout ce qu'ils atteignent, puis s'abattent dans la vallée en réveillant mille échos. Par bonheur, les haches se reposaient ce jour-là. Le visage penché à un demi-pied du sol, tant la côte est roide, m'accrochant aux lianes, aux arbustes, aux herbes, je montai pendant une heure sans regarder en arrière. J'atteignis enfin une crête; là, je m'étendis tout essoufflé sur un épais gazon, en face d'une forêt obscure, au delà de laquelle se dressait une hauteur aussi droite que la cime que je venais de gravir.

Quand je me retournai pour jouir du coup d'œil, je fus émerveillé du spectacle qui se présenta à moi. Le Borrego et l'Escamela, ces montagnes dont les masses énormes dominent Orizava, m'apparaissaient comme deux collines de hauteur médiocre. La ville elle-même ne semblait plus qu'un point blanchâtre, et ce fut en vain que je cherchai l'Ingenio. Le paysage, si familier à mes yeux, s'était modifié au point que j'avais peine à m'orienter. Villages, bois, plaines, lagunes, se confondaient. Quoi! me disais-je, ce torrent dont le fracas assourdit, dont les flots furieux entraînent et brisent les rochers, ce torrent profond, tumultueux, qui couvre

de son bruit la voix humaine, c'est cette ligne blanche, déliée comme un fil, qui brille au soleil par intervalles, et que l'œil distinguerait à peine s'il ne savait qu'il existe! Cette vaste plaine, que je viens de traverser, n'est plus qu'un parallélogramme irrégulier, terne, verdâtre, qu'on pourrait prendre pour un immense marécage. Et ce point grisâtre, c'est une ville! Une ville dont les vingt dômes et les douze tourelles étonnent le voyageur. Quoi! dans ce point à peine perceptible vingt mille créatures humaines pensent, s'agitent, travaillent, souffrent, luttent d'orgueil et d'insolence. O misère!...

Je me retourne vers la forêt, où je m'avance à l'ombre des grands arbres. Une compagnie de toucans se lève à mon approche; je la poursuis en vain, elle disparaît, tandis que je me débats dans un fouillis de broussailles. Au moment où je m'arrête pour reprendre haleine, d'invisibles *chibicoyos* (espèce de poule) lancent leurs cris provocateurs. J'essaye de me rapprocher sans bruit; mais les lianes qu'il me faut couper agitent le feuillage, les branches auxquelles je me cramponne se brisent et le gibier s'éloigne. A peine suis-je assis de nouveau que des gloussements m'annoncent le voisinage d'une bande de dindons sauvages; me voilà rampant, l'œil au guet, le doigt sur la détente de mon fusil. Le coup part, il se fait un grand silence, et je reste seul.

Je suis au fond d'un ravin, presque dans l'obscurité. Le sol est humide; pas de sentier, pas de traces humaines. Armé de mon machete, je frappe à droite et à gauche, mutilant les arbres, tranchant des ceps qui

laissent suinter une sève laiteuse ou une eau limpide. Des broméliacées croissent en parasites, leurs feuilles engaînées forment une coupe naturelle presque toujours pleine d'une rosée claire, fraîche, d'une saveur particulière, je les incline sans les arracher, — car un autre voyageur peut passer par là, — et bientôt je bois à loisir cette épargne du désert. Je trouve un arbre mort dont je soulève l'écorce; je vois s'enfuir une couleuvre; cinq ou six scorpions me présentent le dard venimeux qui termine leur queue. Sans répondre à leur politesse, je m'empare de plusieurs salamandres qui cherchent à se dérober; je saisis de beaux carabiques et de gros staphylins, et enfin, à ma grande joie, je découvre deux hémiptères émaillés d'or, d'argent, d'émeraude, véritables pierres précieuses, qui malheureusement perdront leur éclat avec la vie. Le tronc bien exploré et satisfait de mes trouvailles, je m'étends sur les feuilles, je chante pour éveiller l'écho. Le monde s'étend à mes pieds; je suis seul, je suis fier, je suis maître, je suis roi!

Soudain un épouvantable fracas vient troubler mon royaume: les branches craquent, les pierres roulent, le sol retentit. J'avise un arbre colossal renversé de la veille peut-être; je me hisse sur le tronc, je m'accroupis entre les branches, je me cache sous les feuilles de ce blockhaus improvisé. Mon fusil est armé, mon coutelas est à ma portée. J'attends. L'homme triomphant de tout à l'heure, le roi de la création ne parait plus aussi orgueilleux. Si un animal inconnu allait surgir, un monstre de la taille d'un éléphant, une chimère, un crocodile ailé, un mastodonte? Ah! ce n'est qu'une

bande de sangliers. Ils sont plus de cent; pour peu qu'ils m'aperçoivent, quelle lutte! La troupe passe le grouin en l'air; si elle a vu le chasseur, elle le méprise, je n'ose dire qu'elle le fuit. Le roi de la création respire librement, abandonne son abri et chante de nouveau. Il a eu peur; oui, il a eu peur de l'inconnu. Celui qui nierait cette sensation désagréable ne prouverait pas sa bravoure, il prouverait qu'il n'a jamais pénétré dans une forêt vierge.

Je tente de gravir la seconde assise du Saint-Christophe; la nature tropicale disparaît. Je marche sous l'ombre des pins; les feuilles, fines aiguilles répandues sur le sol, rendent mon ascension très-pénible. Pour quatre pas en avant, j'en fais trois en arrière; je glisse, je tombe, je me relève pour tomber de nouveau. Plus d'oiseaux, plus d'insectes, plus de lianes, — un silence solennel. La pente devient si roide qu'il me faut louvoyer à l'instar des navires, c'est-à-dire m'avancer obliquement de gauche à droite et de droite à gauche. Enfin une éclaircie me laisse voir le ciel, je touche au but de mon voyage vertical. Je me hisse sur des roches démesurées, — quel spectacle!

Ici il faut renoncer à peindre. Le Borrego et l'Escamela ont disparu; d'autres montagnes lointaines se sont rapprochées et semblent occuper leur place. Où suis-je? j'ai peine à m'orienter. Vu d'en bas, le Saint-Christophe affectait la forme d'une pyramide légèrement tronquée, soutenue par trois contre-forts d'une seule venue. Du haut de mon observatoire, mes regards se perdent sur des sommets et dans des vallées dont je ne soupçonnais pas l'existence. Le vent s'élève, souffle

entre les branches des sapins dont les feuilles frémissantes produisent un bruit qui imite à s'y méprendre celui de la mer. Bercé par cette grave harmonie qui m'attriste sans me déplaire, j'oublie que les heures s'écoulent.

Des tiraillements d'estomac me rappellent que je n'ai pas déjeuné. Je rentre dans la forêt. Si mon ascension a été trop lente, je pourrais maintenant me plaindre de la rapidité de la descente; je cours malgré moi, je trébuche, je roule sur une pente dangereuse. De temps à autre, je m'assieds sur le sol et grâce aux aiguilles de pins je chemine comme sur une montagne russe; mais le fond de mon pantalon se fatigue de cette allure à laquelle je suis bientôt contraint de renoncer; par bonheur, la végétation se transforme.

Je ne sais plus où je suis. Il me semble pourtant difficile de m'égarer; je dois descendre, toujours descendre, afin de rencontrer le village. Je me croise avec une biche accompagnée de son faon; mon fusil est chargé de cendrée; je ne veux pas blesser inutilement la pauvre mère. Une bande d'écureuils vient me narguer; cette fois je me mets en chasse. Sautant de branche en branche, les agiles rongeurs m'obligent à faire cent détours. J'en tue un et je renonce à courir davantage. Il me faut arriver au plus vite au bas de la montagne; car si l'obscurité me surprend sur cette pente, il me deviendra impossible d'y cheminer. Une heure plus tôt, j'aurais eu le temps d'allumer du feu, de dépouiller mon écureuil, de le rôtir. Ces pensées culinaires, qui ne me sont pas habituelles, me prouvent que la complaisance de mon estomac est à bout.

Les arbres s'espacent; je crois entrevoir la plaine. Hélas! ce n'est qu'un leurre. Je débouche dans un étroit vallon; je monte encore, en suivant autant que possible la ligne droite; nouvelle descente, nouvelle montée, nouvelle déception; je m'arrête un peu inquiet, presque découragé. Autour de moi se dressent des coteaux boisés et fleuris. Rien ne m'indique la présence de l'immense vallée qui se trouve au delà de l'Ingenio. Je suis égaré. Je regarde à mes pieds; les branches sèches abondent; je possède un bon briquet, mon écureuil est gras : il n'y a pas lieu de me désespérer.

J'allume un cigare, véritable calumet du conseil. Tout à coup j'entends aboyer un chien, et je me remets en marche dans la direction de ce bruit, qui indique le voisinage d'une habitation humaine. Je débouche sur un terrain nettoyé par le feu de toute végétation et suspendu sur un abîme. Cinq ou six enfants nus prennent la fuite à mon approche. Au lieu de les effrayer en les poursuivant, je m'assieds et je les appelle; un garçon d'une dizaine d'années décrit autour de moi des cercles dont il rétrécit graduellement la circonférence. Il arrive enfin à ma portée, et, par pudeur sans doute, se croise les bras derrière le dos.

— De quel côté se trouve l'Ingenio? lui demandai-je.

— Je ne sais pas.

— Diable!... Et Orizava!

— Je ne sais pas.

— Et Uluapam? repris-je avec hésitation.

— Là-bas, de l'autre côté de la montagne.

— Tu te trompes. C'est impossible!

Une Indienne, qui semble surgir de terre, mais qui

en réalité se tenait accroupie sous un énorme bloc de grès, confirme l'assertion de son fils, et je suis bien forcé de reconnaître que les écureuils m'ont fait courir plus que je ne croyais. La matrone, prenant en pitié mon embarras, m'offre pour guide le jeune singe qui avait gambadé autour de moi. J'accepte, et il me mène à travers un dédale d'arbres renversés. Au sortir de la forêt, je me trouve au sommet d'une muraille de roches; en bas, à mes pieds, comme au fond d'un puits, j'aperçois l'église et les cabanes d'Uluapam ; mais comment y arriver ?

— Où est donc le sentier? demandai-je à mon guide.

— Tu es dessus.

— Ah! c'est là le sentier?

— En une demi-heure tu seras au village.

— Hum! Peut-être avant, surtout si le pied me manque.

Je congédie mon guide et je commence à descendre l'escalier naturel qui conduit à la plaine. Souvent, d'une marche à l'autre, il y a deux ou trois mètres de hauteur. Je me tire assez bien des mauvais pas; mais j'ai pris une fausse direction : me voici sur une roche qui surplombe, impossible d'aller plus loin. La nuit approche; il me faut remonter, chercher, au risque de m'égarer encore. Je tâte de nouveau mon écureuil.

Un vaste foyer qu'on allume dans la plaine vient m'éclairer comme à souhait, et, sautant de rocher en rocher, j'arrive enfin dans la vallée que je n'espérais revoir que le lendemain. Je m'oriente et je calcule que je dois être à environ deux kilomètres de l'Ingenio. Je me dirige du côté du foyer dont la clarté m'a si bien

servi. Je m'approche de cinq ou six gaillards qui, enveloppés dans leurs *sarapés* et le cigare à la bouche, se chauffent à qui mieux mieux. Je sollicite une place qui m'est gracieusement accordée; puis, séduit par l'exemple, je présente mes mains à la flamme.

On place devant moi une calebasse pleine de riz, on me fait même les honneurs d'une cuiller en bois. En dévorant ma portion, je m'aperçois que le riz recouvre des boulettes de viande séchée au soleil, le tout assaisonné d'oignons et de tomates. Ce mets me parait si succulent, que je m'étonne de n'en avoir jamais mangé en France. Mes compatriotes ne seraient-ils pas les premiers cuisiniers du monde, ainsi que le prétendent les Anglais? On me sert une tasse de café noir, non pas une demi-tasse, ce qui me parait une heureuse innovation. On me comble en me passant une gourde remplie d'eau-de-vie de canne. J'allume une cigarette pour mieux savourer ce breuvage sucré à la cassonade, et, l'estomac libre de soucis, je me chauffe en vrai Mexicain, bien que le thermomètre marque 22° Réaumur.

O sainte hospitalité! je me suis présenté couvert de poussière et mal vêtu, personne ne m'a interrogé; on ignore d'où je viens, où je vais, qui je suis. Personne ne m'a demandé si j'avais faim ou soif; mais on m'a servi un copieux repas: je n'ai plus qu'à saluer mes compagnons d'un « Dieu vous le rende; » ils me souhaiteront un bon voyage et tout sera dit. Une fois, je remerciai avec tant d'effusion ceux qui m'avaient admis à leur table, que ma reconnaissance leur parut exagérée :

— Quoi! dirent-ils, tant de politesses pour une chose si simple? N'en ferait-on pas autant pour nous dans votre pays?

Hélas! je n'ai pas voulu leur répondre que non; je n'ai pas osé avouer que la civilisation, qui devrait rendre l'homme plus secourable, lui crée tant de besoins factices, qu'il devient jaloux, envieux, égoïste, et que ceux que nous traitons de sauvages sont les derniers des montagnards écossais.

Mes hôtes étaient des muletiers revenant de Campêche avec des balles de cacao qu'ils transportaient dans la Terre Froide, au delà de Mexico. Ils cheminaient depuis quatre-vingt-dix jours, et il leur fallait encore deux mois pour atteindre le but de leur voyage. C'est une rude existence que celle du muletier mexicain, et, en plus d'une occasion, j'ai admiré la force et l'énergie que déploient, pour un modique salaire, ces hommes aussi probes que vigoureux.

Mes hôtes sont une vingtaine pour équiper et conduire environ cent cinquante mules. Dès trois heures du matin, ils doivent être debout. Les bâts mexicains n'ont ni crochets, ni supports; et c'est à l'aide de cordes en fil d'aloès que les muletiers assujettissent dans un équilibre parfait, de chaque côté de l'animal, deux colis pesant ensemble quatre cents livres. Il leur faut se hâter; car les mules, une fois chargées, supportent impatiemment l'immobilité. Elles s'agitent, soufflent, se fatiguent, se renversent sur le sol, et le travail est à recommencer. A cinq heures, au plus tard, l'ordre de départ est donné. Un homme, un enfant le plus souvent, enfourche à poil un cheval ventru, et mène en

laisse une vieille jument qui porte une clochette suspendue à son cou. Les mules dressent l'oreille et s'ébranlent; les plus ardentes cheminent près de la jument, sans jamais la dépasser. Les muletiers sont déjà en selle et galopent sans cesse sur les flancs de la caravane, prêts à soutenir les animaux qui fléchissent, à redresser les ballots qui perdent l'équilibre. De loin en loin, un homme à pied, armé d'un bâton, jure, siffle, excite les mules en les interpellant par leur nom, car toutes ont leur nom emprunté d'ordinaire à leurs défauts ou à leurs qualités. Quand un des animaux s'écarte de la route ou s'approche trop d'une de ses compagnes, le bâton vole, s'abat avec précision sur la croupe du récalcitrant, et l'oblige à dévier. S'il est trop tard, si les ballots se sont heurtés et déplacés, deux des conducteurs mettent pied à terre, posent leur fouet terminé par un bandeau de cuir sur les yeux de la mule qui, sans cette précaution, ne consentirait pas à s'arrêter. Le désordre réparé, la bête, saisie d'une soudaine ardeur, s'avance à grands pas, et ne reprend son allure habituelle qu'après avoir reconquis son rang dans la procession. Une douzaine de mulets de rechange gambadent à droite et à gauche; en arrière, cinq ou six autres cheminent humblement, accablés sous le poids des provisions et des ustensiles de cuisine. Le majordome et ses deux *caporales*, montés sur des chevaux fringants et richement caparaçonnés, ferment la marche. Le premier commande en maître, ses deux compagnons lui servent d'aides de camp.

L'étape ordinaire des mules varie de cinq à six lieues. Aussitôt qu'on approche de l'endroit désigné

pour le campement, le cuisinier pousse son équipage en avant. Il faut, lorsque la caravane le rejoindra, que son foyer flambe, que le contenu de sa marmite soit en ébullition, que les tortilles soient préparées. La jument s'arrête enfin ; les animaux se groupent autour d'elle et on leur enlève leurs bâts pour les mener à l'abreuvoir le plus proche. Pendant ce temps, des muletiers fichent des pieux en terre, dressent une auge immense à l'aide d'un tissu de fils de maguey, et la remplissent de grains de maïs. Les mules reviennent en sautant, en se roulant sur le sol, et chacune d'elles prend sa place accoutumée devant le râtelier improvisé. Ces cent cinquante mâchoires, broyant avec entrain les durs épis du blé de Turquie, produisent un vacarme assourdissant. Enfin, quand l'auge reste vide, la sonnette retentit de nouveau ; quatre ou cinq cavaliers, armés de lances de bois, sautent en selle et entraînent les mules dans la savane où elles doivent paître jusqu'au matin. Les gardiens seront relevés de deux heures en deux heures; malheur à eux si une bête s'égare : au lieu de goûter un repos nécessaire après une journée de fatigue, leur nuit se passera à galoper pour la retrouver. Durant la saison sèche, les muletiers ont à braver le soleil et la poussière, c'est le bon temps. Mais quand viennent les pluies, lorsque les routes sont inondées, les mules enfoncent jusqu'au poitrail dans la boue, et il faut sans cesse mettre pied à terre pour les dégager.

Mes hôtes me racontent le voyage qu'ils viennent d'accomplir ; ils sont heureux, les voilà hors du désert. Désormais ils chemineront sur une grande route, se

croiseront avec d'autres caravanes, et chaque pas les rapprochera de leur famille. En somme, c'est une vie aventureuse que la leur, une vie pleine d'incidents, de dangers et d'imprévu, qui exige avant tout bon pied et bon œil.

Un homme vêtu d'une veste et d'un pantalon de mérinos bleu clair brodés d'argent arrive à toute bride près du bivouac et interrompt la conversation. Tous les assistants se lèvent. C'est le majordome. Il me salue courtoisement et jette son large chapeau sur le gazon. Je vois alors un homme d'une trentaine d'années, au teint d'un brun pâle, aux yeux noirs et vifs, aux manières avenantes. Sans s'inquiéter de savoir pourquoi ou comment je me trouve à son campement, il commence par s'informer si on m'a offert à souper, et, en dépit de mes affirmations, il m'oblige presque à goûter aux plats qu'on lui a réservés, et à tremper mes lèvres dans son verre.

Tout à coup, d'un léger chariot fermé qu'on a dételé à peu de distance, descend une jeune femme dont le costume et la tournure me rappellent les *chinas* de Puebla. Son jupon court laisse apercevoir ses jambes nues et ses petits pieds enfermés dans des bottines de satin blanc. Elle s'avance sans écharpe, les épaules et les bras découverts. Sa gorge, un peu trop forte, se dessine sous sa chemisette ornée de dentelles ; ses cheveux noirs forment autour de son front un bandeau natté sur lequel se détachent deux papillons en filigrane d'argent d'un travail fort curieux. Quand elle arriva près de moi, je remarquai qu'une cicatrice courait le long de sa joue gauche et qu'il ne lui restait qu'un œil.

— Je m'étais endormie, dit-elle en s'étirant sans façon avec de gracieux mouvements de hanches et d'épaules.

Puis elle s'accroupit sur une natte de jonc en ramenant ses jambes sous son jupon, qui ne laissa que ses pieds à découvert.

Elle avait dû être très-belle; mais la perte d'un œil suffit pour défigurer le plus charmant visage. Lorsque la jeune femme détournait la tête et ne montrait que son profil, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer; dès que je la contemplais de face, cette cicatrice allant du front au menton et cette paupière close me causaient au contraire une impression pénible. L'éclat de ce grand œil noir, mobile, sombre, unique, m'inquiétait comme une chose étrange et surnaturelle.

Don Manuel — c'était le nom du majordome — m'apprit que le lendemain, jour de fête nationale, ses mules se reposeraient. Il se trouvait heureux de cette circonstance; car, passionné pour les combats de coqs au point de voyager avec une cage pleine de ces oiseaux, il venait d'accepter un tournoi que lui avait proposé un Espagnol établi à l'Ingenio, et qui possédait un *gallo* vainqueur de je ne sais combien d'adversaires. Don Manuel, de son côté, avait payé trois cents francs un coq non moins célèbre. C'était le lendemain, à trois heures, qu'on devait mettre aux prises les deux antagonistes; l'enjeu équivalait à cinq mille francs de notre monnaie, et je n'eus pas le courage de refuser l'invitation de mon hôte qui désirait me voir assister à la victoire de son champion.

La nuit s'avançait; la conversation, bien qu'elle

roulât sur le passe-temps favori de mes compagnons, devenait languissante. J'allais faire valoir mes courses de la journée pour m'éloigner de quelques pas et choisir ma couche, quand un cavalier arrivant au galop mit pied à terre près du foyer.

Le nouveau venu portait aussi le costume des majordomes de muletiers : large chapeau garni de torsades d'or, veste de cuir galonnée, caleçon blanc, pantalon ouvert sur les côtés; puis, sur toutes les coutures des pièces d'argent en guise de boutons. Détachant le lazo de son cheval et marchant sur la pointe des pieds, à cause de la longueur démesurée de ses éperons, le cavalier s'approcha de nous. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, brun de peau, aux traits assez réguliers, et ayant grand air sous son gracieux costume, en dépit de sa barbe inculte.

— Bonsoir, Andrea, dit-il en se tournant d'abord vers la jeune femme, et d'une voix dont le timbre sardonique me déplut.

Andrea tressaillit et sembla vouloir se lever; son œil grand ouvert se fixa sur l'étranger; puis elle le ferma lentement sans baisser la tête et sans répondre.

— Bonsoir, Manuel, reprit le cavalier.

Mon hôte, lui aussi, paraissait troublé. Il pâlit, et ce fut d'une voix sourde qu'il répliqua :

— Bonsoir, Cayetano.

— Vous ne m'attendiez pas?

— J'espérais que nous ne nous reverrions jamais.

— Je l'espérais aussi; mais le hasard vous a fait passer devant moi ce soir et je me suis décidé à vous rejoindre.

— Que voulez-vous ?

— Laissez-moi emmener Andrea.

— Andrea est libre, répondit Manuel.

La jeune femme se cachait la tête entre les mains et sanglotait.

— J'ai eu tort, reprit Cayetano en se dirigeant vers elle ; j'avais promis de t'épouser ; viens, il est encore temps de tout réparer. Je t'aime plus que jamais ; tu seras ma femme.

— Tu oublies qu'il y a du sang entre nous.

— Ton frère m'a pardonné en expirant, et il a fait jurer à Manuel de ne jamais le venger.

— Sans ce serment, murmura don Manuel, il y a longtemps que tu n'existerais plus.

— Retire-toi, reprit Andrea, ta présence m'est odieuse.

— Tu aimes Manuel ?

— Je me souviens que tu es le meurtrier de mon frère et que tu m'as déshonorée.

— Ton frère m'a pardonné, et j'ai demandé cent messes pour le repos de son âme. Oublions le passé. J'ai eu tort, je ne puis rien dire de plus. Quand je t'enlevai de chez ton père, il y a un an, je désirais t'épouser, j'en prends Dieu à témoin. Ton frère m'a follement provoqué, il a voulu me contraindre, je me suis révolté...

— Et tu l'as assassiné, interrompit Manuel ; il t'offrait le combat, tu l'as frappé à l'improviste.

— Il m'injuriait ? Que ne me laissait-il parler ?

— Andrea est aujourd'hui sous ma protection, et si j'ai juré de ne point venger son frère, j'ai aussi promis

de la reconduire chez ses parents. Nous ne devions plus nous revoir, tes mules avaient cinq jours d'avance sur les miennes, comment te trouves-tu ici ?

— Parce que j'aime Andrea et que je veux l'emmener.

— Jamais je ne te suivrai ! s'écria la jeune femme avec une énergie sauvage.

— Tu aimes Manuel ? il t'aime ?

— Il ne m'aimait pas quand j'étais belle, avant que tu m'eusses défigurée.

— Défigurée ! mais je t'aime ainsi, moi ! Tu étais trop belle, je ne voulais pas que tu pusses plaire à d'autres.

Manuel se leva.

— Veux-tu l'accompagner ? demanda-t-il à Andrea.

— Non.

— Tu l'as aimé ; réfléchis.

— Je le hais.

— Retire-toi, dit Manuel en se tournant vers Cayetano.

Celui-ci jeta autour de lui des regards inquiets, me considéra avec attention, puis sembla compter le nombre des muletiers endormis à quelques pas du foyer.

— Vous vous aimez, dit-il en enveloppant les deux jeunes gens d'un regard haineux.

— Que t'importe ? répliqua son rival.

Ce fut en reculant avec lenteur et circonspection, que Cayetano se rapprocha de son cheval. Il enroula convulsivement son lazo et sauta en selle.

— Andrea, je t'en prie, viens.

La jeune femme, sans daigner répondre, me salua

de la main et regagna le chariot qui lui avait servi d'abri.

Tandis que je m'étendais en dehors des lueurs du foyer qui s'éteignait et près duquel don Manuel se tenait debout, Cayetano fit pirouetter son cheval et disparut.

Tout à coup une détonation retentit; les dormeurs dressèrent instinctivement la tête. — Une seconde balle éparpilla les cendres du feu du bivouac.

— Le lâche! s'écria mon hôte en s'élançant du côté des chevaux.

Les muletiers se levèrent avec l'agilité d'hommes accoutumés aux surprises nocturnes. Le majordome, réfléchissant sans doute que son ennemi aurait le temps de fuir avant qu'il eût sellé sa monture, et que l'obscurité rendrait toute poursuite inutile, ordonna à chacun de regagner sa couche d'herbes sèches. Les muletiers, ne sachant rien de ce qui s'était passé, obéirent docilement, et, grâce à la fatigue, je m'endormis; mais mon sommeil fut troublé à plusieurs reprises par le bruit d'un coup de feu imaginaire.

Je m'éveillai avant le jour, trempé de rosée et grelottant. Le foyer flambait déjà, et un muletier confectionnait d'épaisses galettes de maïs. Je lui demandai l'heure; il regarda le ciel avec attention, et sa réponse se trouva d'accord avec ma montre, dont l'aiguille marquait quatre heures.

Quand mes habits furent secs, je me rendis près d'un autre feu de bois pour assister au pansage des mules. Le *caporal* les faisait défiler l'une après l'autre, leur tâtait l'échine et les jambes, puis ordonnait d'entraver

celles qui ne lui paraissaient pas en bon état, afin de les examiner de nouveau au grand jour. On frottait les unes avec de l'onguent et les autres avec de l'essence de térébenthine. L'inspection terminée, les muletiers vinrent se grouper autour du bivouac, et le chef accorda à certains d'entre eux une journée de congé pour se rendre au village. La question d'argent souleva de longs débats; chaque individu, bien que déjà considérablement endetté, réclamait une nouvelle avance. Après avoir désespéré tous ses subordonnés par des refus émaillés de jurons et d'épithètes saugrenues, le *caporal* concéda une somme de quatre réaux par tête, en protestant (mais en vain, je crois,) qu'il ne se laisserait plus attendrir.

Une lueur d'abord incertaine me permit de reconnaître que j'étais dans un étroit vallon, dominé par de hautes montagnes. Selon l'expression d'un muletier, il fit d'abord jour dans le ciel. Ce ne fut que graduellement que le paysage s'éclaira. Les crêtes, du côté du levant, se découpèrent en noir sur un fond rose, tandis que dans la direction opposée les hauteurs prenaient des teintes rosées, et que le ciel restait sombre. Ce contraste, qui ne dura qu'un instant, était si remarquable, que mes rudes compagnons s'en émerveillèrent et m'en demandèrent la cause. Un d'eux interrompit assez cavalièrement mon explication, en disant :

— A quoi bon tant de paroles ! Le ciel est rose, noir ou bleu, selon que Dieu le commande.

Oh ! la foi !

Nous fûmes enveloppés à l'improviste par un brouil-

lard humide, abondante rosée des matinées tropicales comparables à nos ondées européennes qui tombent sans que le soleil cesse de briller. Une bande de vautours noirs planait au-dessus de nous, et j'examinai pendant longtemps le vol majestueux de ces oiseaux de proie, qu'on rencontre au Mexique sous toutes les latitudes. Après avoir déjeuné en compagnie de don Manuel et d'Andrea, sans une seule allusion à l'aventure de la veille, je songeai à me rendre à l'Ingenio pour tenter de retrouver mon Indien. Fidèle à mes habitudes, au lieu de prendre le chemin direct, je suivis les détours capricieux d'un ruisseau qui, baignant une haie d'hièbles, me conduisit au village d'Uluapam.

J'errai autour de l'église; puis, dans les allées conduisant aux cabanes, je récoltai sur les bois morts de beaux capricornes aux ailes plissées, et dont la nuance imitait celle de l'ocre jaune. Je regagnai ensuite la grande route, prenant l'Ingenio à revers. Arrivé auprès des premières huttes, je cherchai en vain les bananiers, les papayers, les goyaviers auxquels mes yeux étaient habitués. Deux ou trois orangers rabougris rappelaient seuls les productions de la Terre Tempérée. En revanche, les cactus, qui se développent à peine dans les régions brûlantes, atteignaient déjà ces proportions gigantesques qui surprennent toujours l'Européen sur le grand plateau central.

Je m'avançai au milieu de l'interminable et unique rue de l'Ingenio, regardant à l'intérieur des cabanes dans l'espoir d'y découvrir mon Indien. Il me fallut traverser un pont près duquel est construit un moulin

en briques dont l'architecture révèle au premier coup d'œil l'origine anglaise. Ses deux étages, ses angles droits, sa façade rouge formaient un singulier contraste avec les murailles blanches et les toits peu élevés des habitations indigènes. Cette construction d'outre-mer jurait au milieu d'un paysage tropical.

A l'autre bout du pont, j'aperçus mon domestique qui m'attendait le chapeau à la main.

— As-tu été inquiet? lui demandai-je.

— Non; tu sais te conduire dans les forêts.

— As-tu fait quelque dépense ?

— Pas la moindre; on m'a donné asile pour l'amour de Dieu, et j'ai mangé les provisions.

— Toutes?

— A peu près.

— Mais il y en avait pour deux jours.

— J'avais très-faim.

Je ne pus m'empêcher de rire en songeant au formidable appétit de mon guide, s'il disait vrai; car la corbeille contenait environ quatre livres de pain et autant de viande, sans compter les oignons, le fromage et les piments. Il était une heure de l'après-midi; j'ordonnai à mon vorace serviteur de se mettre en route pour Tecamaluca et d'y annoncer mon arrivée. Je calculai que les combats de coqs me retiendraient jusqu'à cinq heures, et que je pourrais, en suivant la grande route cette fois, atteindre le but de mon voyage avant la nuit. Je me fis indiquer la maison de l'Espagnol, où des coricocos multipliés saluèrent mon entrée.

L'arène était établie dans une cour intérieure. Elle n'avait guère plus d'un mètre de circonférence, et un

espace égal servait de galerie aux experts chargés de mettre les combattants en présence. Le premier visage que je remarquai fut celui de Cayetano, qui me salua d'un sourire. Une trentaine d'amateurs se pressaient autour de l'arène et prirent place peu à peu sur des bancs de bois disposés en gradins. On répéta plusieurs fois le nom de don Manuel, qui parut enfin accompagné d'Andrea. La jeune femme, enveloppée d'une écharpe qui voilait le côté mutilé de son visage, s'éloigna tandis que les joueurs procédaient à l'élection d'un juge de camp chargé de surveiller les combats, et dont les décisions sont sans appel. Un métis, placé au premier rang, râclait une guitare, instrument sans lequel il n'existe guère de divertissement au Mexique.

Deux hommes en caleçons de toile, la chemise libre et flottante comme une blouse, s'avancèrent tenant chacun un coq sous le bras. Ils leur attachèrent solidement à l'ergot de la jambe droite une longue lame aussi affilée que celle d'un rasoir et recourbée en forme de faux ; ils leur arrachèrent ensuite quelques plumes du cou, leur crachèrent dans le bec ; puis, les saisissant par la queue et les posant face à face, ils commencèrent à les exciter. Ce manége fut interrompu par la voix du juge lançant un formidable « *suelten*, » lâchez !

Les combattants avaient la crête coupée, ce qui leur donnait un air étrange. Leur corps noir, leur cou bronzé, leur bec jaune annonçaient qu'ils appartenaient à la même race. Durant une minute au moins, ils s'observèrent, grattant le sol, baissant la tête, la relevant pour lancer un cri rauque et se ramasser en boule. Enfin ils s'élancèrent l'un contre l'autre. Dès le premier

choc, l'un d'eux tomba, le ventre ouvert, pour ne plus se relever. Le vainqueur, battant des ailes, chanta trois fois victoire; il n'avait reçu qu'une légère égratignure et son coup d'essai lui valut d'être acheté sur l'heure cinquante francs.

Deux lutteurs novices leur succédèrent. On eut beau les agacer, ils se mirent à picorer, chacun de son côté. Après un instant d'attente égayé par des éclats de rire, on les enleva afin de les irriter. Lorsqu'on les relâcha, ils se mesurèrent du regard et le moins belliqueux s'enfuit, tandis que son adversaire, perché sur une patte, penchait la tête d'une façon comique. Un concert de huées salua le fuyard et les parieurs désappointés réglèrent leurs comptes. On annonça ensuite deux combattants déjà célèbres. Les enjeux se multiplièrent et devinrent plus considérables. A peine libres, les deux coqs — de bonne race, ceux-là — battirent des ailes, s'enlevèrent à un pied du sol, se ruèrent l'un contre l'autre et se firent de cruelles blessures avec leur terrible éperon. Après cinq ou six assauts, ils s'arrêtèrent épuisés, poussèrent un cri rauque et fermèrent un instant les yeux. Soudain, comme s'ils se fussent prévenus, la lutte recommença à coups de bec. Je compris alors pourquoi on leur coupe la crête, qui offrirait trop de prise à l'ennemi. C'était un spectacle affreux que celui de ces oiseaux couverts de sang, ivres de fureur, l'œil éteint, qui continuaient à s'attaquer avec un acharnement incroyable. Par moments, à bout de forces, ils se tordaient sur le sol humide et rougi, mais la lutte ne tardait pas à recommencer. Enfin, les ailes pendantes, le bec ouvert, ils retombèrent anéan-

tis. L'un d'eux, se relevant à l'improviste, courut vers son antagoniste qui prit la fuite. J'avoue que je restai écœuré de cette rage bestiale. Combats de taureaux; combats de dogues, combats de coqs, il n'y a de différence que dans la taille des adversaires. Je m'éloignai décidé à ne reprendre ma place que pour assister au duel des champions qui devaient se disputer le grand prix de cinq mille francs.

Je me rapprochai de la maison, et ce ne fut pas sans surprise que j'apercus Cayetano causant avec Andrea. La jeune femme, dont la main reposait entre celles du majordome, semblait s'exprimer avec vivacité. Je m'arrêtai. Cayetano se dirigea vers le cirque, Andrea fit quelques pas vers moi; puis, se ravisant, elle s'enveloppa de son écharpe et rentra dans l'habitation.

Lorsque je me rassis sur les gradins, deux coqs expiraient en même temps sur la limite de l'arène. Une vive dispute venait de s'engager entre les métis chargés de lancer les animaux. Ils se reprochaient mutuellement des actes déloyaux et se menaçaient de leur couteau. Le juge, visiblement embarrassé, réclama le silence et proposa avec mille circonlocutions de déclarer le combat nul. Le parieurs acceptèrent sans peine cette décision; mais les propriétaires des victimes, ne voulant pas avoir perdu leurs coqs sans aucun résultat, se récrièrent. Salomon lui-même n'eût su que décider. Par bonheur, Cayetano mit fin au débat, qui risquait de se prolonger, en jetant une once d'or aux deux intéressés.

On se reposa avant de procéder au grand combat. Outre le premier enjeu de cinq mille francs, il s'enga-

gea des paris considérables. Chacun des deux coqs avait ses partisans. Celui de l'Espagnol, animal de haute taille et couleur de feu, était borgne; l'autre, que don Manuel promenait sous son bras, avait les plumes du cou et de la queue jaunes, tandis que le reste du corps brillait de ce vert obscur, bronzé, métallique, qui miroite au soleil. On se remit en place sur l'ordre du juge. Mon hôte voulut lancer lui-même son coq favori et je pensais que l'Espagnol ne manquerait pas de l'imiter. Ce ne fut donc pas sans surprise que je vis Cayetano entrer dans l'arène. La partie devint alors aussi intéressante pour moi que pour ceux qui avaient engagé leur argent.

Les deux hommes étaient pâles et leurs yeux, comme ceux des animaux qu'ils allaient mettre aux prises, lançaient des éclairs. Ils procédèrent aux préparatifs de la lutte avec un soin minutieux, sans échanger une parole. Cayetano, selon l'usage ordinaire, tenait entre les dents un second éperon destiné à remplacer au besoin l'arme dont son coq était pourvu. Les deux animaux furent présentés l'un à l'autre, puis on les laissa courir deux ou trois fois, les enlevant au moment où ils semblaient sur le point de s'attaquer. Enfin, l'opération cruelle qui consiste à leur arracher quelques plumes du cou précéda d'une minute le signal du combat. Au lieu de s'élancer en jouteurs novices, les coqs s'examinèrent attentivement, et tournèrent l'un autour de l'autre avec une lenteur prudente. Ils baissaient la tête, la relevaient, et se livraient à des feintes qui annonçaient des duellistes expérimentés. Tout à coup, ils se posèrent face à face, les plumes du cou hérissées en forme de collerette, puis la

bête de l'Espagnol battit des ailes et s'enleva. Son antagoniste, loin d'imiter cette manœuvre, se coucha sur le sol, de sorte que l'agresseur passa par-dessus son ennemi et retomba lourdement sur le sol. La même tactique se renouvela à plusieurs reprises. Avec un instinct qu'on ne saurait trop admirer, l'animal de mon hôte cherchait à fatiguer son rival. A la fin, il se roula dans la poussière, se renversa sur le dos et reçut son ennemi sur le formidable éperon. Celui-ci, bien que blessé, revint à la charge sans plus de succès. Alors, se rapprochant à reculons, il blessa à son tour son adversaire qui se redressa, et les deux combattants, animés d'une fureur égale, se tinrent un instant immobiles.

Après deux ou trois minutes de repos, ils se saisirent au cou. Ce fut alors un tournoiement vertigineux impossible à décrire. Les plumes volaient, le sang coulait, mais les becs aigus ne cessaient de se frapper avec rage. Ne pouvant réussir à se terrasser, les deux gladiateurs, trop faibles désormais pour se servir de leurs éperons, s'arrêtèrent de nouveau. Non, je le confesse, peu de spectacles m'ont causé une émotion plus vive que la vue de ces animaux à demi-morts, vacillants, l'œil voilé, acharnés, se frappant au hasard et s'arrachant des lambeaux de chair emplumée. Ils tombèrent enfin épuisés au milieu du cirque. On les releva, on les rafraîchit, on leur mouilla le bec de salive et on les replaça face à face. Cette fois, le coq de l'Espagnol recula ; il allait dépasser la limite de l'arène, quand Cayetano l'enleva.

— Laisse là ton coq, cria Manuel avec rage ; il est battu.

— Non, répliqua Cayetano, relève le tien ; nous allons les remettre en présence.

— De par tous les saints, laisse ton coq !

L'animal du majordome, resté seul au milieu de l'arène, lança un cri de triomphe en agitant ses ailes mutilées, puis se roula dans la poussière et se releva les yeux à demi-clos pour retomber mort. Cayetano déposa aussitôt à terre son oiseau, qui, non moins maltraité, s'approcha de son ennemi expiré, poussa à son tour un cri inachevé, et se coucha pour ne plus se relever.

— C'est un vol effronté, cria Manuel, un vol digne d'un lâche comme toi !

Un tumulte indicible régnait dans le petit cirque. Comme la plupart des spectateurs habitaient le village, ils donnèrent raison à l'Espagnol, qui déclarait que Cayetano avait agi de bonne foi. Tout à coup ce dernier s'approcha de don Manuel et lui balafra le visage. Le majordome, aveuglé par le sang qui ruisselait de sa blessure, se précipita néanmoins sur son agresseur, mais sans l'atteindre. Je m'élançai vers mon hôte pour lui porter secours, et je vis son assassin, un revolver à la main, se retirer à reculons. Précaution inutile, car chacun songeait à fuir et non à arrêter le meurtrier.

En un instant, la cour resta déserte, et je demeurai seul près du blessé. J'examinai la balafre, qui, assez semblable à celle dont Andrea portait la cicatrice, avait atteint la paupière sans endommager le globe de l'œil. La jeune femme accourait.

— De l'eau ! lui criai-je.

Elle m'en apporta elle-même une *batea*.

— Du linge?

Elle déchira sans hésiter sa chemise de fine toile, qui laissa son sein à nu.

— Ce ne sera rien, lui dis-je, dans quinze jours il n'y paraîtra plus.

— Votre parole?

— Je vous la donne.

Elle saisit la main du blessé, la pressa sur sa poitrine, et s'éloigna sans me répondre.

Je continuai à panser le pauvre majordome. C'est une manie du bas peuple mexicain de la Terre Froide de se balafrer ainsi le visage sous le plus léger prétexte. Ces blessures, faites à l'improviste, déshonorent celui qui les reçoit, et le médecin qui découvrirait le moyen d'effacer les cicatrices gagnerait une fortune au Mexique.

— Retournez au campement, dis-je à mon hôte, et reposez-vous.

— Croirez-vous, me répondit-il avec calme, que je suis heureux de cette aventure? Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir prévue; mais que voulez-vous! je ne suis pas un lâche, moi!

Un régidor, suivi d'un alguazil, nous aborda.

— Quelle déclaration avez-vous à m'adresser?

— Aucune, répondit don Manuel.

— Vous êtes blessé?

— Cela me regarde.

— La justice a besoin de connaître...

— Mon cher, justice sera faite, je vous le jure; mais autre part que dans votre juridiction; laissez-moi donc tranquille.

— Qui vous a pansé?

— Ce señor étranger.

— Savez-vous, dit le régidor en me toisant, que vous n'aviez pas le droit de panser un blessé avant qu'un magistrat…

— Je le sais, interrompis-je, et depuis quinze ans je fais le contraire ; ainsi n'en parlons plus.

— Je pourrais pourtant vous arrêter.

— Soit ; mais il y a un autre coupable. Ne devriez-vous pas commencer par vous occuper de lui ?

Nous nous éloignâmes sans nous soucier davantage des scrupules officiels de l'énergique régidor.

— Oui, je suis heureux de cette aventure, répéta don Manuel, j'avais juré de ne pas venger mon ami ; mais aujourd'hui j'ai à me venger pour mon propre compte.

Je ne voulais pas partir sans dire adieu au régisseur du moulin que je connaissais de longue date, et qui, au moment de la bagarre, avait fui comme tout le monde, de peur de se trouver compromis. Je confiai le blessé à deux de ses muletiers, lui promettant d'aller le revoir avant de continuer ma route vers Tecamaluca.

Arrivé près du pont, je tombai au milieu d'un groupe où je reconnus le régidor, son alguazil, Andrea et Cayetano.

— Je vous répète que c'est un accident, s'écriait ce dernier en faisant piaffer son cheval.

— C'est aussi ce qu'a déclaré don Manuel.

— Alors que me voulez-vous? Vous n'avez pas la prétention de m'arrêter, je suppose?

— Moi! exclama le régidor, du ton d'un homme qu'on offense.

— Partons-nous? demanda Andrea au cavalier.

— Partons.

Il descendit aussitôt de cheval, la jeune femme se mit en selle à sa place; puis, d'un bond léger, le majordome sauta en croupe, et le cheval partit au galop.

Oubliant la visite projetée, je repris machinalement le chemin du campement. Je trouvai don Manuel assis près du petit chariot.

— Avez-vous vu Andrea? me cria-t-il en m'apercevant.

— Non, répondis-je sans le regarder.

— C'est étrange; elle me sait blessé, et je pensais la rejoindre ici.

Il inclina sa tête endolorie et demeura immobile.

— Je venais vous dire adieu, et vous adresser quelques recommandations...

— Il est tard, vous partirez avec moi demain matin.

— Mais...

— Je vous en prie. Holà! cria-t-il à un muletier qui rentrait, a-t-on vu doña Andrea?

— Le *caporal* l'a aperçue.

— Où est-elle? Vient-elle? Qu'on appelle le *caporal*.

Celui-ci se présenta.

— Où donc est Andrea?

— Ce doit être elle qui, montée sur le cheval de ñor Cayetano, le menait en croupe : elle a passé près de moi.

Don Manuel se leva brusquement, fit signe au *caporal* de s'éloigner, puis se rassit avec lenteur.

— Je l'aime, me dit-il, et je me croyais aimé. Elle sera veuve; car je tuerai Cayetano!

Je tentai de le distraire et je l'engageai plusieurs fois à se reposer; mais, attentif à tous les bruits, il voulut attendre, attendre encore. Soudain sa main s'appuya sur mon épaule : une ombre s'avançait, et Andrea, les vêtements souillés de boue, pieds nus, visiblement fatiguée, prit place près du foyer, comme elle l'avait fait la veille.

— Je te croyais partie, dit don Manuel tout ému.

— On t'aura trompé, répliqua-t-elle en se tournant vers moi.

— C'est ce que me répétait ce seigneur; mais le *caporal* t'a vue en compagnie de Cayetano.

— J'avais à lui parler, répondit-elle simplement; tu sais bien que je t'aime.

Le lendemain, vers sept heures du matin, j'aperçus les murs blanchis à la chaux de la ferme de Tecamaluca. J'avais employé trois jours pour accomplir un voyage qui, à la rigueur, aurait pu se terminer en trois heures. A moins d'une lieue de l'habitation que j'allais visiter, je rencontrai don Antonio à cheval.

— Je me rendais au-devant de vous, me dit-il, les chemins ne sont pas sûrs, et vous avez eu raison de ne pas voyager seul.

— Comment, les chemins ne sont pas sûrs?

— Non; pas plus tard que ce matin, mes travailleurs ont relevé le cadavre d'un homme assassiné. Venez le voir, ajouta-t-il en s'adressant à Manuel; peut-être le connaissez-vous.

Je regardai Andrea; son œil brillait.

En pénétrant sous le hangar qui précède la ferme,

j'aperçus, couché sur un lit de feuilles, le cadavre de Cayetano.

Don Manuel échangea un rapide regard avec Andrea.

— Nous le connaissons, dit celle-ci d'une voix ferme; ses mules sont en avant, nous les rejoindrons dans deux heures, et nous enverrons son *caporal* pour qu'il le fasse enterrer.

Puis, se tournant vers Manuel, elle ajouta :

— Laisse une once d'or à ce seigneur, qui voudra bien demander seize messes pour l'âme de notre ami Cayetano Olvera.

VIII

LA PUEBLA DE LOS ANGELES

He must stoop that has a low door.
Proverbe.

Après avoir visité les parties les plus ignorées du Mexique, le désir me vint d'abandonner le désert et de revoir une grande ville. Comme je traversais en ce moment les montagnes de Chalchicomula, je n'avais plus qu'un pas à faire pour atteindre San Agustin del Palmar, village aux constructions massives, traversé par la route qui mène de Vera Cruz à Mexico. Ma détermination prise, je laissai à l'auberge mon cheval, mes armes, tout mon accoutrement de voyageur, pour me hisser sur l'impériale d'une diligence conduite par un Anglo-Américain. Ce ne fut pas sans m'émerveiller un peu de ce mode de transport dont j'avais perdu l'habitude, que je me sentis emporté vers la seconde ville du pays, vers la Puebla de los Angeles.

Nous franchissions le plateau central du Mexique, à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et le

paysage prenait un aspect désolé. La chaleur, quoique forte, n'oppressait pas. Le ciel profond était d'un bleu d'opale, le sol uni et sablonneux. La veille, assis à l'ombre des bananiers, je voyais une végétation pittoresque étaler autour de moi ses richesses luxuriantes ; maintenant je m'attristais en n'apercevant plus que des cactus, des arbres chétifs, une interminable plaine blanche qui reflétait comme un miroir les rayons du soleil. De temps à autre, le vent soulevait des tourbillons de poussière dont les colonnes disparaissaient dans le ciel comme de légers nuages de fumée. Pas un être humain ne se montrait à l'horizon ; mais, au Mexique, les villes ont pour ceinture le désert, et cette solitude n'avait rien qui dût me surprendre.

Entraînée par huit chevaux vigoureux, la diligence roulait sans bruit sur un sable aride, nitreux, couvert d'efflorescences. Peu à peu, le sol plus humide, plus noir, cessa de résonner sous les sabots de l'attelage, et des champs de blé vinrent tout à coup me rappeler l'Europe. De temps à autre, nous dépassions un ânier, un muletier ou un Indien chargé d'outres. Enfin, lancée à toute bride sur un chemin défoncé, la voiture franchit des ravins, s'inclina sur des pentes et s'enfonça dans des ornières formidables avec des cahots qui semblaient devoir la briser. Après une heure de cette course au clocher, nous nous retrouvâmes dans une plaine de sable, où poussaient des poivriers chargés de grappes rouges.

Çà et là se dressaient les buissons de myrte, à l'ombre desquels se cachent les voleurs qui, presque chaque jour, arrêtaient la diligence sur la route de Vera Cruz

à Mexico [1]. Mes compagnons de voyage examinaient l'horizon avec anxiété; le cocher, partageant l'inquiétude générale, se dressait sur son siége; car il n'est pas rare de voir les bandits signaler leur présence par une décharge préliminaire qu'ils semblent ne considérer que comme une sorte de *premier avertissement.* Pour ma part, tout en redoutant des voleurs novices qui nous eussent maltraités pour se donner du courage, je souhaitais une aventure. Quelques minutes de plus nous auraient tirés de ce mauvais pas; mais à peine les moins peureux commençaient-ils à se rassurer, qu'il s'éleva une soudaine clameur; le cocher se roidit pour arrêter ses chevaux, et douze cavaliers nous entourèrent en nous priant de descendre.

L'alerte fut de courte durée. Dès qu'ils eurent enlevé le mouchoir qui leur cachait le visage, on reconnut les brigands supposés pour de bons gendarmes, dont la tenue, il faut l'avouer, ne permettait guère de les distinguer des malfaiteurs qu'ils étaient chargés de poursuivre. L'automédon, goûtant peu cette plaisanterie, tempêta comme un véritable Yankee et rendit la bride à son attelage. Nous traversâmes au galop le village d'Acatzinco [2]; puis, soulevant de nouveaux flots de poussière, la voiture s'engagea entre des plantations de maguey. Du point culminant que j'occupais, je voyais des Indiens et des Indiennes humer, à l'aide de longues tiges creuses, le jus sucré qui remplit le fond

1. Depuis l'intervention, les vols sont devenus beaucoup moins fréquents.

2. C'est par erreur que M. J. J. Ampère (*Promenade en Amérique*) désigne ce village sous le nom d'Aczatinco.

de cette plante, lorsqu'on en retranche les feuilles centrales. La sève, que les natifs récoltent dans des outres exhalant une odeur insupportable, constitue, à différents degrés de fermentation, la boisson enivrante nommée *pulque*, d'un usage si général parmi les habitants du plateau. Le *pulque*, chez les anciens Aztèques, se nommait *octli* ; un pied de maguey (*agave americana*) donne pendant plusieurs mois une livre de jus par jour.

Nous atteignîmes le village d'Amozoc, où nous changeâmes de chevaux pour la troisième fois. Tandis qu'on relayait, une foule d'industriels nous offrirent, avec maint cri sauvage, des éperons, des anneaux forgés ou des briquets d'acier renommés dans tout le Mexique. Je me laissai tenter par la forme singulière d'une paire d'éperons incrustés d'argent. Le vendeur, « parce que j'étais étranger, et qu'il désirait me voir emporter son travail en Europe, » m'en demanda bravement cinquante piastres : deux cent cinquante francs. Je lui rendis son chef-d'œuvre sans mot dire. Malgré la couleur locale des épithètes pittoresques dont il me gratifia, je m'abstiens de rapporter les injures que m'attira mon refus, et que je ne cessai d'entendre qu'au moment où le galop des chevaux couvrit la voix du colporteur désappointé. En guise d'adieu, il me traita de juif et déclara que je méritais d'être dévalisé, accident qui devenait de plus en plus probable à mesure que nous approchions de Puebla.

Le soleil, qui m'avait aveuglé jusqu'alors, se cacha derrière de hautes montagnes. On commençait à voir aux bords de la route des huttes informes, sur le seuil

desquelles des femmes hâves, maigres, mal vêtues, venaient chasser en plein air la vermine qui les dévorait. Comme contraste, le paysage prit un aspect grandiose, et j'aperçus, gigantesques et couvertes de neige, les cimes de deux volcans : le Popocatepetl (*la montagne fumante*) et l'Istaccihuatl (*la femme blanche*). Depuis que nous nous étions remis en route, nous rencontrions sans cesse des Indiens à la peau bronzée, demi-nus, chétifs, ployés, ainsi que leurs femmes, sous d'énormes fardeaux. Ces dernières, outre de lourdes corbeilles de fruits, portaient presque toutes, suspendu sur leur dos, un enfant emmaillotté de façon à ressembler à un paquet de haillons. Quelques Mistèques, plus grands, plus robustes, plus agiles que leurs compatriotes Aztèques ou Tlascaliens, disparaissaient sous des monceaux d'objets de jonc qu'après une course de cent lieues ils allaient livrer à vil prix. Deux immenses claies de bambou, ayant la forme d'un toit et garnies du haut en bas de volailles, avançaient vers nous comme en glissant sur le sol, mues par un mécanisme dont je ne me rendais pas compte. Le moteur, ainsi que je le découvris bientôt, était un petit âne qui, enfoui sous cet étrange poulailler, semblait plutôt ramper que marcher.

Nous débouchâmes tout à coup dans une plaine sur une large chaussée qu'un mur à hauteur d'appui bordait de distance en distance. La nuit envahissait l'orient, l'azur du ciel s'assombrissait; mais les deux volcans rayonnaient encore et semblaient vomir des flammes. Mes regards se fixèrent sur une ligne blanche qui fermait vaguement l'horizon, et je ne tardai pas à voir se

dessiner et grandir les innombrales dômes de « la cité des Anges. » Enfin, après avoir parcouru quelques rues éclairées par des réverbères blafards, nous mîmes pied à terre dans la cour de l'Hôtel des Diligences.

Le lendemain matin, je m'éveillai dans une chambre meublée à la française, aux cris d'un garçon qui, croyant que je comptais remonter en voiture pour me rendre à Mexico, m'offrait une tasse de chocolat mousseux. Le soleil empourprait ma fenêtre, mille clameurs confuses montaient de la rue ; je fus bien vite debout et dehors. Comme mes vêtements n'étaient plus de mise dans une ville où la considération qu'on obtient dépend beaucoup moins de la couleur de la peau que de la qualité des habits, je m'occupai sans retard de l'acquisition d'un costume qui prouvait que je faisais partie de ce qu'on appelle au Mexique la *classe décente*.

Je n'étais plus habitué au fracas des grandes villes et je me sentis aussi étourdi dans cette fourmilière de quatre-vingt mille âmes que peut l'être un provincial qui débarque à Paris ou à Londres. Les cris des vendeurs ambulants attiraient surtout mon attention. C'était chose nouvelle pour moi que d'entendre les Indiens élever la voix. L'un offrait du lait caillé qu'il portait sur la tête dans un pot de fer-blanc, un autre du beurre, un troisième du charbon, tandis que des colporteurs énuméraient sans relâche les marchandises contenues dans un coffre vitré qu'une sangle fixait sur leurs reins. Des boulangers se courbaient sous d'immenses corbeilles pleines de gâteaux à la graisse ou au sucre. Des Indiennes à la voix plaintive et chevrotante allaient de porte en porte, étalant des fruits ou du miel qu'elles

offraient d'échanger contre des cendres ou des semences de piments. Des bouchers, un coutelas à la main, agitaient le collier de grelots attaché au cou de leurs mules, dont le bât armé de crochets soutenait des moutons entiers. Enfin, des charcutiers, accablés du poid d'un fourneau en équilibre sur leur tête, attiraient des chalands de bas étage par leurs cris et l'odeur de leurs comestibles. Je fus surpris de ne pas rencontrer plus de voitures. A peine voyait-on une mauvaise charrette traînée par des mules. Cependant le nombre des piétons, l'aspect des boutiques m'indiquaient assez que je parcourais le quartier le plus commerçant. Parmi les passants, l'œil le moins expérimenté eût démêlé sur l'heure les trois classes si tranchées de la nation mexicaine : les gens décents, vêtus à la française, la badine à la main, chaussés et gantés comme des dandies parisiens; les ouvriers, en vestes, en chapeaux à larges bords, enveloppés de couvertures bariolées — puis les Indiens et les métis, en caleçon, sans chemise, sans souliers, drapés dans des lambeaux d'étoffe d'une malpropreté hideuse. Une bande de ces drôles m'entoura dans l'espoir de me vendre des billets de loterie; il me fallut avoir recours aux menaces pour m'en débarrasser. Mes stations aux coins des rues et mon allure d'observateur dépaysé leur avaient sans doute révélé un nouveau venu.

Chacun s'écartait et se découvrait devant des prêtres en soutanes, en manteaux longs et coiffés de ces chapeaux à la Basile qui, chez nous, provoquent le rire. Sous peine d'être lapidé, je devais moi-même descendre du trottoir et céder la droite aux ecclésiastiques. Des

moines de tous les ordres, — antonins, franciscains carmes, oratoriens, — promenaient leurs sandales, leurs robes de bure et leurs fronts rasés devant les mêmes respects. Leur grand nombre m'obligeait à me tenir sur mes gardes, de peur d'ameuter le peuple contre moi en manquant aux égards dont les mœurs du pays font une obligation. Un peu plus loin, la foule s'agenouilla devant un équipage attelé de mules noires que conduisait un cocher en livrée et nu-tête. Chacun s'inclinait avec humilité sur le passage de cette voiture qu'une cohue déguenillée suivait en courant. Je mis un genou en terre sans savoir d'abord que je rendais hommage à l'évêque de Puebla qui, à cette époque, pouvait passer pour le personnage le plus puissant du Mexique. Depuis, monseigneur La Bastida, insulté par la populace, a dû fuir à l'étranger et les immenses propriétés attachées à sa mitre sont devenues bien nationaux — *sic transit gloria mundi* [1] !

S'il me fallait céder la droite aux prêtres et aux moines, les gens du peuple me l'abandonnaient à leur tour avec déférence — distinction que je devais au costume acheté une heure auparavant. C'était le cas de répéter avec Sedaine :

Ah! mon habit que je vous remercie,
C'est vous qui me devez cela!

En voyant les hommages et les immunités qui s'attachent au drap noir, je me suis plus d'une fois demandé pourquoi l'ouvrier des grandes villes du Mexique ne

1. Monseigneur La Bastida est aujourd'hui archevêque de Mexico. — *Sic volvit gloria mundi!*

s'empresse pas d'acquérir ce palladium. Mais les préjugés sont des barrières plus puissantes que les lois; il serait plus facile, je crois, de faire commettre un crime à un *lepero* — le lazzarone du Mexique — que de l'amener à endosser notre vêtement bourgeois.

Je continuai ma promenade en examinant les boutiques. Tailleurs, chapeliers, menuisiers, merciers, coiffeurs étalaient à l'envi le produit de leur industrie. Un voyageur nouvellement débarqué n'eût pas contemplé avec indifférence beaucoup d'objets européens d'origine, mais vieillis et hors d'usage chez nous. Midi venait de sonner, le soleil inondait les larges dalles qui, si elles étaient bien entretenues, feraient de Puebla la ville la mieux pavée du monde. Incommodé par une atmosphère énervante, je coudoyais des hommes drapés jusqu'au col dans leurs manteaux à l'espagnole et qui se garantissaient de la chaleur par le procédé qui sert à combattre le froid dans les régions du nord. C'est à peu près la seule mode mexicaine que les étrangers n'adoptent pas.

A la porte d'une *pulqueria*, deux buveurs de bas étages attiraient l'attention par le bruit de leur querelle. Ils se renvoyaient les injures avec une volubilité peu commune; puis, leur vocabulaire épuisé, ils se turent et les couteaux brillèrent. Détachant l'espèce de couverture dont-ils étaient enveloppés pour la rouler autour de leur bras gauche, les deux adversaires, qui se mesuraient du regard à la manière des coqs de combat, découvrirent des torses maigres et nerveux. Les curieux s'écartèrent; j'attendais avec anxiété l'issue du drame, lorsqu'une clochette résonna dans le lointain.

— *Nuestro amo!* Notre maître! cria une voix, et chacun de s'agenouiller en se découvrant. Après une minute d'hésitation, les deux champions imitèrent l'exemple de la foule. La circulation fut interrompue et un profond silence succéda aux clameurs. On se prosternait aux fenêtres, au fond des boutiques, sur les balcons aussi bien que dans la rue. Le bruit de la clochette qui avait produit cet effet magique se rapprocha, et le sonneur parut bientôt, précédant un carosse doré qu'escortaient quatre soldats. C'était le Saint-Sacrement que l'on portait chez un malade. Pour se relever, il fallait attendre que le bruit de la sonnette devînt imperceptible. Cette diversion donna à l'humeur belliqueuse de nos duellistes le temps de se calmer.

— Que faisons-nous ? demanda l'un d'eux en se relevant.

— Je t'ai prouvé que je suis un homme, répondit l'autre.

— Je le savais d'avance; mais moi, que suis-je?

— Un caballero et mon ami, comme par le passé.

A ces mots, accompagnés d'un geste à la Talma, les ci-devant ennemis se donnèrent une accolade et rentrèrent dans le cabaret.

Une des particularités qui frappe le plus au Mexique, c'est le langage pompeux de ces misérables. Par le costume et par les mœurs, ils passeraient plutôt pour des sauvages que pour des gens civilisés; on est tout surpris pourtant d'entendre sortir de leur bouche les formules fières et hautaines d'une courtoisie chevaleresque. Ils ne s'abordent qu'en se traitant de chevalier, de seigneur, d'excellence. Ces hommes, qui ne savent pas

lire, trouvent des phrases à faire envie aux lettrés. L'urbanité de leurs expressions, leurs salutations interminables auraient ravi M. de Coislin, l'homme le plus poli de France et de Navarre.

La Puebla de los Angeles, comme toutes les villes mexicaines, occupe l'emplacement d'une ancienne cité aztèque. Je n'ignore pas que M. de Humboldt et M. Ampère ont exprimé une opinion contraire; mais je m'appuie sur une assertion de Torquemada [1]. Ce fut vers 1530, à la demande de religieux de l'ordre de Saint-François, que le président de l'Audience royale, nommée par Charles-Quint, concéda la charte d'édification. M. Ampère donne cette date comme étant celle de la fondation de Puebla, bâtie, dit-il, d'après les ordres d'Antonio de Mendoza; or Mendoza, premier vice-roi du Mexique, ne fut élevé à cette dignité qu'en 1535. Ce fut Ramirez de Fuenleal, archevêque de Saint-Domingue et président de la seconde Audience mexicaine qui accorda aux franciscains le droit de fonder la nouvelle cité sur un terrain que l'on consacra aux bons anges. La ville s'accrut rapidement. Située sur la route de Vera Cruz à Mexico, elle devint d'abord un entrepôt, puis peu à peu le premier centre manufacturier du Mexique. Arrosée par trois rivières, l'Atoyac, le Saint-François et l'Alzezeca, elle est dominée par une colline surmontée d'un fort nommé Loreto. Le Rio Poblano ou Atoyac serpente à travers les plaines et passe de la Terre Tempérée à la Terre Chaude pour aller se jeter dans l'Océan Pacifique,

1. « La ciudad de los Angeles, segun tradicion, relacion, y noticia verdadera de los antiguos, fue fundada primera de los Indios naturales. » (*Monarquia Indiana.*)

après un parcours d'environ cent soixante lieues. Aujourd'hui, le nom de Puebla a prévalu sur celui de Cité des Anges; mais, fondée par des moines, la ville reste monacale d'aspect. Elle renferme soixante et une églises et vingt et un couvents. Ces nombreuses communautés possédaient d'immenses biens; par suite de donations successives, les trois quarts des maisons de la Puebla leur appartenaient. On peut désigner cette cité comme la plus belle du Mexique. Elle a la régularité des villes américaines sans leur uniformité, et un aspect original qui frappe l'étranger. Grâce à son climat sain et tempéré, on n'y connaît guère d'autres pluies que celles des jours d'orage où des éclats de tonnerre formidables sont accompagnés d'un déluge qui inonde les rues. Une heure après, le ciel reprend sa sérénité et le sol redevient poudreux. Les maisons, dont la plupart n'ont qu'un seul étage, ornées de balcons, surmontées de terrasses, sont souvent tapissées extérieurement de carreaux de faïence, aux couleurs bigarrées, qui produisent un effet pittoresque. Des rues larges, droites, pourvues de trottoirs, aboutissent à des places spacieuses. Les couvents n'ont de remarquable que leurs dimensions. Quant aux églises, seuls édifices des villes mexicaines, elles sont d'une richesse incroyable. L'or et l'argent y sont prodigués comme si l'architecte eût ignoré l'existence des autres métaux.

Les environs de Puebla, mornes, stériles, déserts, attristent le regard. Les orangers, les bananiers, les papayers et les autres arbres des tropiques ne croissent plus à cette hauteur: le printemps y règne encore, mais ce n'est plus l'été perpétuel de la Terre Chaude.

Les Poblanais ne sont pas aimés de leurs compatriotes des autres parties du Mexique qui les traitent de fanatiques. On leur reproche d'ailleurs de cacher beaucoup de fausseté sous un caractère obséquieux. Cette dernière accusation est grave, et je ne la répète que comme un écho; car si j'ai partout été accueilli chez eux avec des compliments mielleux et des offres de service exagérées, je dois reconnaître aussi que mes amis de Puebla ont constamment tenu plus qu'ils n'avaient promis. Quant au reproche trop mérité de fanatisme, il n'a qu'une excuse, l'ignorance. Il y a une vingtaine d'années, on insultait les étrangers dans les rues de Puebla, où leur costume, non encore adopté par les hautes classes, les faisait aussitôt reconnaître. Les mauvaises passions se sont calmées; mais la ville est toujours inhospitalière; on y compte à peine une centaine d'Européens, tandis que Mexico en renferme quatre ou cinq milles.

Pendant plusieurs jours, je dus faire et recevoir des visites qui me permirent de pénétrer d'une façon plus intime dans les intérieurs poblanais. Un jeune homme, sur la simple recommandation d'un de ses amis, se déclara à ma disposition et devint mon cicérone. Il avait visité l'Europe, gardait de la France, de Paris surtout, un excellent souvenir, et ne souhaitait rien plus que de recommencer ce voyage avant de prendre en main l'administration des domaines paternels. Son premier soin fut de me conduire chez sa fiancée. Par une belle après-midi, nous nous dirigeâmes vers une habitation située dans une rue silencieuse. Nous pénétrâmes dans une cour où piaffait un superbe cheval dont la selle brillait d'incrusta-

tions d'or et d'argent. Dans le corridor mauresque du premier étage, nous fûmes reçus par une Indienne accroupie sur une natte. La jeune servante nous fit entrer dans une chambre ornée de tentures et de tableaux, meublée à la parisienne, et demanda à qui nous désirions parler.

— A tout le monde, répliqua mon introducteur; mais préviens d'abord Lauro, dont je viens d'apercevoir le cheval.

Au même instant parut un jeune homme portant un pantalon garance et un uniforme assez semblable à celui de nos officiers d'infanterie.

— Mon cher Lauro, ce seigneur français est mon ami; je désire que tu sois le sien.

— Mon amitié vous est acquise, me dit le jeune capitaine en s'inclinant; je vous prie de disposer de moi à toute heure.

— Seigneur Français, continua mon cicérone, j'ai l'honneur de vous présenter don Lauro de la Vega, aide de camp du général gouverneur.

Je saluai en débitant à mon tour une longue phrase de politesse.

En moins de cinq minutes, la conversation devint aussi familière qu'entre de vieux amis et je complimentai ma nouvelle connaissance sur la beauté de son cheval. Afin de le mieux voir, nous allâmes sous le corridor qui donnait sur la cour.

— La bête est à vous, puisqu'elle vous plaît, me dit don Lauro.

— Elle est en trop bonnes mains pour que je songe à l'en retirer, répliquai-je; mais je n'en suis pas moins reconnaissant de votre gracieuseté.

La politesse mexicaine, qui vous offre sur l'heure tout ce que vous admirez, produit souvent une contrainte gênante, car elle ne s'en tient pas aux paroles. Il m'est arrivé plus d'une fois de retrouver chez moi un objet dont j'avais loué la beauté dans le cours d'une visite. Cette façon d'agir ne manque pas de grandeur; elle impose cependant une réserve qui nuit plus aux relations sociales qu'elle ne les favorise.

Nous retournâmes au salon où nous trouvâmes trois jeunes filles groupées sur le canapé ; l'une d'elles me parut belle, les deux autres n'étaient que jolies. Don Lauro me présenta à ses sœurs.

— Nous sommes vos servantes, me dirent-elles sans se lever.

La conversation, froide d'abord, ne tarda pas à devenir moins cérémonieuse. On appela la jeune Indienne qui revint bientôt avec une petite corbeille pleine de tabac et des bandes de papier ; les trois sœurs roulèrent aussitôt, avec une incomparable dextérité, des cigarettes qu'elles nous offrirent. Elles m'interrogèrent sur Paris, dont elles suivaient les modes et qu'elles connaissaient par les récits de mon ami Estevan. Ignorantes et naïves comme presque toutes les créoles, elles m'adressaient les plus singulières questions du monde, accueillant mes réponses avec des exclamations admiratives précédées du nom de Jésus. Je ne connais rien de plus charmant que le libre caquetage des jeunes Mexicaines de la classe décente, et je ne crains pas d'avouer que je le préfère de beaucoup à la réserve de convention à laquelle sont soumises les demoiselles françaises. Cette opinion m'a valu l'anathème de plus d'une gracieuse

compatriote habitant le Mexique ; mais les femmes jugent mal les femmes.

— Voici papa! s'écria tout à coup une de mes jeunes hôtesses.

Je me levai et j'eus un moment de stupeur en voyant paraître un gros chanoine, son bréviaire à la main.

— Excusez-moi si je n'ai pas été le premier à vous recevoir, me dit le vieillard d'une voix onctueuse ; mais je suppose que, dans votre pays comme dans le nôtre, Dieu passe avant les hommes.

Je ne laisserai pas le lecteur dans le doute où je restai moi-même pendant une partie du temps que dura ma visite en voyant un ecclésiastique à la tête d'une famille. Mon hôte, veuf depuis une dizaine d'années, était entré dans les ordres après la mort de sa femme. Il me demanda si je connaissais l'évêque d'Orléans et s'étonna fort de ma réponse négative. Sa surprise s'accrut lorsque je dus lui avouer que je n'avais jamais rencontré Lamennais, Lacordaire, Montalembert ou le nonce du pape. Don Estevan voulut lui expliquer qu'on pouvait habiter la France sans avoir des relations personnelles avec toutes les célébrités du pays.

— Si je visitais votre capitale, reprit le bon chanoine une de mes premières visites serait pour vos grands prédicateurs. Croyez-vous qu'il ne me recevraient pas?

— Ils vous recevraient sur l'heure, je n'en doute pas, répondis-je.

— Avouez, dans ce cas, que si vous vous êtes abstenu de visiter monseigneur d'Orléans, c'est que vous n'aimez pas trop les gens d'église ?

Je baissai la tête par manière de confession, afin de

ne pas tomber dans un autre écueil, c'est-à-dire afin de ne pas donner à penser au vieillard que je n'appartenais pas à la *classe décente* de mon pays. Il était difficile de rendre intelligible à une personne peu instruite un ordre social si distinct de celui dans lequel elle vivait. A Puebla, le chanoine — non parce qu'il était chanoine, mais en sa qualité *d'homme décent* — se trouvait à même de m'ouvrir toutes les portes ; je me serais fait mépriser en avouant que, dans ma patrie, je n'aurais pu le présenter ni au président du Sénat, ni à l'archevêque de Paris.

Une servante apporta sur un plateau de petites tasses d'un chocolat bouillant, des gâteaux au miel et un grand verre d'eau dans lequel je trem[illegible]ai mes lèvres après les jeunes filles — coutume un peu trop patriarcale peut-être.

Nous nous levâmes pour prendre congé; le chanoine nous accompagna jusqu'au haut de l'escalier, où don Estevan joignit ses instances aux miennes pour l'empêcher d'aller plus loin.

— Seigneur Français, me dit le vieillard, à dater de cette heure vous savez que ma maison est la vôtre — ce sera toujours avec plaisir que nous vous recevrons.

Don Estevan descendait avec nous.

— Où vas-tu? demanda mon guide. Est-ce que tu nous accompagnes?

— Non, je sors parce que mon père m'a chargé d'une commission pour mon oncle.

— Tu te rends chez ton oncle? dit don Estevan en me lançant un regard dont je ne compris pas la portée. Veux-tu de notre compagnie?

Pour toute réponse, le capitaine passa son bras sous le mien et m'offrit un cigare. Nous arrivâmes sur la grande place entourée de trois côtés d'arcades qui servent de promenade le soir, tandis que le quatrième côté est fermé par la cathédrale, monument massif, d'un style plutôt italien qu'espagnol. L'intérieur de l'édifice paraît sombre. Les chapelles sont d'une grande richesse, leurs boiseries fouillées d'arabesques offrent une foule de figurines d'une expression vraiment artistique.

En passant, don Estevan me raconta une anecdote à propos de cette église — Un touriste anglais s'extasiait devant un Poblanais des beautés de la cathédrale et prenait des notes sur son calepin. Un grand écueil pour l'amour-propre des Mexicains, c'est la nécessité où ils se trouvent souvent de répondre aux admirateurs de leurs meubles, de leurs étoffes, de leurs bijoux : « Cela vient d'Europe. » Aussi notre patriote, craignant une méprise, s'écria-t-il avec naïveté :

— N'oubliez pas d'écrire, seigneur étranger, que ce monument a été fabriqué ici !

J'appris de don Lauro qu'il y avait trois mille soldats dans la ville et, comme je m'étonnais de n'en point rencontrer dans les rues, il me répondit :

— Ah ! c'est qu'ils n'ont pas reçu leur solde depuis un mois — et nous les tenons renfermés pour éviter les vols qu'ils ne manqueraient pas de commettre [1].

Nous nous engageâmes dans une vaste cour entourée de portes surmontées de numéros et au fond de laquelle jouaient des enfants nus. Des femmes, les unes jeunes,

1. « Nous avons changé tout cela; » mais ma visite date d'avant l'intervention.

les autres vieilles, épluchaient tranquillement leurs cheveux. Divers groupes d'hommes, le torse nu ou portant leur couverture drapée sur l'épaule, causaient çà et là ou maniaient des cartes. Ces êtres hideux, plus sauvages d'apparence que les sauvages mêmes, nous suivaient des yeux à la façon des bêtes fauves. Un escalier, couvert d'immondices, nous conduisit au corridor qui orne toutes les maisons poblanaises. J'entrevis l'intérieur de quelques chambres, où des femmes en jupon s'occupaient de travaux de couture, assises sur la natte qui, la nuit, se change en lit. C'était encore la misère, mais une misère moins ignoble que celle du rez-de-chaussée. A l'entrée d'une de ces pièces nous trouvâmes un vieillard drapé dans un manteau rapiécé; c'était l'oncle du capitaine.

Cet hidalgo, costumé à la don César de Bazan, nous reçut avec les mêmes compliments que son frère et nous fit pénétrer dans une vaste salle meublée de trois lits de sangle sans matelas. Accroupies sur une natte, deux jeunes personnes, cousines germaines des élégantes patriciennes que je venais de quitter, fumaient en brodant. La conversation prit la même tournure que dans le somptueux salon du chanoine.

— Que pensez-vous de ce que vous venez de voir? me demanda don Estevan, lorsque nous eûmes terminé notre visite.

— Que le frère de don Lucio de la Vega est fort pauvre.

— Il a dévoré plus d'un million. La passion du jeu est tellement enracinée chez lui que son frère, qui lui sert une pension, lui a en vain meublé plusieurs ap-

partements. Présentez-lui un manteau neuf et il ne rentrera chez lui qu'après l'avoir vendu.

— Mais il ne saurait être constamment malheureux?

— En effet. Il a des jours de veine. Alors il déménage, achète à ses filles des parures royales, donne un à-compte au boulanger et à ses autres fournisseurs; puis, aussitôt que la fortune redevient contraire — ce qui ne tarde jamais — il revend meubles et bijoux. Don Lauro est un jeune homme à la mode, son père est millionnaire — dites-moi donc si vous connaissez à Paris, en France, beaucoup de gens qui, dans la position de mon ami, auraient consenti sans hésiter à vous mener chez des parents ruinés?

— Hélas non! Et j'admire depuis longtemps le peu d'horreur que la pauvreté d'autrui inspire à vos compatriotes. Dans notre Europe, on renie trop souvent le frère dont la fortune ou la position n'est pas brillante. L'infortuné qui se ruine ou que l'on ruine y perd, avec l'aisance, ses amis de la veille. Vous autres, au contraire, vous fermez rarement votre bourse, jamais votre porte à celui que le sort accable. Ici, l'honnête homme qui tombe dans la misère ne perd rien de sa considération.

— A la bonne heure! s'écria don Estevan en me serrant la main; je suis heureux de vous entendre parler ainsi. Je l'avoue, c'est avec intention que j'ai proposé à don Lauro de l'accompagner; comme le compatriote dont je vous parlais tantôt, je désirais prouver à un étranger qu'il existe ici quelques bonnes coutumes que nous n'avons empruntées à personne.

Le lendemain était un dimanche; dès le point du

jour, une foule en habit de gala encombrait les rues et remplissait les églises. Les femmes du peuple en jupon de mousseline blanche, pieds nus, enveloppées de l'écharpe nationale, traînaient ou chassaient devant elles des enfants au ventre ballonné. Les *catrinès*, ouvriers fashionables, en chemises brodées à jour, en pantalon bleu de ciel soutenu par une ceinture écarlate, coiffés de chapeaux verts, chaussés de souliers jaunes, échangeaient des regards hostiles avec la classe hargneuse des *leperos*. Enfin, les grandes dames, vêtues presque en Parisiennes, mais le châle relevé sur la tête et clos de façon à ne laisser voir que leurs yeux, s'avançaient d'un pas indolent. Bien que les boutiques fussent fermées, la ville avait un air de fête. Des pâtissiers, des confiseurs, des fruitiers ambulants, offraient leurs marchandises en récitant des vers ou en chantant. De nombreuses affiches ornées de gravures représentant des taureaux, des coqs, des danseurs de cordes ou des marionnettes, conviaient la foule pour l'après-midi. A mesure que le soleil montait dans le ciel splendide du plateau, d'un bleu si rayonnant qu'il blesse le regard, les rues s'encombraient.

Nulle part peut-être le contraste de la richesse et de la misère n'est plus apparent que dans cette ville où l'or et la soie frôlent à chaque pas la peau flétrie d'un prolétaire. Parmi les promeneuses, j'admirais de temps à autre une gentille *china*, race de grisettes autrefois nombreuse et qui se perd aujourd'hui. La *china* est une belle et robuste fille au teint doré, aux formes sveltes et rondes, dont le costume relève encore la piquante beauté. Elle porte une sorte de basquine de soie garnie

de bandes rouges, souvent pailletée d'or, que dépasse un jupon brodé qui descend à peine à mi-jambe. Ses cheveux crêpés, d'où lui vient son nom de *china*, ondulent sur ses tempes, tournent autour de ses oreilles chargées de boucles d'or et retombent en longues tresses qui viennent se rattacher à la ceinture. La chemisette, embellie de ces broderies mexicaines que l'Europe commence à imiter, laisse voir un col gracieux et une partie de la poitrine. Son pied, qu'elle tient à honneur d'avoir court, est emprisonné dans un soulier de satin qui lui crispe les doigts et donne à sa marche une lenteur calculée. Vive, joyeuse, aimante, d'une propreté rare au milieu d'un peuple qui n'emploie guère l'eau que comme boisson, la *china* est bien la fille ardente des tropiques, dont l'œil noir lance de voluptueux éclairs. Qu'on se représente ces gracieuses créatures au costume si coquet, marchant avec des ondulations de chatte amoureuse, le regard hardi, humide, provocateur et dont une écharpe de soie couvre et découvre le sein avec un à-propos incendiaire. Mais non, l'imagination en dit trop ou trop peu. Il faut les voir présentant leurs joues brunes aux baisers d'un soleil qui n'aime que les couleurs vives, à en juger par les fleurs et les papillons qu'il fait éclore. La *china* n'est point facile. Elle sait jouer du couteau pour se venger d'une rivale ou d'un infidèle. Pour se donner il faut qu'elle aime, et c'est pitié de voir ces ravissantes filles marcher côte à côte avec les drôles en haillons, à l'air féroce, qu'elles choisissent pour amants.

J'entrai dans une église et je m'adossai contre un pilier, tout surpris d'entendre l'orgue exécuter un air de

danse. Ni chaises ni bancs dans la vaste nef, où chacun s'agenouillait sur les dalles, le lazzarone près du magistrat, l'Indienne et la *china* à côté d'une grande dame. Celle-ci, sa place choisie, gonfle la jupe de sa robe par un mouvement brusque des hanches, puis s'affaisse sur le pavé avec une aisance mauresque. Pour l'observateur placé près des stalles réservées aux prêtres, c'est un charmant spectacle que celui de ces toilettes bigarrées, de ces yeux noirs et brillants, de ces tailles flexicles, de ces éventails qui frémissent dans des mains potelées. Les Poblanaises ne s'embarrassent guère d'un livre de messe ; elles savent les prières par cœur et leurs regards peuvent errer en liberté. Les bons chanoines dominent ce gracieux auditoire, et sans compter le jeu de l'éventail, qui a comme les fleurs son langage secret, ils peuvent remarquer qu'il s'échange pendant l'office des sourires amoureux à compromettre le salut des jolies dévotes. Du reste, pas de suisse aux allures de tambour major, pas d'horribles loueuses de chaises, pas de bruit, pas de quête, pas de circulation dans l'église ; seulement les polkas de l'orgue doivent causer des inquiétudes à plus d'un petit pied.

La messe terminée, les jeunes gens s'empressèrent de gagner le parvis et se groupèrent de façon à obliger les femmes à défiler devant eux. Rien de mieux, si leur attitude eût été convenable ; par malheur, ils agaçaient les *chinas*, promptes à la riposte, ou se communiquaient à haute voix des remarques saugrenues. Après avoir pris ma part silencieuse de ce divertissement, je m'enfonçai dans les rues au hasard, toujours surpris de ne rencontrer que de rares voitures dans une aussi grande

ville. J'arrivai près du cirque des taureaux, vaste place dont les gradins sont construits en maçonnerie. C'est là un spectacle trop souvent décrit pour que je m'y arrête; je dirai seulement que les hautes classes de la société poblanaise partagent la fureur du peuple pour ces jeux sanglants.

Le soir venu, je me dirigeai de nouveau vers le parvis de la cathédrale, qui m'avait été signalé comme le rendez-vous général des promeneurs. Des Indiennes allumaient çà et là des bûchers de bois odorant et, dans le cercle lumineux produit par la flamme, étalaient des pastèques, des noix de coco, des fruits secs ou des *tamalés*, gâteaux de maïs sucrés ou poivrés pour lesquels chaque ville mexicaine possède une recette particulière. Assis un peu à l'écart, je contemplais avec curiosité le panorama qui se déroulait devant moi. Accoutumé à la solitude, aux rumeurs des forêts et des savanes, j'en retrouvais comme un écho dans le bruit de cette foule qui augmentait de minute en minute. Les feux se multiplièrent et bientôt l'immense place se teignit de lueurs rouges, tandis que la silhouette des tours massives de la cathédrale se dessinait sur le ciel étoilé. Étais-je au centre d'un village aztèque ou dans une ville européenne? De jeunes femmes, parées de toilettes de salon, que le doux climat du plateau central permet d'étaler en plein air, frôlaient des Indiennes à peine vêtues et insoucieuses de leur nudité; des promeneurs en gants beurre frais, le lorgnon à l'œil, beaux comme une gravure de mode, causaient amicalement avec de pauvres diables sans chemise dont le cigare venait de fraterniser avec le leur. A chaque pas, l'extrême bar-

barie coudoyait une civilisation extrême; mais en somme, la première me paraissait souvent préférable à la seconde.

Je me rapprochai des portiques ou promenades réservées. Une double rangée de chaises, occupées par des promeneuses fatiguées, ne laissait qu'un étroit passage à celles qui, plus intrépides, faisaient flotter leurs robes avec cette désinvolture coquette que les Espagnols peignent d'un seul mot (*meneo*). Est-ce l'effet du lieu, de l'heure, de la lumière ou de l'imagination? Je ne sais; mais ni à Paris, ni à Londres, ni à New-York, ni dans les allées du cours de la Havane, où le crépuscule rend toutes les femmes belles, je n'ai vu des traits plus fins, des chevelures plus abondantes, des yeux plus brillants, des épaules plus splendides que sous les portiques de Puebla. Comme contraste, une foule demi-nue se pressait sous chaque arcade. Çà et là s'épanouissait au milieu d'un groupe une ravissante tête de *china* et plus d'une patricienne, en dépit de sa beauté délicate, devait envier les parures de fleurs naturelles et les formes sculpturales de ces filles au teint bruni.

A la vue de cette fête, de ces lumières, de ces femmes voluptueusement appuyées au bras d'heureux cavaliers, saluant leurs amis de la main ou de l'éventail, se penchant vers l'un, souriant à l'autre ou l'enveloppant d'un éclair de leurs yeux, un amer dépit s'empara de moi, de me sentir là solitaire, inconnu et de ne recevoir aucun de ces regards, aucun de ces sourires, aucun de ces saluts familiers. Éloigné de ma patrie depuis tant d'années, n'y étais-je pas aussi oublié que dans cette ville que je

visitais pour la première fois? Dans un accès de sauvagerie, je songeais à regagner mon hôtel, quand j'aperçus don Lauro et ses sœurs.

— Ah, déserteur! me dit le jeune homme. Estevan vous cherche depuis une heure. Vous avez des excuses à présenter à Conchita dont le cavalier est absent à cause de vous.

J'offris le bras à l'une des jeunes filles, vive et piquante brune qui possédait des yeux à révolutionner Paris.

— Savez-vous danser? me demanda-t-elle comme entrée en matière.

— Fort mal.

— C'est-à-dire fort bien.

— Dans votre langue, c'est possible; mais j'ai parlé en espagnol et pensé en français. Je n'aime guère ce qu'on appelle le monde et je danse mal, faute d'habitude.

— Et vous êtes Parisien?

— Il y a si longtemps que j'ai quitté mon pays que ce serait me vanter que de prétendre à ce titre, qui est comme un brevet d'élégance.

Ma compagne se tut.

— C'est donc un crime à vos yeux que de ne pas savoir danser? repris-je.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que vous ne me parlez plus.

Nous nous croisâmes à ce moment avec les jeunes personnes que j'avais visitées la veille dans un taudis; l'une d'elle avait pour cavalier un colonel imberbe. Ma compagne agita son éventail pour saluer.

— Voyons si vous avez bon goût, me dit-elle. Comment trouvez-vous ma cousine?

— Charmante.

— Et son fiancé?

— D'abord quel est son fiancé?

— Mais c'est le fils du gouverneur, le colonel qui lui donne le bras.

— Il doit être fort riche.

Sans doute le ton de ma voix annonçait une certaine surprise; la jeune fille se retourna si vivement que je compris que j'avais dit une sottise.

— C'est donc vrai? s'écria-t-elle en ne posant plus que la main sur mon bras. Dans votre pays une femme ne peut aimer un homme qu'à la condition d'être plus riche que lui?

— Qui vous a dit cela?

— Estevan, et je n'ai pas voulu le croire.

— Cela n'est vrai que pour une certaine classe, répliquai-je, confus de ne pouvoir nier notre antichevaleresque coutume des dots.

— J'espère bien, répondit la jolie promeneuse en me frappant avec familiarité du bout de son éventail, que vous ne faites pas partie de cette classe-là.

Nous fûmes rejoints par don Estevan; puis, sur les pas du capitaine, nous nous engageâmes dans les larges rues de Puebla, éclairées par un beau clair de lune. L'atmosphère avait une douceur qui laissait le corps dispos, et le misanthrope de tantôt sentait son cœur battre au contact de la gracieuse créole qui, peu habituée aux longues promenades, s'appuyait à son bras en costume de bal.

— Ne me ferez-vous pas danser une seule fois? me dit-elle tout à coup.

— Où donc et quand?

J'avais à peine posé cette question que nous passions d'une cour plantée d'arbres dans un immense salon resplendissant de lumière. La musique préludait. On me présenta à la maîtresse de la maison et j'assistai à un bal qui, pour le luxe, les toilettes et la galanterie eût pu me faire croire que j'étais à Paris. Vers minuit nous reconduisîmes les jeunes filles chez elles. Les musiciens, qui étaient des amateurs, nous accompagnèrent. J'allais me retirer, quand le capitaine m'emmena dans sa chambre.

— C'est une nuit de sérénades, me dit-il, vous ne serez libre qu'au point du jour.

On me prêta un grand manteau, un chapeau à la Louis XIII, une rapière. Mes compagnons s'affublèrent de la même façon et nous rejoignîmes les musiciens. Tant que dura la nuit, nous allâmes de rue en rue charmer le sommeil des belles amoureuses par des concerts et des chants. Mon rôle se bornait à faire sentinelle; mais je me croyais transporté dans un autre âge. J'aurais voulu voir une échelle de soie se dérouler du haut d'un balcon, un don Juan à voix harmonieuse tenter l'escalade et nous ramener tremblante quelque belle fille à enlever. J'en fus pour mes frais d'imagination ; nul jaloux ne vint nous troubler, et le guet, loin de nous donner occasion de le rosser, nous escorta avec ses lanternes lorsque la lune se coucha.

Le lendemain, le capitaine ayant insisté plusieurs fois pour que je visitasse sa caserne, il fallut m'exécu-

ter. J'en sortis attristé d'avoir vu frapper de pauvres Indiens enrôlés de force et auxquels on voulait enseigner l'exercice à l'aide d'une langue inintelligible pour eux. La hideuse malpropreté de ces malheureux m'avait soulevé le cœur, et il répugnait à ma loyauté de louer d'aussi tristes soldats.

Puebla possède une académie des sciences assez prudente pour ne jamais faire parler d'elle, ce qui est pourtant un malheur dans un pays dont l'histoire naturelle est presque inconnue. Un ou deux professeurs instruits, ne publiant aucun travail original, ne peuvent mériter à une société le titre de savante. L'académie de Puebla qui reçoit des bacheliers, des avocats, des médecins, a cependant valu par cela seul à la ville une réputation littéraire et scientifique qu'elle serait fort en peine de justifier.

Le collége national de Puebla, l'un des plus fréquentés du Mexique, le seul où puissent étudier les jeunes gens d'une province dont la population s'élève à sept cent mille âmes, compte à peine une quarantaine d'élèves. L'instruction qu'ils y reçoivent se borne aux éléments de la grammaire latine et à quelques notions de philosophie. Pas un mot d'histoire, de géographie, de littérature! Ces étudiants qui, en majorité, appartiennent aux classes les plus infimes de la société, sont réduits à chercher par la ville la nourriture et le logement. Avec leurs manteaux troués, leurs vêtements qui ont oublié de grandir avec eux et leurs yeux éveillés, ils ne ressemblent que trop aux écoliers des universités espagnoles du moyen âge.

Je pus aussi visiter le séminaire, grâce à l'obligeance

de M. Guttierez de Villanueva, le seul homme à cent lieues à la ronde qui sache le grec et l'hébreu. Il n'est pas d'effort que ce savant vera-cruzain n'ait tenté pour élever l'académie de Puebla à la hauteur de celle de Mexico. Je pénétrai à sa suite dans un vaste bâtiment attenant à l'évêché; puis, traversant des cours, des corridors, des salles d'études dont les magnifiques boiseries rappellent un autre siècle, j'assistai à la leçon de grec. Les séminaristes, revêtus d'une soutane, portent sur l'épaule gauche les armes de l'évêque brodées en rouge rehaussé d'or. Après la leçon, les jeunes hellénistes me conduisirent dans la bibliothèque enrichie d'éditions modernes par M. Vasquez, un des prélats les plus érudits du Mexique, mort évêque de Puebla. Je vis là force beaux livres qui eussent amené l'eau à la bouche de Charles Nodier, surtout des raretés vénitiennes du plus grand prix. Par malheur, la poussière et les mites, à défaut de l'étude, causent d'irrémédiables dégâts parmi ces richesses bibliographiques. En feuilletant de magnifiques collections de gravures reproduisant les chefs-d'œuvre des musées italiens, je remarquai de grosses taches d'encre faites à dessein pour remplacer la feuille de vigne absente. Plus loin, le cruel aspic qui mordit le beau sein de Cléopâtre et le poignard que Lucrèce se planta dans le cœur disparaissaient sous un carré noir dont le pendant ornait l'autre moitié de la poitrine de ces deux victimes du suicide. Ainsi défigurées, ces gravures me firent l'effet des mots à double entente que l'auteur souligne de crainte que leur sens graveleux n'échappe au lecteur.

J'entrai par mégarde dans une vaste pièce garnie de

stalles et pourvue d'une chaire. L'assemblée était nombreuse. On parlait latin, et de futurs docteurs en théologie s'escrimaient *in barbara* sur les catégories et les universaux. Encore une fois, je me trouvai transporté au moyen âge et j'entendis condamner Abailard, c'est-à-dire l'esprit humain et la libre critique, au nom de saint Bernard et du pape Innocent III.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, les cloches sonnèrent à grande volée; balcons et boutiques s'ornèrent de rideaux, de tapis, de fleurs tressées; les rues se remplirent d'une foule bruyante. Le hasard me servait à souhait. Une procession en l'honneur d'une des nombreuses confréries de la ville allait se rendre à la cathédrale pour y déposer en neuvaine une image de saint. Les sœurs de don Lauro déploraient qu'il ne me fût pas donné de voir une des processions de la semaine sainte, les seules, à leur avis, qui méritassent d'attirer l'attention. Tout en se désolant, elles m'offrirent une place à leur balcon, sous lequel le cortége devait passer; j'acceptai, et tantôt debout, tantôt agenouillé, je vis une de ces fêtes religieuses chères à nos aïeux.

La marche fut ouverte par un homme en soutane de velours violet, chargé d'un crucifix d'une longueur démesurée. Il marchait d'un pas grave, tandis qu'à ses côtés des Indiens armés de fouets chassaient les chiens sans épargner les enfants qui se pressaient en avant avec l'irrévérence de leur âge. Derrière, sur un beau piédestal doré, venait un ange de grandeur naturelle, attifé, pomponné, enrubané, étincelant de galons d'or et d'argent, porté par huit hommes vêtus de justaucorps

de velours avec les armes épiscopales brodées sur la poitrine. L'ange avait des ailes bleues, une perruque blonde, un chapeau à plumes, une robe de gaze courte; de ses épaules tombait jusqu'à terre un manteau de soie semé d'étoiles d'or, que soutenaient des enfants vêtus en moines et tonsurés pour la circonstance. Une double rangée de pénitents, portant des cierges, psalmodiaient des *Ora pro nobis* à chaque verset de litanie récité par un carme abrité contre les rayons du soleil sous le parapluie d'un fidèle. Je comptai huit anges escortés et équipés de la même façon que le premier, et j'appris de mes hôtesses que ces figures, venues à grand frais de Rome, sortaient dans la semaine sainte au nombre de vingt-quatre. La musique militaire, exécutant la marche des *Puritains* avec plus d'ensemble qu'on ne devait en attendre d'Indiens, défila avec ses chapeaux chinois, ses fifres et ses tambours, suivie de massiers accablés par le poids d'énormes globes d'argent surmontés de l'aigle mexicaine. Puis vint une sainte, les mains jointes, les cheveux épars, les yeux levés au ciel, devant laquelle il fallut encore s'agenouiller, car la statue de bois renfermait des reliques. Les images des diverses confréries nous obligèrent à de nouvelles génuflexions : des frères de la Passion, des esclaves de Dieu, des esclaves de la croix, leur servaient de cortége, précédés de leurs bannières, splendides oriflammes de velours, de soie, de pourpre, rehaussées d'or et de pierreries. Les habits noirs des marguilliers qui marchaient nu-tête faisaient tache au milieu des étoles, des surplis, des chapes. Ils passèrent; puis, sur deux files compactes, cierges en main, coiffés de ca-

goules, parurent les moines blancs, gris, bleus, rasés, barbus, chaussés, déchaussés, chantant à pleins poumons des cantiques que la foule répétait à son tour. Enfin, sous un dais de brocart soutenu par quatre généraux, noyé dans des nuages d'encens, la tête haute devant tous les fronts courbés, s'avança le proto-notaire de la Mitre, en habit violet, en manteau de drap d'or, entouré ou suivi de quatre cents soldats dont les clairons sonnaient, tandis qu'une pluie de fleurs tombait des balcons.

Le dernier personnage de la procession venait à peine de défiler que la foule se dispersa pour aller se grouper plus loin, dans les rues conduisant à la cathédrale. Quelques dévotes, encapuchonnées dans des dominos bruns, restaient seules graves et recueillies. Les œillades, les quolibets, les éclats de rire, les mots lestes se croisaient avec une irrévérence païenne. L'imagination, je le sais, prête des couleurs plus sombres, des dehors plus fanatiques aux cérémonies publiques des pays où le catholicisme règne sans partage ; mais à Puebla, comme dans le reste de l'Amérique espagnole, les pratiques de religion sont une affaire d'habitude, et non le résultat d'une dévotion raisonnée. Les processions, ainsi que la messe, deviennent des occasions de rendez-vous. Les femmes se parent de leurs plus beaux atours pour y assister et s'y rendrent pour voir et pour être vues autant que pour prier. J'ignore si Dieu gagne beaucoup à ces fêtes; — le diable, à coup sûr, n'y perd rien.

Je terminai ma journée d'une manière profane, en allant m'asseoir sur les bancs d'un théâtre de marion-

nettes. La représentation se donnait dans une salle enfumée. La réunion était nombreuse, mais peu choisie. Des *leperos*, leurs femmes et quelques *chinas* riaient et nommaient tout haut les acteurs de bois. Ma redingote noire attirait les regards. On me considérait évidemment comme un intrus. Du reste, rien d'hostile dans les coups d'œil qu'on dirigeait de mon côté. Je me promis de gagner les bonnes grâces des spectateurs en donnant à tort ou à raison le signal du rire ou des bravos. Après une longue attente, la toile se leva aux sons d'une mandoline, et Jean Panadero, le Polichinelle mexicain, fit son entrée triomphale sur la scène.

Jean *Panadero* (le boulanger) est un joueur, un ivrogne, un débauché dont le cynisme dépasse toutes les bornes. S'il ne rosse pas le commissaire, il lui faut du sang, — son couteau remplace le bâton cher à Guignol. Il monte à cheval, chasse le taureau, embrasse la femme de son voisin et le diable lui donne maints avis inutiles avant de l'emporter. Le rôle original de ce héros ne peut être compris que par ceux qui possèdent une connaissance intime des mœurs du bas peuple mexicain. La série de ses aventures forme une suite de tableaux, non une critique, encore moins une caricature. La seule moralité de la pièce consiste dans la triste fin du pécheur endurci, dévoré par un dragon ailé qui vomit des flammes. Jean Panadero n'est point spirituel. Il provoque le rire à force d'obscénités crûment lancées à la face du public. S'il enveloppait sa pensée de périphrases, ses auditeurs ne sauraient pas la deviner.

Puebla renferme deux théâtres, indignes, sous tous les rapports, d'une aussi grande ville. Durant mon séjour,

je vis représenter sur l'une de ces scènes *Lucrèce Borgia*. Le programme, imprimé en lettres d'or, m'apprit que ce drame célèbre est l'œuvre d'un poëte espagnol anobli par Louis-Philippe. Alexandre Dumas, le Français le plus populaire du Mexique, ne verrait pas sans surprise ses pièces et ses romans circuler sous le nom d'un traducteur doublement *traditore*. En revanche, j'ai vu vingt drames espagnols emprunter le nom du père de *Henri III* pour se faire accepter du public de ce pays, et les programmes attribuent effrontément à Victor Hugo *les Enfants d'Edouard* et *Louis XI*.

Le jour des Morts, désireux d'échapper au glas funèbre des cloches, j'acceptai la proposition d'un naturaliste allemand qui m'engagea à l'accompagner dans une promenade hors de la ville. Nous résolûmes de visiter le cimetière de Chenenetla qui est chaque année le but d'un pèlerinage. Un vent du sud, embrasé, desséchant, incommode, soulevait des flots de poussière dans une campagne stérile. Comme récompense d'une marche pénible, nous ne vîmes guère que des monceaux d'ossements, des lambeaux de corps en putréfaction et des crânes à demi rongés qui gisaient sur le sol. La foule se portait vers ce lieu lugubre par plaisir et non par dévotion. On vendait de tous côtés des boissons enivrantes : *pulque*, eau-de-vie de canne, *mescal*; puis, comme rafraîchissements, de la neige sucrée, des sorbets à l'ananas et des *sangrias* teintes avec de la cochenille ou arrosées de vin rouge d'Espagne. Au retour, mon compagnon me fit pénétrer dans une maison noire où des hommes en guenilles se tenaient debout devant des tables chargées d'or. On jouait de la cave au gre-

nier dans cette bienheureuse demeure; les cours, les corridors, l'ombre des murs abritaient des amateurs des deux sexes accroupis et maniant des cartes graisseuses. Dans une salle obscure, éclairée par des chandelles de résine, j'entrevis le frère du chanoine, les mains pleines de piastres.

Le pèlerinage de Chenenetla est une véritable fête mortuaire, en ce sens qu'on en rapporte toujours cinq ou six cadavres et une douzaine de blessés. Le couteau joue un rôle dans toute querelle d'amour et de jeu; le *lepero* ne connaît pas d'autre façon de se battre. Je me sentais mal à l'aise au milieu de cette foule sinistre, dont une bonne partie, en proie à l'ivresse silencieuse des Indiens, ne demandait qu'une occasion pour dégaîner. C'est un jeu sanguinaire de la plèbe de Mexico et de Puebla de faire à l'ennemi qu'on veut simplement vexer une longue entaille de l'oreille au nez ou au menton; aussi nulle ville du monde peut-être ne possède autant de balafrés.

Nous traversâmes des quartiers presque déserts pour nous rendre au cimetière aristocratique ou Panthéon. Une fois engagés dans l'impasse qui y conduisait, il nous fallut cheminer avec lenteur, pressés ou portés par une multitude d'un aspect moins répugnant que celle que nous avions laissée sur la route de Chenenetla. Cependant mon compagnon m'avait recommandé de boutonner ma redingote, les filous poblanais égalant ceux de Londres en dextérité et les surpassant en hardiesse. Tout à coup, je sentis une main se glisser dans une de mes poches de derrière. Je fis part à mon guide de cette découverte.

— Que contient votre poche? me demanda-t-il.

— Rien que des cigarettes.

— Dans ce cas, laissez-vous voler; un esclandre pourrait vous attirer un mauvais coup.

Durant cet échange de paroles, la soustraction s'était accomplie. Je me retournai pour voir mon voleur, grand gaillard à face patibulaire, enveloppé d'une couverture et pieds nus.

— J'en ai autant dans l'autre poche, lui dis-je.

— Votre Seigneurie est trop bonne, répliqua le drôle sans se déconcerter le moins du monde; les paquets qu'elle vient de me donner me suffisent pour le moment.

Je me mis à rire, et nous pénétrâmes enfin dans le cimetière. Dans les Panthéons mexicains, les cadavres sont logés, — ainsi que cela se pratique dans certains cimetières italiens, — au fond de niches creusées dans les murs et superposées. L'ouverture qui a permis d'introduire le cercueil se ferme par une plaque de marbre ou un travail de maçonnerie. On ne connaît guère au Mexique ces tombes isolées et ces caveaux de famille qui ornent nos champs de repos. L'ambition générale est de se faire enterrer sous les dalles d'une église, revêtu d'un habit de moine en guise de linceul.

Une plaque de marbre devant laquelle brûlaient deux bougies attirait la foule. Je parvins à m'approcher et à lire l'épitaphe de L. Oropeza, directeur de la police poblanaise, tué quelques mois auparavant sur la place de la cathédrale. Ce malheureux fonctionnaire, dans un excès de zèle sans doute, avait arrêté un assassin de profession, chef d'une nombreuse bande de voleurs.

Plusieurs lettres anonymes l'engagèrent, sous peine de mort, à favoriser l'évasion du coupable. Loin de se laisser intimider, Oropeza redoubla de surveillance, et, chose assez rare dans les annales judiciaires du Mexique, le bandit fut exécuté. Cinq ou six jours après, le magistrat tombait, non loin de son escorte, frappé de vingt-trois coups de couteau. C'était un avis que les malfaiteurs adressaient à la justice, afin de lui apprendre à ne pas se montrer trop rigoureuse. Cette dernière paraissait avoir profité de la leçon, car elle avait repris sa mansuétude habituelle, et si on continuait à voler à peu près impunément dans les différentes provinces de la république, les brigands couraient beaucoup moins de risques que partout ailleurs dans l'État de Puebla.

Nous nous étions retirés en dehors du Panthéon, près d'un tertre sur lequel une famille mangeait des gâteaux ou des fruits. Ce tertre était un tombeau, et je remarquai que la foule piétinait sur les fosses avec l'indifférence la plus complète. Au Mexique, le cadavre d'un homme n'obtient guère plus de considération que celui d'un chien; on l'emporte furtivement de sa demeure; ni amis ni parents ne l'accompagnent. S'il entre à l'église, ce n'est que pour disparaître aussitôt sous la dalle, qu'un sacristain a soulevée moyennant rétribution.

Je regardais la foule aller et venir sur la terre souillée d'immondices et de débris humains, quand le grand gaillard aux cigarettes se présenta à moi. Il inclina la tête afin d'amener son chapeau au niveau de sa main, retenue prisonnière par la couverture qui l'enveloppait, — salut familier aux *leperos,* qui évitent ainsi de montrer leur buste nu en société.

— Votre Seigneurie, dit-il, s'est déjà montrée si généreuse que je ne vois vraiment qu'elle qui puisse me prêter deux réaux.

— Et pourquoi veux-tu que je te récompense, en te donnant de l'argent, d'avoir pris mes cigarettes?

— Parce que cette somme, qui n'est rien pour vous, me rendra un grand service.

— Tu as une femme et des enfants?

— Non, señor.

— Tu as donc faim?

— J'ai besoin de deux réaux, voilà tout, et j'ai voulu vous les demander avant de les prendre dans la poche où Dieu les a mis.

Cette franchise m'arracha la somme désirée — un franc vingt-cinq centimes — et ma nouvelle connaissance disparut en me remerciant d'un geste plein de dignité.

Le soir, le parvis de la cathédrale se couvrit de promeneurs et de vendeurs. Les gâteaux et les sucreries représentaient des têtes de mort, des squelettes et des tombes. Aux portes mêmes de l'église s'élevaient des montagnes de noix de coco; car nulle dame ne se fût montrée satisfaite, si, le 2 novembre, au sortir de l'office du soir, son cavalier ne lui eût offert un de ces fruits. Le peuple, de son côté, se régale, en l'honneur des trépassés, d'une boisson composée avec des coques de cacao, sorte de bière écumeuse servie dans des verres de la contenance d'un litre et d'un goût détestable.

Vers dix heures, la place s'illumina d'une façon splendide, et j'eus de nouveau le spectacle de femmes belles et parées frôlant des sauvages en haillons ou à

moitié nus. A minuit, je montai en diligence pour regagner les forêts, renonçant encore une fois au dessein que j'avais formé de visiter Mexico. Je regrettais les huttes, le foyer des savanes, le silence des bois. Je me sentais triste, ennuyé, craintif, au milieu d'un monde dont les plaisirs n'étaient plus les miens. Comme l'Indien du désert transplanté dans une ville, j'avais la nostalgie des solitudes.

LES AZTÈQUES

I

La nation mexicaine se divise en trois classes, qui n'auraient rien de commun si elles ne foulaient le même sol. La première n'est en réalité qu'une colonie européenne où Français, Anglais, Espagnols retrouvent les usages, la langue et les idées de leur pays. La seconde, mélange infini du blanc, de l'indien et du nègre, qui représente la majorité des villes, se laisse dominer par les créoles. A côté de ces derniers et des métis, vivent, silencieux et comme ignorés, les descendants des anciens Aztèques. Les aborigènes n'ont rien voulu emprunter à leurs dominateurs, dont un tel abîme les sépare que ceux-ci ignorent les mœurs, les préjugés, l'histoire, jusqu'au langage de la race vaincue. Au bout d'un séjour de plusieurs années dans le pays, la plupart des étrangers ne paraissent guère mieux renseignés sur les Aztèques que sur les Chinois.

L'Indien recherche les lieux solitaires, sauvages, presque inaccessibles. Doux et soumis dans le voisinage des centres populeux, dont il ne se rapproche qu'à contre-cœur, il se montre plus rétif à mesure qu'il s'en éloigne. Dans son village, il ne reconnaît d'autre chef que celui qu'il s'est choisi, — parfois son curé, lorsque le prêtre appartient à sa race. L'autorité espagnole a pesé sur lui assez lourdement pour le façonner à l'obéissance et lui imposer, à défaut de la foi, le culte extérieur du catholicisme ; mais, s'il se laisse aisément séduire par la pompe des cérémonies religieuses, il n'a pas renoncé aux pratiques païennes de ses ancêtres.

Il s'est écoulé trois siècles depuis la conquête du Mexique et quarante ans depuis que cette vaste colonie a reconquis son indépendance; néanmoins l'Indien, déclaré mineur par les lois espagnoles, n'a pas été émancipé; peut-être même aurait-il le droit de préférer le joug des premiers conquérants. En m'occupant de cette race intéressante, destinée à disparaître devant les émigrations, qui, tôt ou tard, viendront féconder le sol de ces fertiles contrées, j'ai cru remarquer que les mœurs des contemporains de Mocteuczoma[1] sont aussi peu connues en Europe que celles de leurs descendants. J'ai donc pensé qu'une étude sur les anciens Aztèques offrirait un certain intérêt, et j'ai résumé ce qu'ont dit de plus curieux Torquemada, Sahagun et surtout Clavijero. Ce peuple a si peu modifié ses habitudes domestiques que les lecteurs comprendront ce qu'il est en apprenant ce qu'il a été.

1. Cette orthographe est conforme à la prononciation indienne.

II

Le nom d'Anahuac [1], appliqué d'abord à la vallée de Mexico, s'étendit ensuite aux immenses régions de la Nouvelle-Espagne, dont le Mexique moderne n'embrasse qu'une faible partie. A l'arrivée des Espagnols, ces vastes contrées se divisaient en quatre royaumes principaux : Mexico, Alcolhuacan, Tlacopan, Michuacan — et en trois petites républiques nommées Tlascala, Chalollan et Huetjotzinco.

Le Mexique, le moins ancien de ces États, s'agrandit à force de conquêtes. Sans l'invasion espagnole, il eût probablement absorbé peu à peu les territoires voisins ; car aucun peuple du nouveau monde ne présente autant d'analogie avec les Romains.

Les habitants des nombreuses provinces de l'empire avaient conservé leur nom primitif de nation ou de tribu. C'étaient, au nord, les Otomites, que les Espagnols durent combattre longtemps encore après la chute de l'empire aztèque ; à l'occident, les Matlazinques ; au midi, les Tlahuiques et les Cohuiques ; au sud-ouest, les Mistèques, les Sapotèques, les Chiapanèques et enfin, à l'est de la capitale, les Totonaques, qui furent les pre-

1. Anahuac signifie « près de l'eau. »

miers à s'allier à Cortès pour combattre Mocteuczoma.

L'histoire des premiers habitants d'Anahuac se perd, comme celle de presque tous les peuples, dans une suite de fables plus souvent absurdes qu'ingénieuses. Les Toltèques [1] sont ceux qu'on connaît le mieux ou du moins ceux dont l'origine paraît la plus certaine. La tradition les fait sortir du royaume de Tollan vers l'an 544 de l'ère chrétienne, sous la conduite de plusieurs chefs. Ils errèrent de province en province, semant sur leur passage des constructions gigantesques, jusqu'à l'époque où ils fondèrent la ville de Tula, célèbre dans l'histoire du Mexique et qui devint la résidence de leurs rois.

Établie vers l'an 667, la monarchie toltèque dura trois cent soixante-quatre ans et ne compta que huit souverains. Une loi singulière voulait que chaque règne durât un siècle national, c'est-à-dire cinquante-deux ans. Si le roi accomplissait son siècle sur le trône, il était aussitôt dépossédé; mais s'il mourait avant la limite légale, les nobles s'emparaient du pouvoir et gouvernaient jusqu'à l'époque fixée pour l'avénement de son successeur.

Des peuplades primitives qui ont émigré au Mexique, les Toltèques paraissent avoir été la plus civilisée. Leur nom devint synonyme d'architecte ou d'ouvrier habile. Portés à la paix, essentiellement cultivateurs, ils importèrent le poivre, le coton et le maïs dans leur patrie d'adoption. Ils savaient fondre certains métaux, travailler les pierres précieuses, et c'est à leurs connaissances

1. Toltecatl, habitant de Tollan. Ce n'est pas là un nom de race.

astronomiques que les Mexicains empruntèrent un calendrier où l'année civile marchait d'accord avec l'année solaire. Les célèbres pyramides de Teotihuacan et de Cholula passent pour avoir été construites par eux.

Enfin, au bout de quatre siècles, la famine, la peste, des guerres malheureuses ruinèrent les Toltèques. Ils disparurent d'Anahuac aussi mystérieusement qu'ils y étaient venus. Le père Torquemada, avec cet amour du merveilleux qui le distingue, fait intervenir des géants et des démons, expliquant cette disparition par des histoires à la Croquemitaine fondées sur des hiéroglyphes. Quoi qu'il en soit, quelques-uns des Toltèques s'établirent dans la vallée de Mexico, tandis que d'autres se dirigeaient vers le Yucatan et les provinces du centre, où le voyageur admire les ruines de Mitla et de Palenqué comme l'œuvre probable de ce peuple extraordinaire.

L'Anahuac resta presque dépeuplé pendant une centaine d'années, jusqu'à l'invasion des Chichimèques. Les nouveaux habitants, comme ceux qui les avaient précédés et qui les devaient suivre, venaient des régions septentrionales, qui ont fourni des habitants au nouveau monde aussi bien qu'à l'ancien. On ignore au juste quel fut le berceau des Chichimèques; l'étymologie même de leur nom est incertaine [1]; mais tout permet de supposer une communauté d'origine et de langue entre ces colons qui se succèdent presque aussi paisiblement que les vagues d'une mer non tourmentée.

1. Torquemada le fait dériver de Techichinani (suceur), parce que les Chichimèques suçaient le sang des animaux qu'ils tuaient.

Les Chichimèques donnaient à leur patrie primitive le nom de leur capitale, Amaquemacan. Ils obéissaient aveuglément à un roi absolu, aux chefs qui le réprésentaient, et reconnaissaient une noblesse fondée sur la naissance, le courage ou la volonté du souverain. Non moins dédaigneux de l'agriculture que des arts civils, ils habitaient de misérables cabanes, vivaient de gibier ou de fruits sauvages et portaient pour tout vêtement des peaux d'animaux. Leur religion se bornait à adorer le soleil, auquel ils offraient en sacrifice des arbres et des fleurs,—singulier holocauste de la part d'un peuple essentiellement chasseur.

Huit années à peine après l'établissement des Chichimèques, de nouveaux émigrants arrivèrent, bientôt suivis de la nation entière des Alcolhuas, la plus civilisée qui eût paru depuis les Toltèques. Celle-ci s'allia aux anciens possesseurs; mais, par un hasard peu commun en histoire, ce fut le nom des derniers venus qui prévalut. Ces immigrations ne ressemblent en rien aux irruptions des barbares d'Europe ou d'Asie, qui fondent, comme un aigle sur sa proie, sur une contrée dont ils ne changeront ni les mœurs, ni la langue. Aucune tradition n'annonce une lutte; les colons semblent s'appeler les uns les autres. Un fait remarquable, c'est qu'aucun d'eux n'a gardé le souvenir exact du pays natal.—Ils venaient du nord, voilà le seul renseignement qu'ils nous aient transmis.

Vers le XIIIe siècle, apparurent les Aztèques ou Mexicains, qui, après avoir longtemps erré à l'aventure, furent vaincus par les Colhuacans; mais leur férocité les rendit bientôt redoutables à leurs dominateurs, dont ils

ne tardèrent pas à secouer le joug. A la suite d'une foule d'exploits héroïques, ils élevèrent, en 1325, près d'un rocher où ils avaient aperçu un aigle gigantesque posé sur un cactus et tenant un serpent dans ses serres, la ville de Tenochtitlan, connue aujourd'hui sous le nom de Mexico [1]. A dater de cette époque, leur puissance ne fit que s'accroître, et, sans rien perdre de leur férocité native, ils s'adonnèrent aux sciences et aux arts, mais surtout aux arts militaires. L'arrivée de Cortès et de ses compagnons surprit les Aztèques en pleine prospérité. Cependant, malgré la sagesse des lois qu'ils avaient établies, plusieurs de leurs conquêtes étaient trop récentes pour que les indigènes ne profitassent pas de la première occasion favorable pour se révolter. Cortès ne manqua pas d'appeler aux armes ces ennemis encore frémissants de leurs défaites et qui devinrent ses auxiliaires. On se plaît à répéter que le grand aventurier espagnol s'empara du Mexique avec trois cents de ses compatriotes. Est-il donc inutile de constater qu'il eut pour alliés les Totonaques et les républicains de Tlascala, c'est-à-dire plus de deux cents mille combattants?

1. De *Mexitli*, le dieu de la guerre.

III

Les Aztèques, doués d'une complexion saine et robuste, sont de taille moyenne, plutôt grands que petits. Ils ont le teint olivâtre, le front étroit et fuyant, le nez légèrement camard, la bouche grande et bien garnie, les cheveux noirs et rudes. Leur mâchoire inférieure est proéminente et leur barbe peu fournie. L'expression générale de leurs traits annonce peu d'intelligence, mais beaucoup de douceur; leurs yeux, à sclérotique jaunâtre, manquent de vivacité, tandis que leur allure humble et gauche leur donne l'air de grands enfants.

Les sens, chez l'Aztèque, la vue et l'ouïe surtout, sont d'une finesse extrême. Les heureux vieillards de cette race, qui ne connaissent ni la surdité ni la cécité, meurent avec leurs cheveux et leurs dents. Deux singularités m'ont toujours frappé chez l'Indien du Mexique : il ne crache jamais et flaire tout ce qu'on lui présente, s'en rapportant plus volontiers à l'odorat et au toucher qu'à la vue. Sobre dans le manger, il est au contraire très-porté à la boisson. Dès l'âge de quinze ans, il se montre toujours prêt à s'enivrer. Cette propension a dû exister chez lui dans tous les temps, si l'on en juge par la sévérité d'une loi aztèque qui condamnait à être lapidé le jeune homme ou la jeune fille qui buvait outre mesure. Le coupable plus âgé perdait ses priviléges,

s'il était noble. S'il s'agissait d'un plébéien, on lui rasait la tête et on incendiait sa demeure, la loi déclarant indigne de vivre parmi ses semblables quiconque se privait volontairement de sa raison. L'ivresse néanmoins était permise à huis clos, à certaines fêtes et aux épousailles. A soixante ans, on restait libre de boire à sa fantaisie. Aujourd'hui qu'aucune loi ne tempère ses instincts, l'Astèque est constamment ivre, et les vingt-quatre heures de *cepo* que lui inflige parfois son cacique n'empêchent guère les récidives. Prescott remarque qu'une nation dont le code se montrait si sévère envers les ivrognes ne devrait guère être un peuple de buveurs; une conclusion contraire serait plus logique, car la sévérité des mesures de répression semble indiquer l'étendue du mal.

L'Indien, flegmatique, sérieux, taciturne, paraît dépourvu de passions. La colère, l'amour, la jalousie ne le mettent jamais hors de lui; rien ne l'émeut. Sa compagne, plus vive et plus pétulante, se montre aussi plus irascible. Elle aime mieux son mari qu'elle n'est aimée de lui, partage ses fatigues et prend pour elle le fardeau le plus lourd. Souvent jolie et toujours riche de formes, elle se flétrit vite, grâce à une maternité précoce et à l'excès de travail.

Le respect dû aux parents et aux vieillards semble inné chez la race indienne. Jamais on n'entendra un jeune Aztèque contredire un interlocuteur plus âgé que lui. Les parents, de leur côté, témoignent à leurs enfants une tendresse aveugle, et les familles sont si unies que plus d'une nation européenne pourrait puiser d'utiles leçons dans une cabane du nouveau monde.

IV

A la naissance d'un enfant, la sage-femme aztèque le plongeait dans l'eau en disant : « Reçois cette eau, car ta mère est la déesse Chalchiuhcuye[1], et ton âme, ainsi purifiée des souillures originelles, te conduira vers le bien. » Après avoir répété une prière à l'adresse de la déesse, elle versait de l'eau dans sa main droite, soufflant sur le liquide afin d'en faire rejaillir quelques gouttes dans la bouche, sur la tête et sur la poitrine du nouveau-né[2]. Un bain général succédait à cette aspersion ; puis la matrone s'écriait : « Gracieux enfant, les dieux Ometeuctli et Omecihuatl t'ont créé dans le ciel pour t'envoyer sur la terre ! Sache que la vie où tu viens d'entrer est triste, douloureuse, pleine de déboires et de misères. Il te faudra manger, et tu ne pourras manger qu'après avoir travaillé. Puissent les dieux t'aider dans les épreuves qui t'attendent ! »

1. Déesse des eaux et femme de Tlaloc, le Neptune mexicain.

2. De nos jours encore, les Indiens répètent cette cérémonie. Lorsqu'il s'agit de guérir un malade, ils se remplissent la bouche d'une eau médicamentée qu'ils soufflent sur les yeux et la poitrine du patient ou sur la partie du corps où il ressent des douleurs. Seulement, l'invocation s'adresse à un saint et non au dieu des ondes, dont ils ne savent plus le nom.

Le soldat fabriquait pour son fils un petit arc et quatre flèches,—l'artisan, des outils en miniature. Près du berceau d'une fille, on plaçait un fuseau et un morceau d'étoffe. Et dès que l'enfant avait touché ces objets, on enterrait les armes dans un champ et le fuseau sous la pierre du foyer.

Les nouveau-nés recevaient d'ordinaire le nom du signe qui avait présidé à leur naissance; mais souvent aussi on donnait un nom de fleur aux filles et celui d'un animal aux garçons. Plus tard, si les unes se distinguaient par leurs vertus ou les autres par leur courage, un sobriquet en consacrait le souvenir. Les Indiens modernes, obligés par leur curé à placer les membres de leur famille sous le patronage d'un saint, n'en chérissent pas moins une plante ou un animal dont ils font des divinités qui doivent influer sur le sort de leurs enfants.

Un grand repas suivait l'espèce de baptême administré par la sage-femme. On laissait toutes les lumières s'éteindre d'elles-mêmes, et la flamme du foyer était soigneusement entretenue pendant quatre jours, précaution qui importait beaucoup au bonheur avenir de l'enfant. Les boissons fermentées circulaient à profusion, et la majorité des invités s'enivrait. Cette dernière habitude, que l'Aztèque a conservée, permet de s'assurer que, tout en s'en cachant, il n'a pas non plus renoncé aux coutumes superstitieuses de ses aïeux.

V

Les lois de l'ancien empire aztèque défendaient le mariage entre parents, excepté entre beaux-frères et belles-sœurs; ils exigeaient, comme les nôtres, le consentement du père et de la mère. En général, les hommes se mariaient à vingt ans et les filles à dix-sept. La fiancée choisie, on demandait l'avis du devin, bien qu'on n'eût guère jugé à propos de consulter le futur. Si l'aruspice déclarait les présages peu favorables, on renonçait à l'alliance projetée. Dans le cas contraire, les parentes du prétendu se chargeaient de la demande en mariage. La première démarche avait lieu au milieu de la nuit; les ambassadrices apportaient des présents et ne parlaient qu'avec humilité; mais, quels que fussent les avantages de l'union proposée, on trouvait un prétexte pour ajourner la réponse. Deux ou trois jours plus tard, les messagères revenaient à la charge, écartaient les objections, énuméraient les biens de leur protégé, puis interrogeaient sur la dot de la jeune fille, sans qu'une solution recompensât leur démarche. Leurs hôtes exigeaient du temps pour se consulter, promettant de ne pas trop retarder leur décision.

Le jour du mariage fixé, on conduisait la future chez son beau-père, non sans lui avoir adressé une longue exhortation sur ses nouveaux devoirs, et un grand nombre de musiciens accompagnaient l'escorte. La famille du mari, précédée de quatre femmes portant des flambeaux, la recevait à la porte, et les fiancés se jetaient de l'encens. Le jeune homme prenait alors sa future par la main pour la mener dans une salle où tous deux s'asseyaient sur une fine natte placée auprès d'un foyer improvisé. Un prêtre attachait un coin du *huepil* de la jeune fille au *timatli* ou manteau du jeune homme. C'était là toute la consécration. L'épouse se levait, faisait sept fois le tour du foyer; puis, aidée de son mari, jetait au feu des aromates consacrés aux dieux. Puis venait un repas où les époux se servaient mutuellement et à la fin duquel les convives se livraient à la danse, tandis que les nouveaux mariés priaient à l'écart. Pendant quatre nuits, ces derniers dormaient à part sur des couches de jonc recouvertes d'un léger tissu et ornées d'une plume et d'une pierre précieuse. Les prêtres disposaient ces lits de façon à sanctifier le mariage, et plaçaient aux quatre angles des épines de maguey (*agave americana*), afin que les époux pussent s'extraire du sang de la langue et des oreilles en l'honneur des dieux. Le cinquième jour, les convives ornaient leur tête de plumes blanches, leurs pieds de plumes rouges, et on portait au temple les nattes, les tissus, les épines et les mets réservés.

Aujourd'hui que le mariage catholique est imposé aux Aztèques, ils n'en continuent pas moins leurs anciennes pratiques, augmentées de mille extravagances.

L'office du prêtre païen est rempli par quelque matrone, et c'est le curé qui reçoit les mets jadis consacrés aux dieux de la mythologie indienne.

Cette façon de procéder souffrait cependant certaines exceptions; par exemple, à Ichcatlan, tout célibataire à la recherche d'une femme se rendait chez un prêtre. Celui-ci le conduisait au temple, où il lui coupait devant les idoles une mèche de cheveux, qu'il montrait à l'auditoire en criant : « Cet homme veut se marier. » Il faisait alors descendre le candidat, qui acceptait pour épouse la première fille qu'il rencontrait, convaincu que les dieux la lui destinaient.

Chez les Otomites, on pouvait répudier sa femme le lendemain de la noce ; ce jour passé, le lien devenait indissoluble. Chez les Mistèques, après avoir noué les vêtements des mariés, on coupait une partie de leurs cheveux, et le fiancé devait emporter sa future sur ses épaules.

La polygamie existait chez les Aztèques. Le pape Paul III décida que ceux qui embrasseraient le christianisme ne conserveraient que leur première femme. De nos jours, les convertis obéissent à cette règle ; mais la plupart d'entre eux ne se font aucun scrupule de prendre la femme du prochain, ou même de changer de femme avec leur voisin pour un temps donné.

VI

Au décès d'un Aztèque, on prévenait un maître des cérémonies mortuaires, fonctionnaire qui jouissait d'une grande considération. Ce dernier, après avoir coupé en fragments une quantité de papier de maguey, en couvrait le cadavre, dont il arrosait la tête et qu'il habillait selon la condition, la fortune et le genre de mort du défunt. On plaçait un flacon rempli d'eau entre les vêtements funèbres, où on glissait l'un après l'autre des notes hiéroglyphiques en expliquant à haute voix l'usage auquel elles devaient servir. « Avec celle-ci, tu passeras sans danger entre les deux montagnes qui se choquent ;—avec cette autre, tu chemineras sain et sauf à travers le sentier du Grand-Serpent. » Une troisième était destinée à protéger le voyageur contre les griffes du crocodile Xochitonal ; une quatrième servait de sauf-conduit pour franchir les huit déserts ; et une dernière mettait à l'abri d'un vent mythologique, qui soufflait d'un endroit nommé Itzehecayan. C'était afin de les défendre contre l'haleine glacée de ce vent terrible, qu'on brûlait auprès des morts leurs armes et leurs vêtements.

On ne manquait jamais non plus d'immoler un

techichi, espèce de chien dont la race a disparu, dans la croyance que l'ombre de la victime accompagnerait celle du défunt, et on avait soin de passer une corde au cou de l'animal, pour qu'il ne fût pas entraîné en traversant le Styx indien. On brûlait le corps du quadrupède avec celui de son maître, tandis que les prêtres entonnaient des chants funèbres. Enfin, les cendres étaient recueillies dans une urne, on y joignait une pierre précieuse en rapport avec la fortune du trépassé, auquel ce joyau devait servir de cœur dans l'autre monde. L'urne enterrée, on faisait sur la tombe des oblations de pain et de vin qui duraient quatre jours ; ce nombre était sacré pour les Aztèques.

Les funérailles des rois se célébraient avec plus de pompe. Aussitôt que le souverain tombait malade, dit Gomara, les idoles Huitzilipochtli[1] et Tezcatlipoca[2] disparaissaient sous des voiles. Si le monarque succombait, des courriers allaient porter la nouvelle aux nobles de toutes les provinces de l'empire, tenus d'assister au convoi. En attendant qu'ils fussent réunis, le cadavre reposait sur de fines nattes, veillé par des familiers. Le cinquième jour, lorsque les nobles, portant leurs vêtements les plus splendides, leurs armes les plus riches, et suivis de nombreux esclaves, se trouvaient rassemblés, on couvrait le cadavre de quinze tuniques de différentes couleurs; on prodiguait autour du mort l'or, l'argent, les pierres précieuses, et on suspendait à sa lèvre inférieure une émeraude qui devait

1. Dieu de la guerre, la plus célèbre des divinités mexicaines.
2. Ce nom signifie « miroir brillant. » Tezcatlipoca passait pour le créateur de l'univers.

remplacer son cœur; puis on lui mettait un masque et on l'ornait des insignes chères au dieu dans le temple duquel on allait l'enterrer. Enfin l'esclave chargé de la garde de l'oratoire royal était sacrifié, afin qu'il allât remplir le même office dans l'autre monde.

Les veuves et les parents du roi accompagnaient le convoi avec la noblesse de l'empire. Durant le trajet, des prêtres récitaient sans musique de lugubres cantiques. A l'entrée du temple, les grands pontifes enlevaient le cadavre pour le placer sur un bûcher d'aromates qu'ils incendiaient aussitôt. Tous les esclaves du monarque allaient alors rejoindre l'infortuné gardien de l'oratoire; on les livrait aux flammes en compagnie d'autres malheureux que les sujets dévoués de Sa Majesté ne manquaient pas d'offrir, afin de rendre la cérémonie plus imposante. Le nombre des victimes s'élevait parfois à deux cents; mais cet horrible holocaute ne sauvait pas une multitude de *techichis*, regardés comme des gardes indispensables dans les sentiers tortueux qui conduisent au séjour des bienheureux.

Cinq jours après, de nouveaux esclaves périssaient, et ces sacrifices se renouvelaient tous les vingt jours, jusqu'au quatre-vingtième. A dater de ce moment, les papillons et les lapins remplaçaient les victimes humaines. Chaque année on déposait sur la tombe royale des mets choisis et diverses sortes de boissons. La même coutume, du reste, existait pour les gens du peuple, sauf que les offrandes étaient moins coûteuses.

Les Aztèques ne brûlaient jamais le cadavre d'un noyé ou d'un hydropique. C'est là une exception dont on ignore encore la cause. Ils plaçaient les cendres de

leurs morts près des temples, ou sur des montagnes où avaient lieu les sacrifices. Dans le voisinage de Teotichuacan, ville célèbre à cause du nombre des édifices qui s'y élèvent en l'honneur des dieux, on rencontrait beaucoup de fosses profondes, revêtues de pierres et de chaux, dans lesquelles les cadavres qui échappaient au bûcher pour un motif quelconque reposaient sur des siéges peu élevés, entourés des objets dont ils avaient fait usage durant leur vie. Le guerrier avait sous la main son bouclier et son épée, la ménagère son fuseau et son balai. Les riches chargeaient leurs morts de bijoux. Dès leur arrivée au Mexique, les Espagnols fouillèrent ces tombeaux, dont ils s'empressèrent de s'approprier les trésors. Cortès raconte que quelques-uns de ses soldats découvrirent deux cents quarante onces d'or dans un seul sépulcre, et le Conquérant Anonyme vit sortir le double de cette somme d'une autre fosse qu'on venait d'ouvrir devant lui.

Dans les plaines qui avoisinent Tehuacan, on rencontre beaucoup d'éminences tumulaires recouvertes de gazon. On en retire des ossements, des poteries, des terres cuites de forme bizarre, assez rarement des bijoux. Les Chichimèques enterraient leurs morts dans des cavernes, au sommet des montagnes. Plus d'une fois, en cherchant des fossiles dans des endroits d'un accès difficile, je suis tombé sur des urnes, des crânes et des figures grotesques.

Certaines tribus soumises plus tard aux Mexicains conservèrent quelques coutumes des Chichimèques, et se distinguèrent par des usages particuliers. Ainsi, dans plusieurs provinces, lorsqu'un noble tombait ma-

lade, on récitait des prières publiques, et on célébrait des sacrifices pour hâter sa guérison. S'il mourait, chacun continuait à parler de lui comme d'un vivant. On plaçait à côté de lui un esclave revêtu des habits de son maître, le visage recouvert d'un masque. Pendant une journée entière, on rendait au serviteur les honneurs auxquels avait droit le personnage qu'il représentait; mais, la nuit venue, quatre nobles emportaient le cadavre pour l'ensevelir dans un bois ou dans une grotte. A leur retour, ils mettaient à mort l'esclave et le jetaient dans une fosse avec les insignes de sa dignité éphémère. Chaque année, on célébrait la fête du défunt, mais on ne parlait jamais de sa mort.

VII

Les Aztèques avaient une idée confuse d'un être suprême qu'ils adoraient et redoutaient. Ils ne tentaient jamais de le représenter sous une forme matérielle, parce qu'ils le croyaient invisible. Ils lui donnaient le nom de « *Teotl*, » qui ressemble par le sens, sinon par la prononciation, au *Theos* des Grecs. Ils employaient des épithètes fort expressives pour peindre la grandeur et la puissance qu'ils lui prêtaient :—*Ipalnemoani*, « celui par lequel on vit ; » *Tloquenahuaque*, « celui qui a tout en lui. » Par malheur, le culte de ce dieu suprême se trouvait amoindri par celui d'une foule de divinités subalternes qui obtenaient souvent la préférence. Voici le nom des principaux : Tezcaltipoca, le plus grand des dieux après le Teotl;--Ometeuctli et Omecihuatl, dont j'ai déjà parlé; — Cihuacohuatl, la femme serpent, la première qui eût enfanté ;—Tonatiuh, le soleil; —Meztli, la lune ; — Quetzacoatl, le serpent armé de plumes, le dieu de l'air, qui avait une origine humaine ;—Tlaloc, le dieu des eaux; — Centeotl, déesse de la terre et du maïs, et enfin, Huitzilipochtli ou Mejitli, le dieu de la guerre, protecteur de la race aztèque.

Les anciens Mexicains croyaient aussi à l'existence

d'un esprit ennemi du genre humain, qu'ils nommaient Tlacatecolotl [1], et qui, disaient-ils, se montre souvent aux mortels, afin de les épouvanter ou de leur nuire.

Les Otomites pensaient que l'âme doit périr avec le corps; mais les Aztèques la déclaraient immortelle.

L'âme des soldats qui succombaient sur le champ de bataille ou dans la captivité, comme celle des femmes mortes dans les douleurs de l'enfantement, allait habiter « la maison du soleil, » où elle goûtait toutes les joies d'une existence emparadisée. Au bout de quatre ans de ces délices, elle pouvait à son choix planer sur le pays natal sous la forme d'un nuage ou d'un oiseau à chant mélodieux. Il dépendait d'elle de rester au ciel ou de redescendre sur terre pour y chanter des hymnes ou s'abreuver de miel. Les habitants de Tlascala s'imaginaient que l'âme des nobles trouvait un refuge dans le corps des grands oiseaux ou des quadrupèdes, tandis qu'un insecte recevait celle des plébéiens. La métempsycose des peuples orientaux avait donc des adeptes parmi les nations du nouveau monde.

Les Mistèques se figuraient qu'une grotte profonde, située au faîte d'une des montagnes de leur pays, représentait l'entrée du séjour des âmes. Aussi, tous les nobles tenaient-ils à être enterrés sur cette montagne, afin d'abréger le voyage qui les devait conduire au lieu des délices éternelles. Quant à l'enfer aztèque, nommé Mictlan, où régnaient le dieu Mictanteuctli et la déesse Mictlancihualt, les âmes n'y souffraient d'autre supplice que celui d'une obscurité constante.

1. Ce nom, difficile à expliquer, signifie littéralement « hibou rationnel. »

Les Mexicains avaient des notions tant soit peu orthodoxes sur la création du monde et le déluge universel, auquel, disent-ils, un seul homme et une seule femme échappèrent dans un canot. Ce couple prit terre près d'une montagne nommée Colhuacan, où ils donnèrent naissance à une postérité qui demeura longtemps muette. Enfin une colombe vint enseigner à la nouvelle génération l'art de la parole; mais tout le monde ne s'exprima pas de façon à se faire comprendre de son voisin ;—de là cette diversité de langues qu'on rencontre sur la terre d'Anahuac.

VIII

L'éducation domestique occupait une grande place dans la vie des Aztèques. Les reines elles-mêmes nourrissaient leurs enfants, qu'on accoutumait dès leur bas âge à supporter la faim, la chaleur et le froid. Vers sa cinquième année, le fils d'un noble entrait dans un séminaire pour y être instruit par les prêtres à côté d'écoliers plébéiens qui n'étaient reçus que comme externes. On y inspirait aux élèves l'horreur du vice, le respect dû aux vieillards, l'amour du travail. Habitués à dormir sur le sol, ils ne recevaient que la quantité d'aliments nécessaire pour entretenir la santé. A mesure qu'ils grandissaient, on leur enseignait le maniement des armes. Le soldat emmenait ses fils à la guerre afin qu'ils s'accoutumassent à braver le danger. La mère apprenait à ses filles à filer et à tisser; lorsqu'elles aimaient trop la promenade, on leur attachait les pieds. La règle voulait que les jeunes gens fussent toujours occupés.

Chaque fois qu'un enfant demeurait convaincu de mensonge, on lui piquait la langue avec des épines de maguey. Le respect qu'inspiraient les parents était tel-

lement enraciné qu'un homme marié osait à peine parler devant les siens.

Clavijero emprunte à Sahagun l'exhortation d'un Mexicain à son fils et celle d'une Mexicaine à sa fille. Ces deux discours donneront une excellente idée de la morale aztèque.

« Mon fils, disait le père, tu es sorti du sein de ta mère comme un poussin sort de son œuf, tu as grandi aussi vite que l'oiseau, et tu te prépares à courir le monde sans qu'il nous soit donné de savoir pendant combien de temps nous garderons ce joyau précieux que le ciel nous a donné en toi. Quoi qu'il arrive, marche droit au but et prie Dieu de t'aider. C'est lui qui t'a enf nté, tu es sa propriété; il est ton père et t'aime plus que moi encore. Pense à lui le jour et la nuit. Ne reste jamais muet devant un malheureux ou un pauvre; hâte-toi, au contraire, de les consoler par de bonnes paroles. Honore ton père et ta mère, auxquels tu dois obéissance, crainte et service. N'imite pas les enfants qui, semblables aux brutes, ne savent pas profiter d'un conseil ;— ceux-là, quoi qu'ils fassent, finiront par tomber dans un précipice.

« Ne te moque jamais des vieillards ni de ceux dont le corps est contrefait. Ne raille pas non plus les mal avisés qui commettent une faute, de peur qu'il ne t'en arrive autant. Abstiens-toi de te montrer là où on ne t'appelle pas et ne scrute jamais les actions d'autrui. Sois poli dans toutes tes paroles, et lorsque tu t'entretiendras avec quelqu'un ne prodigue pas les mots, te gardant d'interrompre ton interlocuteur ou de le forcer à t'écouter. Si tu entends un blasphème et qu'il ne

t'appartienne pas de reprendre celui qui le profère, reste bouche close; mais la critique t'est permise, désapprouve sans arrogance et sans colère.

« Écoute ceux qui t'adressent la parole sans remuer les pieds, sans mordre ton manteau, sans t'asseoir d'un air impatient. Quand tu prendras place à table, mange avec lenteur et ne laisse pas voir qu'un plat n'est pas de ton goût. S'il survient un étranger, partage avec lui; ne le regarde pas manger de peur de l'intimider.

« Marche avec circonspection, de manière à ne heurter personne. Ne passe jamais devant un vieillard, à moins qu'il ne te l'ordonne. Si tu manges en compagnie d'un ancien, ne bois qu'après lui, et sers-le afin qu'il t'aime.

« En recevant un présent, témoigne ta reconnaissance. Si le cadeau est considérable, n'en tire pas vanité; s'il a peu de valeur, ne le dédaigne point,—on te l'a offert pour te faire plaisir. Si tu deviens riche, garde-toi de l'insolence,—les dieux, auteurs de ta prospérité, pourraient s'irriter de ton orgueil et verser tes trésors dans des mains plus dignes. Vis de ton travail, tu n'en seras que plus heureux. Enfant, je t'ai nourri du fruit de mes labeurs, je t'ai donné le nécessaire sans dépouiller autrui; j'ai rempli mes devoirs, accomplis les tiens.

« Ne mens jamais. Pèse tes mots en répétant ce qu'on t'a raconté. Ne médis de personne; évite de semer la discorde, et lorsqu'on te chargera d'une commission, si ton interlocuteur s'emporte contre celui qui t'envoie, adoucis, en le rapportant, le langage de la colère, afin que ton indiscrétion ne désunisse pas deux amis.

« Si l'on t'offre un emploi public, commence par supposer que tes protecteurs ont voulu t'éprouver, et n'accepte qu'après en avoir été prié de nouveau ;—on t'en estimera davantage.

« Ne sois pas dissolu, car les dieux pourraient s'indigner et te couvrir d'infamie. Réprime tes appétits. Tu es jeune,—attends que celle que les dieux te destinent ait atteint l'âge signalé par eux. Lorsque viendra le moment de te marier, n'agis pas sans consulter ton père et ta mère,—autrement ton union serait stérile.

« O mon fils ! que ces conseils fortifient ton cœur. Garde-toi de les oublier ou de les mépriser, car ton existence et ta félicité en dépendent. »

Ce ne sont pas là les recommandations d'un lord Chesterfield qui tient surtout à ce que son héritier fasse figure dans le monde. Les exhortations de la mère ne semblent ni moins sages, ni moins touchantes :

« Enfant de mes entrailles, colombe née de mes douleurs, disait-elle, je t'ai abreuvée de mon lait; j'ai cherché à te polir comme une émeraude, afin que tu apparaisses aux yeux des hommes comme un joyau de vertu. Sois bonne; autrement, qui voudra de toi pour femme ? La vie est pénible, et il nous faut toutes nos forces pour obtenir les biens que les dieux daignent nous promettre. Sois diligente, laborieuse; que l'ordre règne dans ta demeure. Présente l'eau à ton mari, et prépare de tes mains le pain de la famille. Marche lentement, modeste dans ton maintien. Ne ris pas de ceux que tu rencontres; ne regarde ni à droite ni à gauche de ton chemin, si tu tiens à ta réputation.

Réponds avec politesse à ceux qui te saluent ou te demandent quelque chose.

« Sois vive, lorsqu'il s'agira de filer, de tisser, de coudre ou de broder, afin de mériter l'estime et de te procurer le nécessaire. Fuis l'inaction, elle attire tous les vices. En travaillant ne songe qu'aux dieux ou à tes parents. Obéis sur l'heure ; ne réponds jamais avec arrogance ou mauvaise humeur, et si tu te vois incapable d'exécuter un ordre de ton père, excuse-toi avec humilité. Ne t'offre jamais pour remplir une tâche que tu ne seras pas sûre de pouvoir accomplir. Ne trompe personne, car les dieux voient tout. Vis en paix avec le monde ; aime tes semblables, afin d'être aimée d'eux.

« Evite toute familiarité avec les hommes ; ne t'abandonne pas aux appétits pervers de ton cœur, qui saliraient ton âme comme la fange salit l'eau. Ne fréquente pas les femmes dissolues, — leur exemple est pernicieux : n'oublie jamais que le vice est une herbe vénéneuse qui donne la mort tôt ou tard.

« Si un jeune homme t'interpelle dans la rue, passe sans répondre et sans te retourner ; si tu agis ainsi, il te laissera en paix.

« Lorsque tu te marieras, respecte ton époux. Ne te montre ni fière ni dédaigneuse envers lui ; aime-le, quand même il serait pauvre, quelque riche que tu sois. S'il te chagrine, plains-toi à lui avec douceur et sans prendre de confidente. Soigne tes biens et ta famille, rendant à chacun ce qui lui est dû.

« Je suis vieille, j'ai l'expérience du monde ; je suis ta mère et je te parle dans ton propre intérêt. Que les dieux t'aident, si tu suis mes conseils ! »

IX

A dater du règne d'Acamapichtzin, la monarchie aztèque devint élective. On nomma, pour représenter la nation, quatre nobles qui, après avoir désigné le roi, nommaient les électeurs chargés de choisir son successeur. Le roi d'Acolhuacan et celui de Tacuba jouissaient d'un vote honoraire, c'est-à-dire qu'ils ratifiaient les élections.

Pour empêcher qu'il se formât des partis, on décida qu'il n'y aurait qu'une seule famille d'éligibles, celle d'Acamapichtzin; le droit des électeurs se bornait donc à choisir le plus digne parmi les princes. A l'exception de Mocteuczoma II, qui appartenait au sacerdoce, tous les monarques de cette race furent des guerriers.

La noblesse mexicaine se divisait en un grand nombre de classes que les Espagnols confondaient sous la dénomination générale de *caciques*, bien que chacune d'elles eût ses insignes et ses priviléges particuliers. Les nobles seuls avaient le droit d'orner leurs vêtements de bijoux ou de pierres précieuses. Jusqu'à l'avénement de Mocteuczoma II, les plébéiens demeurèrent exclus des emplois civils et militaires.

Les terres de l'empire étaient réparties entre le roi,

les nobles, les prêtres et le peuple. L'usufruit des domaines royaux appartenait à des seigneurs nommés *tecpantlaca* (gens du palais), qui, à certaines époques, offraient au monarque des fleurs et des oiseaux en signe de vasselage. Les propriétés seigneuriales se transmettaient par héritage, ou venaient du roi comme récompense de services rendus à la couronne ; elles anoblissaient les possesseurs et ne pouvaient être ni données ni vendues à des plébéiens.

Aujourd'hui encore, chaque village possède certaines terres également réparties entre les habitants. Bien que déclarées inaliénables par les lois espagnoles, elles sont pourtant morcelées et livrées chaque jour à des propriétaires ambitieux. L'Indien , qui n'aime rien mieux que son champ, proteste et plaide comme un Normand; mais il n'est pas le plus fort, et les juges ne se montrent pas toujours intègres.

Pendant longtemps, les grandes familles indigènes vécurent à l'aise à côté des conquérants ; mais elles s'apauvrirent peu à peu. On coudoie à chaque pas un descendant de la noblesse aztèque, mistèque ou totonaque , portant sur son dos un sac d'herbe ou de charbon.

Les provinces conquises par les Mexicains, devenues tributaires de la couronne, payaient une redevance en fruits, en semences, en bétail ou en minéraux. Les commerçants acquittaient leurs contributions en marchandises, et les artisans avec le produit de leur industrie. Chaque capitale possédait de vastes édifices, destinés à recevoir ces impôts en nature. Les collecteurs, qui avaient pour insignes un bâton et un éven-

tail, épouvantaient le peuple par une rapacité contre laquelle il n'existait aucun recours. Les trésoriers du roi gardaient des peintures indiquant les contrées tributaires et les revenus qu'elles devaient fournir. Les impositions, peu onéreuses d'abord, augmentèrent à mesure que le faste des rois s'accrut. Sous Mocteuczoma II, les exactions devinrent si exorbitantes, que beaucoup de contribuables ruinés furent vendus comme esclaves, et punis de leur misère par la perte de leur liberté.

Toutes les lois émanaient du souverain; mais cette disposition arbitraire se trouvait tempérée par l'établissement de tribunaux, dont l'existence importe encore plus à un peuple inculte que le pouvoir législatif; car, ainsi que le remarque Prescott, il est plus facile de promulguer de bonnes lois que de les faire respecter.

Il y avait dans les grandes villes un magistrat suprême jouissant d'une autorité absolue, et dont le roi lui-même ne pouvait révoquer la sentence. Quiconque usurpait les fonctions de ce juge encourait la peine capitale.

Les lois du Mexique étaient fort rigoureuses; elles protégeaient mieux les personnes que les propriétés. Je rappellerai quelques-unes de celles que les Espagnols trouvèrent en vigueur :

Le traître envers le roi ou envers l'État était écartelé, tandis que les parents qui avaient eu connaissance de ses projets sans les dénoncer se voyaient condamnés à l'esclavage.

Il y avait peine de mort pour celui qui portait en temps de guerre les insignes des rois de Mexico, d'Al-

colhuacan ou de Tacuba,—pour celui qui maltraitait les ambassadeurs ou les courriers royaux, lorsque ces derniers ne s'écartaient pas d'une route tracée d'avance,—pour les fauteurs de sédition, les destructeurs des limites posées dans les champs par les autorités, — pour le juge qui se laissait corrompre, — pour le soldat qui commençait de lui-même les hostilités ou qui abandonnait son étendard.

Le marchand qui vendait à faux poids était exécuté sur l'heure. L'homicide payait également son crime de sa vie, la victime fût-elle un de ses propres esclaves. Le voleur de menus objets pouvait se tirer d'affaire au moyen d'une simple restitution; mais s'il dérobait des valeurs considérables, il devenait l'esclave du plaignant.

Il existait plusieurs catégories d'esclaves: les prisonniers de guerre, presque tous destinés aux sacrifices, les criminels vendus par ordre des tribunaux, les malheureux qui avaient renoncé eux-mêmes à leurs droits, et les enfants cédés par leurs parents. Dans ce dernier cas, presque toujours causé par la misère, le contrat, exécuté devant quatre témoins, déterminait avec exactitude le genre de travail auquel le serviteur restait astreint. La loi lui permettait d'acquérir à son tour des esclaves qui n'obéissaient qu'à lui. On lui laissait sa famille, car chacun naissait libre dans l'empire aztèque.

La profession la plus estimée était celle des armes. Aucun prince ne montait sur le trône sans avoir donné des preuves de courage et de talents militaires; avant de ceindre la couronne, il lui fallait faire lui-même les prisonniers qu'on devait immoler à son couronné-

ment. Mourir en combattant pour la défense ou l'agrandissement de la patrie passait pour le plus sûr moyen de gagner le séjour des âmes bienheureuses; cette croyance, jointe à leur férocité naturelle, explique en partie les conquêtes des Aztèques. Trois ordres honorifiques récompensaient les services militaires : celui des Princes, celui des Aigles et celui des Tigres. Les membres du premier se nouaient les cheveux sur le sommet du crâne, à l'aide d'un ruban rouge, dont ils laissaient pendre autant de fils qu'ils avaient accompli d'actions méritoires. Les autres portaient pour insignes des plumes d'aigle et des peaux de tigre.

Les boucliers des officiers était une écaille de tortue garnie d'or, d'argent ou de cuivre, selon le grade du porteur; des roseaux, ornés de plumes, formaient celui des simples soldats. Quelques-unes de ces armes défensives cachaient le corps tout entier; d'autres, moins grands, s'ouvraient et se fermaient comme une ombrelle. Les chefs se garantissaient en outre au moyen d'un plastron de coton ayant jusqu'à deux doigts d'épaisseur, et tellement propre à résister aux flèches que les Espagnols l'adoptèrent pour combattre les Indiens. Une cuirasse plus mince couvrait les bras et les cuisses. En outre, les nobles attachaient autour de leurs corps la ceinture de plumes devenue classique et se coiffaient d'un casque en bois représentant une tête d'animal surmontée de panaches. Les soldats allaient nus, mais ils se peignaient le corps, afin d'inspirer plus de terreur à leurs ennemis.

Pour armes offensives, ils avaient des flèches, des frondes, des massues, des lances, des javelots et des

épées. Les pointes des flèches se fabriquaient avec des os ou de l'obsidienne. L'épée, fort différente de la nôtre, était représentée par un bâton de trois pieds et demi, dans la longueur duquel on fixait des pierres taillées en lames de couteau. Les combattants la tenaient attachée à leurs bras; elle infligeait d'affreuses blessures, mais ne tardait guère à s'émousser.

La lance aztèque, garnie d'un dard en cuivre, avait quelquefois jusqu'à dix-huit pieds de long. Le javelot avait trois pointes, se lançait à l'aide d'une corde qui, au besoin, servait à l'arracher de la plaie. Cette arme, maniée avec adresse et vigueur, était celle que les Espagnols redoutaient le plus.

Les étendards des sujets de Mocteuczoma ressemblaient plutôt au *signum* des Romains qu'à nos bannières modernes. Une hampe, surmontée d'ornements en or, souvent d'un aigle menaçant un tigre, servait de drapeau. Mais chaque province, chaque ville arborait un étendard allégorique. La musique militaire, plus bruyante qu'harmonieuse, se composait de tambours et de conques marines.

X

Le système des boutiques leur étant inconnu, les Aztéques trafiquaient sur les places publiques. Le plus souvent, on troquait une marchandise contre une autre; mais certains objets, d'une valeur de convention, remplaçaient la monnaie. C'étaient d'abord des graines de cacao d'une espèce particulière, dont l'emploi s'est perpétué de nos jours dans la province de Yucatan, — des morceaux d'étoffes de coton et des grains d'or renfermés dans un tuyau de plume, dont la transparence permettait d'apprécier la quantité, et enfin, comme monnaie proprement dite, des pièces de cuivre ayant la forme d'un T ou des jetons d'étain d'un usage assez peu répandu.

XI

On parlait et on parle encore une vingtaine d'idiomes sur la terre d'Anahuac, où cependant la langue des Aztèques a toujours prévalu, à peine altérée par l'addition de quelques mots espagnols. Les consonnes B, D, F, R, S, manquent dans leur alphabet, les syllabes où les Européens font figurer cette dernière lettre sont loin de reproduire la prononciation des natifs. Le mot *mistèque*, par exemple, que l'on pourrait tout aussi bien écrire *mixtèque*, *mijtèque* ou *miestèque* ne donne qu'un à peu près de l'énoncé indien. L'orthographe aztèque n'a rien d'absolu; pour ne pas s'engager dans un labyrinthe sans issue, il faut adopter les travaux, si remarquables d'ailleurs, des jésuites, et accepter ce que l'usage a consacré.

La langue mexicaine n'a ni superlatifs ni comparatifs; mais elle abonde en diminutifs. C'est peut-être l'idiome le plus riche du monde en verbes et en substantifs; l'Européen qui le parle couramment n'éprouve aucun embarras à traduire ses pensées les plus abstraites. Comme le grec et l'allemand, il admet les mots composés et les indigènes en fabriquent d'une longeur démesurée. Ainsi « nos » veut dire *mon*, « tlazotli » *aimé*, « mahuit-

zic » *révéré*, « teopixqui » *prêtre*, et « tatli » *père*. — Le natif, pour saluer son curé, combinera ces six mots auxquels il ajoutera la terminaison *tzin*, après avoir retranché huit consonnes et quatre voyelles et dira : « notlazomahuisteopixtacatzin, » ce qui signifie « mon aimé seigneur et révérend père. »

Un peuple en possession d'une langue riche et harmonieuse ne devait manquer ni d'orateurs ni de poëtes. Les Aztèques cultivaient en effet l'éloquence et la poésie. Dès l'enfance on les accoutumait à s'exprimer élégamment et on leur donnait pour tâche de réciter par cœur des discours célèbres dont la tradition avait conservé le souvenir. Leur argumentation était fort logique ; aujourd'hui encore, malgré l'état d'abjection où ils vivent, il suffit de les écouter pour admirer la justesse de leurs raisonnements.

Leurs poëtes, plus nombreux encore que leurs orateurs, observaient la mesure et la cadence. Par malheur, le zèle religieux des Espagnols ayant détruit tout ce qui pouvait rappeler aux vaincus leur histoire ou leurs croyances, on n'a conservé que de rares fragments de la littérature nationale, dont la plupart n'ont pas une grande valeur. Je citerai cependant deux morceaux composés par Nezahualcoyotl, roi de Tezcoco (xve siècle) lorsqu'il était poursuivi par le roi d'Azcapotzalco. Je me suis efforcé de rendre ces deux morceaux aussi littéralement que possible.

Mes yeux restaient encore fermés à la lumière,
J'ignorais le séjour où règne la douleur,
Que déjà du chagrin la flèche meurtrière
Pénétrait dans mon cœur.

Je grandis et ma vie en soucis fut fertile;
j'étais seul; tristement ma lèvre proféra :
« Sans conseils, sans soutien, que peut l'enfant débile?
Qui donc le guidera? »

Assailli par les maux, l'homme passe en ce monde,
Et passe condamné; du bonheur incertain
Il ne voit que l'éclair; mais son âme profonde
Sert d'asile au chagrin.

Ma vie, à son début, semblait douce et paisible;
Toutes mes actions se faisaient au grand jour;
Je fus — c'était mon vœu — patient et sensible,
Modeste et plein d'amour.

Les larmes maintenant inondent ma paupière;
Partout où vont mes pas j'excite la pitié;
Mes amis dédaigneux me couvrent de poussière; —
Dieu, tu m'as châtié!

Je n'ai jamais de toi détourné mon visage,
Et contre tes décrets jamais je n'ai lutté.
Je suis à toi, je suis ton captif, ton ouvrage;
J'attends ta volonté.

Si la mort doit venir, si mon être décline,
Si ton bras vers l'exil me pousse pâle et nu, —
Soit, — accomplis sur moi ta volonté divine,
Ouvre-moi l'inconnu.

Mais, pour me soutenir, prête-moi ton haleine,
Prends en pitié mon cœur gémissant dans la nuit,
Aide-moi; je veux fuir la menace hautaine
Du vainqueur qui me suit.

Aujourd'hui mon destin est de ceux qu'on déplore,
J'ai tout perdu — la gloire et l'empire conquis,
Et, dans un avenir plus rigoureux encor,
Des fers me sont promis!

Le second poëme du roi de Tezcoco est plus anacréontique que celui que je viens de traduire :

Si l'occasion te convie,
Sache en profiter et jouir;
Le bonheur effleure la vie,
Mais le chagrin suit le plaisir.

Aujourd'hui la saison propice
Semble sourire à tous tes vœux,
Mais l'âge cache un précipice,
Demain tu seras malheureux.

Quand sur ta couronne dorée
S'appuiera la main de la Mort,
Ton peuple, famille éplorée,
Ne pourra rien contre le sort.

Les nations n'ont de mémoire
Que pour les justes et les bons;
Leur grande voix venge la gloire
De l'injure des passions.

Existence, beauté, jeunesse,
Rêve qu'efface le réveil,
Ombre fuyant avec vitesse,
Neige qui se fond au soleil!

Cueille aujourd'hui les fleurs brillantes,
Cueille, saisis à pleines mains,
Avant que des larmes brûlantes
Ne tombent de tes yeux humains.

XII

Bien que plusieurs écrivains espagnols aient affirmé que les Aztèques connaissaient les représentations scéniques, ils ne nous ont rien appris sur la forme ou la valeur littéraire du théâtre national. Les indigènes ignoraient l'art de la musique ; le bruit des tambours et des sifflets, encore en usage parmi eux, ne mérite guère ce nom. Chose étrange, la danse, qui semble ne devoir naître que de l'harmonie, était presque une science chez eux. Dans presque toutes leurs cérémonies religieuses, on représentait des ballets où le roi lui-même devait figurer ; mais ces danses, que le chant accompagnait, avaient toujours un caractère grave et solennel ; ce n'était pas un divertissement.

Les Mexicains n'avaient d'autres chroniqueurs que leurs peintres, dont le pinceau enregistrait les lois et conservait toutes les notions acquises en histoire ou en géographie. Cortès, dans sa première lettre à Charles-Quint, raconte que Mocteuczoma lui présenta une carte du golfe du Mexique avec le relief exact des côtes.

Ces peintures étaient tracées sur un papier de maguey assez semblable au nôtre, ou sur des peaux préparées. On les conservait en rouleaux, comme nos an-

ciens manuscrits. L'artiste employait une espèce de blanc d'Espagne encore en usage, le noir de fumée, l'indigo, le rocou, la cochenille et les ocres si abondantes au Mexique. Pour donner de la consistance à ses couleurs, il les mélangeait avec le suc d'une plante aujourd'hui inconnue.

En général, leurs figures manquaient de proportion, défaut qu'il faut peut-être attribuer moins à l'ignorance qu'à la rapidité avec laquelle ils traçaient ces esquisses, qui représentaient leur écriture. Dans quelques-uns de leurs manuscrits, le dessin est irréprochable; mais rien n'y indique la moindre entente du clair-obscur.

On ne saurait trop déplorer le zèle barbare des premiers missionnaires, qui, croyant voir une œuvre du démon dans ces hiéroglyphes que lisaient couramment les Aztèques, ne trouvèrent rien de mieux que de les brûler, anéantissant d'un seul coup et d'une façon irréparable toute l'histoire ancienne du pays.

Les Aztèques se montrèrent plus habiles en sculpture qu'en peinture; bien qu'ils n'eussent ni fer, ni acier, ils travaillaient la pierre et le bois avec une patience incroyable. Ici encore, le zèle des missionnaires est à déplorer : ils détruisirent toutes les idoles, et dans la plupart des provinces du Mexique, on rencontre des monceaux de débris qui mériteraient souvent d'être recueillis. Dans ces figures, de même que dans celles que les tombes livrent quelquefois à la curiosité du voyageur, les proportions et les attitudes ne sont violentes que par suite d'un caprice de l'artiste. Je possède quelques morceaux, fort rares, il est vrai, que l'art grec accepterait comme ébauche de ses chefs-d'œuvre.

L'incurie du gouvernement actuel ne tente aucun effort pour réparer le vandalisme espagnol, et l'indifférence moderne est aussi préjudiciable à l'art que le fanatisme des temps passés. J'ai vu des métis briser des statues pour en faire des moellons; dans plusieurs localités on fabrique de la chaux avec les pierres arrachées aux pyramides.

L'industrie que les natifs estimaient le plus et dans laquelle ils surpassaient, dit-on, les Européens, fut celle de la fonte des métaux précieux. Les œuvres des bijoutiers d'Azoapozalco sont traitées de merveilles par les anciens chroniqueurs. Par malheur, il n'en subsiste guère d'échantillons; nous devons donc nous en rapporter au jugement de Cortès et des missionnaires. Je dois ajouter que les pièces qu'il m'a été donné de voir et qui proviennent de fouilles opérées dans un tumulus, ne justifient en rien la haute réputation des joailliers aztèques.

Le véritable triomphe des artistes indigènes consistait dans les ravissantes mosaïques qu'ils fabriquaient avec des plumes. Ils entretenaient des volières à cet effet et se livraient sans relâche à la chasse des colibris ou des oiseaux-mouches. Plusieurs ouvriers se réunissaient pour les composer, et le placement d'une seule plume soulevait parfois des discussions qui duraient toute une journée. Cet art est complétement perdu, et l'Indien à qui l'on montre une de ces antiques merveilles se refuse à croire qu'elle soit l'œuvre de ses pères.

Ce qui n'est point perdu, ainsi qu'on l'a vu dans la description d'une *Fête indienne,* c'est l'art de former des

arabesques avec des feuilles et des fleurs. Les merveilles que les Aztèques exécutent en ce genre pour orner les églises surpassent tout ce qu'on peut imaginer. Par malheur, elles ne durent qu'un jour; on ne peut ni les conserver, ni donner une idée de leur délicatesse, ni de l'effet qu'ils produisent.

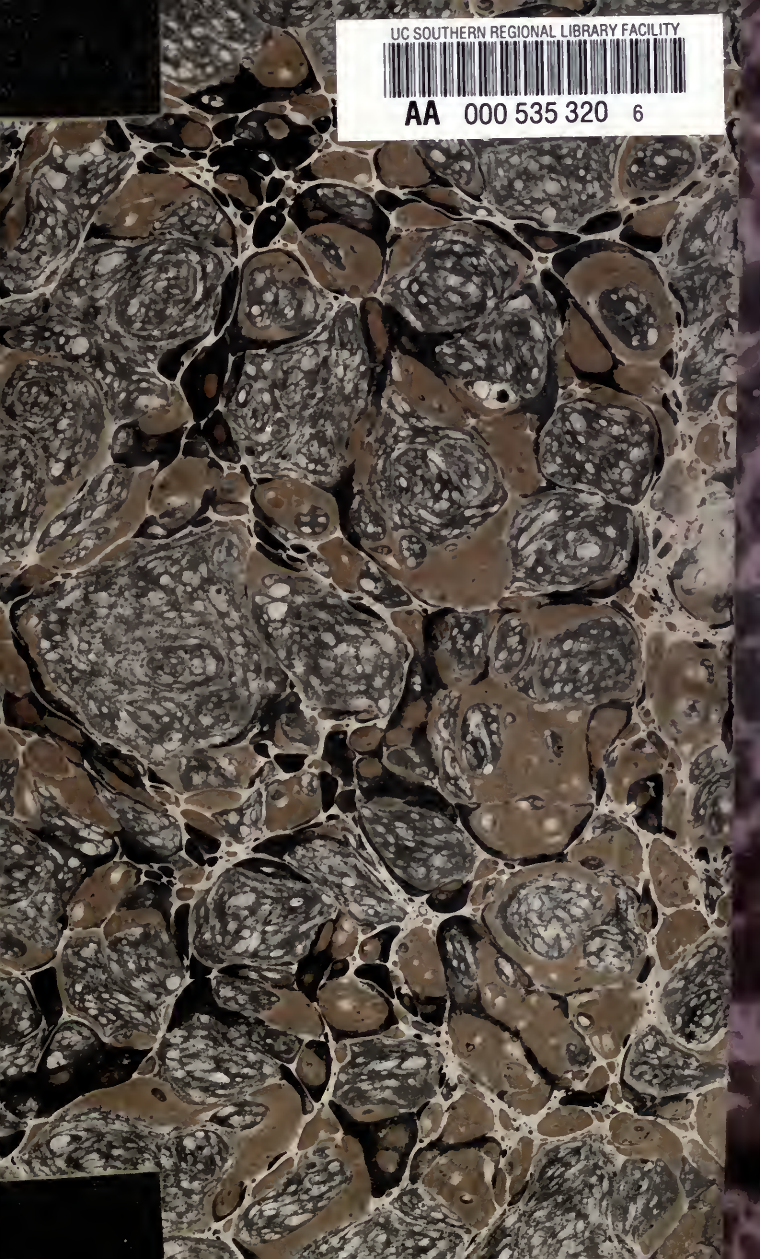
Je m'arrête ici; j'ai décrit dans ce livre et ailleurs les mœurs des Indiens modernes; ce que je pourrais dire de plus sur les coutumes de leurs devanciers ne serait guère qu'une répétition; car, sous bien des rapports, ils sont restés ce qu'ils étaient à l'arrivée de Cortès.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
AA 000 535 320 6

